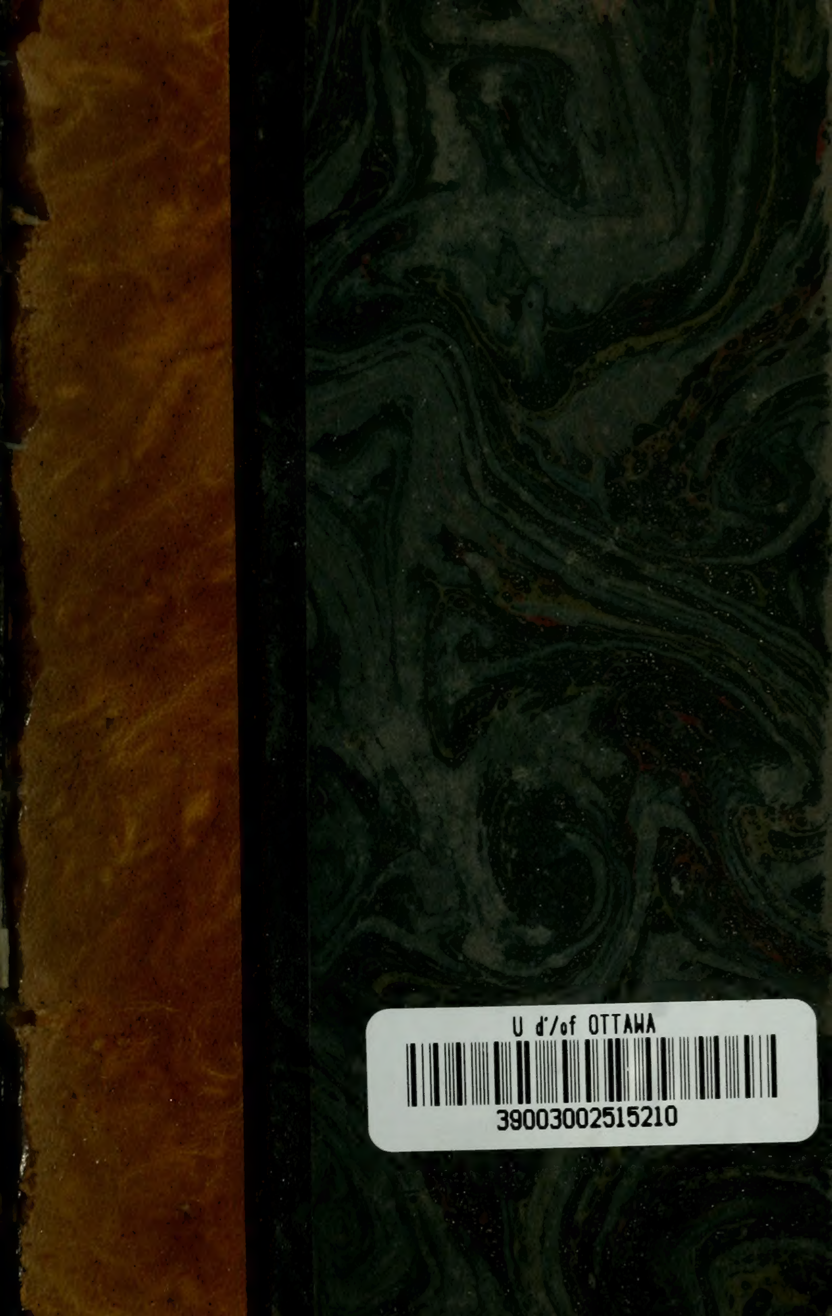

U d'/of OTTAWA
39003002515210



COSMOPOLIS

DU MÊME AUTEUR, DANS LA MEME SÉRIE

(Ouvrages déjà parus ou en cours de réimpression)

CRITIQUE ET VOYAGES

Essais de psychologie contemporaine, 2 vol. — **Études et Portraits**, 3 vol. — **Outre-Mer**, 2 vol. — **Sensations d'Italie**, 1 vol. — **Pages de critique et de doctrine**, 2 vol.

ROMANS

Cruelle Énigme, suivi de **Profils perdus**, 1 vol. — **Un Crime d'amour**, 1 vol. — **André Cornélis**, 1 vol. — **Mensonges**, 1 vol. — **Physiologie de l'amour moderne**, 1 vol. — **Le Disciple**, 1 vol. — **Un Cœur de femme**, 1 vol. — **Terre promise**, 1 vol. — **Cosmopolis**, 1 vol. — **Une Idylle tragique**, 1 vol. — **La Duchesse bleue**, 1 vol. — **Le Fantôme**, 1 vol. — **L'Étape**, 1 vol. — **Un Divorce**, 1 vol. — **L'Emigré**, 1 vol. — **Le Démon de midi**, 2 vol. — **Le Sens de la mort**, 1 vol. — **Lazarine**, 1 vol. — **Némésis**, 1 vol. — **Laurence Albani**, 1 vol.

NOUVELLES

L'Irréparable, suivi de **Deuxième Amour**, de **Céline Lacoste** et de **Jean Maquenem**, 1 vol. — **Pastels et Eaux-Fortes**, 1 vol. — **François Vernantes**, 1 vol. — **Un Saint**, 1 vol. — **Recommencements**, 1 vol. — **Voyageuses**, 1 vol. — **Complications sentimentales**, 1 vol. — **Drames de famille**, 1 vol. — **Un Homme d'affaires**, 1 vol. — **Monique**, 1 vol. — **L'Eau profonde**, 1 vol. — **Les Deux Sœurs**, 1 vol. — **Les Détours du cœur**, 1 vol. — **La Dame qui a perdu son peintre**, 1 vol. — **L'Envers du décor**, 1 vol. — **Le Justicier**, 1 vol. — **Anomalies**, 1 vol.

POÉSIES

La Vie inquiète, Petits Poèmes, Edel, les Aveux, Poésies inédites, 2 vol.

THÉATRE

Un Divorce (en collaboration avec M. André Cury), 1 vol. — **La Barricade.** *Chronique de 1910.* 1 vol. — **Un Cas de conscience** (en collaboration avec M. Serge Basset), 1 vol. — **Le Tribun.** *Chronique de 1911.* 1 vol.

ŒUVRES COMPLÈTES

Édition in-8° cavalier sur beau papier vergé d'alfa.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur en 1902.

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 25595.

PAUL BOURGET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

COSMOPOLIS

TOME SECOND





PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6e

COSMOPOLIS

I

UNE PETITE COUSINE D'IAGO

Le remords que Montfanon exprimait si naïvement, une fois rendu à lui-même, devait s'accroître bien vite dans ce cœur d'honnête homme. Il avait eu raison de dire, dès le début, que l'affaire s'annonçait mal. Une querelle compliquée de voie de fait ou d'une tentative de voie de fait, comme il l'avait remarqué lui-même dès les premiers mots de Chapron, ne se règle à l'amiable que malaisément. Il y faut des prodiges de diplomatie. La moindre perte de sang-froid de la part des témoins équivaut alors à une catastrophe. Comme il arrive dans de pareilles circonstances, les événements se précipitèrent, et les prévisions pessimistes de l'irritable marquis se trouvèrent vérifiées presque en même temps qu'il les énonçait. Dorsenne et lui avaient à peine quitté le palais Savorelli, que Gorka, convoqué par le baron pour dix heures, y arrivait de son côté. L'énergie avec laquelle il repoussa la proposition d'un arrangement qui comportât des excuses de sa part, servit pour le pru-

dent Hafner et le non moins prudent Ardea de signal à une retraite définitive. Il fut trop évident pour ces deux hommes qu'aucune conciliation ne sortirait du choc d'un pareil forcené avec un personnage aussi difficultueux que s'était montré le plus autorisé des mandataires de Florent. Ils demandèrent donc à Gorka, d'un commun accord, qu'il les relevât de leur mission. Ils avaient un prétexte trop légitime dans les fiançailles de Fanny pour que Boleslas ne leur rendît point leur parole. Cette retraite fut une seconde catastrophe. Dans son impatience de trouver d'autres témoins et qui parlassent haut et ferme, Gorka courut au Cercle de la Chasse. Le hasard voulut qu'il tombât sur deux de ses camarades : un marquis Cibo, Romain, et un prince Pietrapertosa, Napolitain, qui étaient assurément les mieux choisis pour pousser l'affaire la plus simple à ses pires conséquences. Ces deux jeunes gens, de la meilleure noblesse d'Italie, tous deux très intelligents, très loyaux et très bons, appartenaient à cette classe particulière qui se rencontre à Vienne, à Madrid, à Pétersbourg comme à Milan et comme à Rome, de *clubmen* étrangers hypnotisés par Paris. Et quel Paris ! Celui de la fête élégante et retentissante, qui passe le matin à pratiquer le sport à la mode, l'après-midi à courir le turf, à hanter les salles d'armes et les petits hôtels interlopes, le soir au théâtre et la nuit au jeu ! Ce Paris qui émigre tour à tour, suivant la date, à Monte-Carlo pour le tir aux pigeons, à Deauville pour la semaine des courses, à Aix-les-

Bains pour la saison du baccara, possède ses mœurs à lui, son langage à lui, sa chronique à lui, et jusqu'à son cosmopolitisme à lui, car il exerce sur certaines imaginations, à travers l'Europe, un si despotique empire, que Cibo, par exemple, et son ami Pietrapertosa n'ouvraient jamais un journal français qui ne fût du boulevard. Ils y cherchaient d'abord les entrefilets où se trouvent racontés, par le menu, les pendaisons de crémaillères dans le demi-monde, le dernier souper donné par un viveur en renom, le détail des grandes parties dans tel ou tel cercle à la mode, le résultat d'un match au pistolet chez Gastinne, et celui d'un assaut entre tireurs célèbres. C'était entre eux l'objet de conversations infinies de savoir si la spirituelle Gladys Harvey est plus élégante que Leona d'Asti, si Machault prend des « contres » plus vites que ceux du général Garnier, si le petit Lautrec tiendra ou ne tiendra pas au jeu qu'il joue. Emprisonnés à Rome par l'exiguïté de leurs ressources et aussi par la volonté, l'un de son oncle, l'autre de son grand-père dont ils doivent hériter, toute leur année est suspendue au mois qu'ils arrivent à passer en hiver à Nice et au voyage qu'ils entreprennent à Paris vers l'époque du Grand Prix, pour six semaines. Jaloux l'un de l'autre à se disputer, avec la plus comique rivalité, le moindre échappé du Cercle des Champs-Élysées ou de la rue Royale qui passe dans la Ville Éternelle, ils affectent, vis-à-vis de leurs collègues de la Chasse, d'impayables attitudes d'augures, quand le télégraphe

leur apporte l'aubaine d'un grand procès d'adultère parisien à commenter. Cette inoffensive manie, qui avait fait du gros et rouge Cibo et du long et hâve Pietrapertosa deux fantoches délicieux à observer pour Dorsenne pendant son hiver romain, devait faire et fit d'eux les plus terribles mandataires au service de la vengeance de Gorka. Avec quelle joie et quel sérieux ils acceptèrent cette mission, tous ceux qui ont de près ou de loin étudié des hommes d'épée le comprendront d'après ce simple crayonnage, et aussi avec quelle rigueur et quelle correction, dès les neuf heures du matin, ils se présentèrent pour conférer avec les témoins de l'adversaire de leur client. Bref, à midi et demi la rencontre était arrêtée en son moindre détail. L'énergie déployée par Montfanon, dans une discussion de trois mortelles heures, n'avait abouti qu'à adoucir un peu les conditions : quatre balles devaient être échangées à vingt-cinq pas, au commandement. Le duel était fixé pour le lendemain matin dans un enclos que Cibo possédait avec une auberge attenante, en pleine campagne romaine, pas très loin du classique tombeau de Cæcilia Metella. Il avait fallu pour obtenir cette distance et l'emploi d'armes neuves le prestige dont le marquis s'était soudain revêtu aux yeux des témoins de Gorka en prononçant le nom, encore légendaire en province et à l'étranger, de Gramont-Caderousse. — *Sic transit gloria mundi!* — Au sortir de cette séance, l'excellent homme avait réellement des larmes au bord des paupières.

— « Et c'est ma faute, » gémissait-il, « c'est ma faute. Avec cet Hafner nous aurions obtenu un si gentil procès-verbal en y mettant un peu du nôtre ! Il nous l'offrait de lui-même... Brave Chapron ! C'est moi qui l'ai mis dans l'embarras. Je lui devais de ne pas l'y abandonner et de le suivre jusqu'au bout. Et me revoici assistant à un duel, comme témoin, à mon âge !... Avez-vous vu comme ces jeunes snobs ont baissé le ton lorsque j'ai parlé de ma rencontre à moi avec ce pauvre Caderousse?... Cinquante-deux ans et un mois, et ne pas savoir encore se conduire !... Courons rue Leopardi. Je veux demander pardon à notre client, vous m'entendez, et lui donner quelques conseils. Nous l'emmènerons chez un de mes vieux amis qui a un jardin près de la villa Pamphili, tout à fait désert. Nous passerons la fin de l'après-midi à le faire tirer... Ah ! Maudite colère ! Oui, c'était si simple d'accepter le projet de l'autre, hier. Avec deux ou trois mots changés, je suis sûr que c'était décent... »

— « Consolez-vous, marquis, » répondit Florent, lorsque le désolé gentilhomme lui eut exposé le déplorable résultat des négociations. « J'aime mieux cela. M. Gorka avait besoin d'une correction. Je n'ai qu'un regret, celui de ne pas la lui avoir donnée plus complète... Puisque je me serais battu de même, j'en aurais eu du moins pour mon argent !... »

— « Et vous n'avez jamais travaillé le pistolet? » interrogea Montfanon.

— « Bah! j'ai beaucoup chassé, et je me crcis un assez bon second fusil... »

— « C'est la nuit et le jour, » interrompit le marquis. « Tenez-vous prêt. A trois heures, venez me prendre, et j'irai vous donner une leçon... Et puis il y a un bon Dieu pour les braves !... »

Quoique Florent méritât cet éloge par la gaieté dont sa réponse avait fait preuve, les premiers moments qu'il passa seul après le départ de ses deux témoins furent très pénibles. Le maréchal Ney, qui s'y connaît, a jeté un mot d'une brutalité sublime dans la bouche d'un héros qui n'avait, lors de la fameuse marche sur Orcha, proféré que cette plainte : « Nous ne sommes pas bien... » Il faut toujours le citer parce qu'il est toujours vrai de la même vérité humaine : « Quel est donc le j... f... qui prétend n'avoir jamais eu peur?... » Ce que Chapron éprouva pendant ces quelques minutes n'était qu'une angoisse trop légitime, l'énervement de regarder la pendule et de se dire : « Dans vingt-quatre heures l'aiguille sera sur ce point du cadran. Et moi, vivrai-je encore?... » Mais c'était une nature virile et qui savait prendre son parti. Il essaya de lutter contre cette impression de faiblesse, et, en attendant d'aller rejoindre ses amis, il résolut d'écrire ses dernières volontés. Depuis des années son intention était de laisser à son beau-frère toute sa fortune. Il minuta donc son testament dans ce sens, d'une plume un peu tremblante d'abord, puis très ferme. Ce testament

clos, il eut encore le courage d'écrire deux lettres adressées, l'une à ce beau-frère, l'autre à sa sœur. Quand il eut achevé ces préparatifs, la pendule marquait deux heures quarante.

— « Encore dix-sept heures et demie d'attente, » dit-il, « mais je crois que j'ai vaincu les nerfs. Un peu de marche finira de les briser... »

Il résolut donc de gagner à pied le rendez-vous fixé par Montfanon. Il avait soigneusement serré les trois enveloppes dans le tiroir de son bureau. Il constata en passant que Lincoln ne se trouvait pas à son atelier, puis il demanda au valet de pied si Mme Maitland était chez elle. On lui répondit qu'elle finissait de s'habiller, et qu'elle avait commandé sa voiture pour trois heures.

— « Bon, » dit-il, « ni l'un ni l'autre n'a le moindre soupçon, je suis sauvé... » Comme il eût été étonné, s'il avait pu, tandis que sa démarche, toujours un peu indolente, l'emportait du côté du Capitole, revenir en pensée dans le fumoir qu'il venait de quitter ! Il aurait vu une femme se glisser, sans bruit, par la porte ouverte clandestinement, avec des précautions de malfaiteur. Il l'aurait vue qui remuait, sans les déranger, tous les papiers épars sur la table. Elle fronça le sourcil devant la carte de Dorsenne et celle du marquis. Elle secoua ensuite le buvard et elle en emporta les feuilles davant la glace pour y essayer d'y lire l'empreinte laissée à rebours par les adresses. Il l'aurait vue enfin, cette femme, qui tirait de sa poche un trousseau de clefs. Elle en essaya une au

tiroir que Florent venait de refermer si attentivement lui-même, et elle prit les trois enveloppes qu'il y avait déposées sans les cacheter... Et cette femme qui lisait ainsi, le visage contracté par l'angoisse, ces papiers découverts de la sorte, grâce à une ruse dont l'abominable indélicatesse attestait de honteuses habitudes d'espionnage, c'était sa propre sœur, cette Lydia qu'il croyait si douce et si simple, à laquelle il avait écrit un adieu si tendre pour le cas où il serait tué, cette Lydia qui l'eût épouvanté, s'il l'avait ainsi aperçue, tant la passion défigurait cette physionomie, d'une joliesse qui passait pour insignifiante. Elle-même, l'audacieuse espionne, elle tremblait comme si elle allait tomber. Ses yeux se dilataient, son sein palpitait, ses dents se serraient, tant elle était bouleversée par la terreur de ce qu'elle apprenait et dont elle était la cause. N'était-ce pas elle qui avait écrit les lettres anonymes à Gorka pour lui dénoncer l'intrigue de Lincoln avec Mme Steno? N'était-ce pas elle qui avait choisi, pour mieux empoisonner ces terribles lettres, les phrases les plus capables de frapper l'amant trahi à la place la plus malade de son amour-propre? Elle qui avait précipité ce retour du jaloux avec la certitude d'attirer ainsi une vengeance tragique sur les têtes abhorrées de son mari et de la Vénitienne? Elle éclatait, en effet, cette vengeance. Mais contre qui? contre la seule personne que Lydia aimât au monde, contre ce frère qu'elle voyait en danger par sa faute, et cette idée lui fut si douloureuse, qu'elle se laissa

tomber sur le fauteuil où Florent était assis un quart d'heure plus tôt, en répétant avec l'accent de la folie :

— « Il va se battre. C'est lui qui va se battre, lui à la place de l'autre !... »

Toute l'histoire morale de cette âme violente et ténébreuse se résumait dans ce cri où l'anxiété passionnée pour son frère se doublait d'une haine féroce à l'égard de son mari. Cette haine elle-même était l'aboutissement d'une adolescence et d'une enfance, sans le récit desquelles une si criminelle duplicité chez un être si jeune serait inintelligible. Elles eussent fait présager dès lors, cette adolescence et cette enfance, ce dont Lydia serait un jour capable. Mais qui se trouvait là pour redresser aussitôt cette nature dans laquelle l'hérédité d'une race opprimée se manifestait, comme on l'a marqué déjà, par ses deux dispositions les plus détestables : l'hypocrisie et la perfidie? Qui se souvient d'ailleurs, devant les enfants, de cette vérité aussi négligée dans la pratique qu'elle est banale en théorie : à savoir que les défauts de la dixième année seront les vices de la trentième? Toute petite fille, Lydia inventait des mensonges aussi naturellement que son frère disait la vérité. Qui l'eût observée aurait constaté que ces mensonges étaient tous destinés à la peindre dans un beau rôle et sous un jour favorable à ses précoces prétentions. Le germe d'un autre défaut pointait chez elle en même temps : une jalousie

instinctive, irraisonnée, presque maladive. Elle ne pouvait voir entre les mains de Florent un jouet nouveau sans bouder immédiatement. Elle ne supportait pas que ce frère embrassât leur père sans se jeter entre leurs caresses et pas davantage qu'il s'amusât sans elle avec des camarades. Si Napoléon Chapron eût été préoccupé des problèmes de caractère comme il l'était de ses cotons, de ses cannes à sucre et de leur vente, il aurait démêlé, avec effroi, ces premiers linéaments d'une personnalité mauvaise. Mais semblable sur ce point à son fils, c'était un de ces hommes simples, qui ne jugent pas quand ils aiment. D'ailleurs Lydia et Florent représentaient, pour sa sensibilité blessée de demi-paria, le seul coin doux, la fraîche et jeune consolation de son veuvage et de sa misanthropie. Il les chérissait avec cette idolâtrie des grands travailleurs pour leurs enfants, qui est une des formes les plus dangereuses de la tendresse paternelle, quand la lucidité de la mère n'en corrige pas les faiblesses. Les vices naissants de Lydia furent, pour le planteur, de délicieuses fantaisies. Mentait-elle? L'excellent homme s'écriait : « Comme elle a de l'esprit !... » Était-elle jalouse? Il soupirait en serrant ce petit corps contre sa large poitrine : « Comme elle est sensible !... » Il résulta de cet égoïste aveuglement, — car aimer ainsi ses enfants, c'est les aimer pour soi et non pour eux, — que la petite fille était déjà, lors de son entrée à Roehampton, une créature profondément, intimement gâtée dans les portions les plus essen-

tielles de son cœur. Mais elle était si jolie, elle devait, au mélange singulier de trois sangs qui était en elle, une originalité de grâce si séduisante que le coup d'œil d'une éducatrice de génie aurait seul discerné, sous cette apparence exquise, les lignes marquées déjà de son vrai caractère. De telles éducatrices sont rares, moins assurément dans les couvents qu'ailleurs. Il n'y en avait pas à Roehampton, lorsque Lydia entra dans cette pieuse maison qui devait lui être funeste, par une raison précisément contraire à celle qui transforma pour Florent les pelouses du paisible Beaumont en un radieux paradis d'amitié.

Parmi les pensionnaires au milieu desquelles Lydia devait finir de se développer, se trouvèrent en effet quatre jeunes filles de Philadelphie, plus âgées que la nouvelle venue de deux ans à peine et qui, elles aussi, quittaient l'Amérique pour la première fois. Elles en emportaient les invincibles préjugés contre le sang noir, et cette prodigieuse perspicacité à le découvrir même à des doses infinitésimales, qui distingue les véritables Yankees. La petite Chapron ayant été inscrite comme Française, elles hésitèrent d'abord devant un soupçon qui se changea très vite en une certitude, et cette certitude en une aversion qu'elles ne dissimulèrent point. Elles n'eussent pas été des enfants si elles n'avaient pas été féroces. Elles commencèrent donc d'infliger à la pauvre Lydia mille avanies de détail, sans toutefois parvenir à propager le dédain qu'elles affichaient pour elle. Les

couvents et les collèges ressemblent aux autres sociétés humaines. Là aussi, l'injuste mépris est pareil à ce « furet du bois joli » qui court de main en main et qui revient sans cesse à son point de départ. Tous les dédaigneux sont eux-mêmes les dédaignés de quelqu'un, — châtiment mérité qui ne corrige d'ailleurs pas plus notre orgueil que les autre punitions dont foisonne la vie ne guérissent nos autres défauts. Les persécutrices de Lydia étaient elles-mêmes l'objet des outrages de leurs camarades nées en Angleterre, à cause de certaines particularités de tours dans leurs phrases et pour le nasillement de leur prononciation. Leur animosité contre la jolie petite Française valut à cette dernière un véritable parti. Ce drame de couvent se borna, comme bien on pense, à une série de menus épisodes insignifiants et dont les surveillantes ne surprirent qu'un demi-écho. Les enfants nourrissent des passions aussi vives que les nôtres, mais toujours si coupées par le jeu et si rapides, qu'il est impossible d'en mesurer la force exactement, ni de les décrire, sinon par leurs effets, en général très lointains. L'amour-propre de Lydia fut blessé d'une manière inguérissable par cette révélation de la singularité originelle. Certains incidents de sa vie américaine lui revinrent, qu'elle comprit mieux. Elle se rappela le portrait de sa grand'mère, le teint, les mains, les cheveux de son père, et elle éprouva cette vilaine honte de sa naissance et de sa famille, beaucoup plus fréquente chez les enfants que ne l'imagine notre

optimisme, et, parmi les ferments de démoralisation intime, un des pires. Les parents d'humble origine qui font donner à leurs fils une éducation libérale les y exposent toujours, et que de haines sociales datent ainsi de l'heure où un garçon de douze ans a rougi devant lui-même de la condition des siens ! Chez Lydia, si instinctivement jalouse et menteuse, c'est encore en jalousies et en mensonges que se tournèrent aussitôt ces ulcérations premières. La supériorité même la plus légère, remarquée chez une de ses compagnes, lui devint un principe de souffrance, et elle entreprit de compenser par des triomphes personnels cette différence de sang qui, une fois constatée, fait aussitôt plaie dans une nature vaniteuse. Pour se les assurer, ces triomphes, elle voulut séduire toutes les personnes qui l'approchaient, maîtresses et camarades, et elle commença de pratiquer cette constante comédie d'attitudes et de sentiments où nous conduit vite le fatal désir de plaire, charmante, mais dangereuse disposition qui confine beaucoup moins à la bonté qu'à la fausseté. Mieux vaut encore infliger aux autres les duretés d'un égoïsme avoué que de se modeler sans cesse, pour leur agréer, une âme à la ressemblance de leurs exigences. A dix-huit ans, et soumise de la sorte à cette constante école de cabotinage, Lydia était, sous les dehors les plus gracieux, un être profondément, quoique inconsciemment pervers, très peu capable d'affection, — elle n'aimait d'une amitié vraie que son frère, — et toute prête à l'envahisse-

ment des passions de haine qui sont la naturelle moisson des âmes orgueilleuses, sèches et fausses. Or ce fut une de ces passions, la plus meurtrière de toutes, que le mariage acheva de développer en elle : — l'Envie.

Ce vice hideux, un de ceux qui mènent le monde, a été si mal étudié par les moralistes, comme trop déshonorant sans doute pour le cœur de l'homme, que ce fait paraîtra invraisemblable : Mme Maitland était, depuis des années, envieuse de son mari, mais envieuse comme un des rivaux de l'artiste pouvait l'être, envieuse comme une jolie femme l'est d'une autre femme, comme un banquier l'est d'un autre banquier, un politicien de son adversaire, de cette envie féroce, implacable, qui se tord d'une douleur physique devant le succès, qui se pâme d'une joie sensuelle devant les désastres. C'est à grand tort que l'on borne les ravages de cette coupable passion au domaine de l'émulation professionnelle. Quand elle est profonde, elle ne s'attaque pas seulement aux qualités de la personne, elle en veut à la personne même, et c'est ainsi que Lydia enviait Lincoln. Peut-être l'analyse de ce sentiment très subtil dans sa laideur expliquera-t-elle tristement à ceux qui en suivront la genèse quelques-unes des antipathies auxquelles ils se sont heurtés eux-mêmes parmi leurs proches. Car ce n'est pas seulement entre époux que se rencontrent de ces envies inavouées, c'est d'amant à maîtresse, d'ami à ami, de frère à frère, quelquefois, hélas ! de père à fils, et de mère à fille. Lydia s'était laissé marier

à Lincoln Maitland un peu par obéissance aux désirs de son frère, beaucoup par vanité, parce que le jeune homme était un Américain des États-Unis. C'était là une espèce de victoire remportée sur ce préjugé de race auquel elle pensait toujours sans en parler jamais. Il ne lui fallut pas trois mois de vie commune pour s'apercevoir que Maitland ne se pardonnait pas à lui-même ce mariage. Quoiqu'il affectât de mépriser ses compatriotes et qu'au fond il ne partageât aucune des idées d'un pays où il n'avait plus remis les pieds depuis sa cinquième année, il ne supporta pas sans en souffrir quelques commentaires faits à New-York sur ce mariage, et dont l'écho lui arriva de plusieurs côtés. Il en voulut à Lydia de cette humiliation, et elle le sentit. La naissance d'un enfant eût sans doute modifié cette première impression, et, sinon transformé, au moins attendri le cœur si âcre de la jeune femme. Ils n'en eurent point. Ils n'étaient pas revenus de leur voyage de noces, durant lequel Florent les avait accompagnés, que leur existence roulait déjà sur cette convention de silence qui fait la base des ménages posés à faux, de tous ceux où les époux, suivant une magnifique et simple expression du peuple, ne vivent pas cœur à cœur. Dès ce voyage à travers l'Espagne qui aurait dû être un enchantement continu, la jeune femme s'était prise à jalouser la préférence évidente que Florent donnait à Maitland sur elle. Pour la première fois, elle se rendit compte de la place que cette amitié passionnée occupait dans le cœur de son frère. Il l'ai-

mait aussi, elle, mais en seconde ligne. Cette comparaison lui fut un picotement de tous les jours, de toutes les heures, qui ne tarda pas à s'envenimer en une véritable blessure. Revenus à Paris, où ils passèrent près de trois ans, cette blessure s'agrandit par le seul fait que la puissante individualité du peintre relégua aussitôt dans l'ombre l'individualité de sa femme, simplement, presque mécaniquement, comme un grand arbre qui pousse à côté d'un plus petit vole à ce dernier le soleil et l'air. La société composite d'amateurs, d'artistes et d'écrivains qui venait chez Lincoln n'y venait que pour lui. La maison qu'ils avaient louée n'était installée que pour lui. Les quelques déplacements qu'ils firent n'étaient organisés que pour lui. Bref, Lydia était emportée, comme Florent, dans l'orbite de la force la plus despotique qui soit au monde, celle d'un talent célèbre. Un livre entier serait nécessaire pour peindre dans leur vérité quotidienne les humiliations continues qui amenèrent la jeune femme à détester ce talent et cette célébrité avec autant d'ardeur que Florent en apportait à les adorer. Elle resta pourtant honnête au sens où ce terme est pris par le monde, qui fait consister tout le déshonneur de la femme dans les fautes de l'amour. Elle vivait sur un fonds d'hystérie, comme la plupart des comédiennes de naissance, et, par suite, d'inéveillable froideur. En revanche, elle laissa de plus en plus grandir en elle les instincts d'un très malhonnête homme. Elle finit par haïr Lincoln d'une aversion qui allait

de l'animalité physique aux choses de l'intelligence, en passant par les plus vulgaires détails de leur existence commune. Elle le détesta de ce pur sang blanc qui faisait de ce grand et robuste garçon blond un si admirable type de la beauté anglo-saxonne, à côté d'elle, maigriote et comme desséchée, malgré la grâce de son joli visage brouillé. Elle le détesta de son goût, de cette élégance originale dont il savait parer les endroits où il habitait, tandis qu'elle gardait en elle un instinct et une maladresse de barbare pour le moindre arrangement d'étoffes et de couleurs. Quand il lui fallait constater un progrès du peintre, une poche de fiel lui crevait sur le cœur. Lorsqu'il se plaignait de son travail et qu'elle le voyait en proie aux affres douloureuses de l'artiste qui doute de lui-même, elle en éprouvait une joie profonde, que gâtait seule l'évidence de la tristesse où ces luttes de Lincoln jetaient Florent. Jamais elle n'avait rencontré les yeux de Chapron fixés sur Maitland avec ce regard d'un bon chien qui jouit de la gaieté de son maître ou qui souffre de sa tristesse sans qu'elle subît, elle aussi, comme Alba Steno, la sensation de « l'aiguille au cœur. » Ce culte idolâtre de son frère pour le peintre la faisait d'autant plus souffrir qu'elle en comprenait, avec la perspicacité infaillible de l'antipathie, l'immense duperie. Elle lisait jusqu'au fond de l'âme des deux anciens camarades de Beaumont. Elle savait que dans cette amitié, comme il arrive presque toujours, un seul donnait tout pour ne recevoir en échange que la plus brutale des re-

connaissances, celle dont un chasseur ou un propriétaire gratifie en effet un chien fidèle. Quant à éclairer Florent sur le caractère de Lincoln, elle l'avait vainement essayé par ces fines et perfides insinuations où excellent les femmes. Elle n'avait fait que reconnaître son impuissance, et des milliers d'impressions haineuses s'étaient ainsi accumulées dans son cœur pour se résumer en une de ces frénésies de taciturne rancune qui éclatent à la première occasion avec une énergie effrayante au regard de quiconque n'en a pas suivi le lent et irrésistible progrès. Notre ignorance prononce alors les mots d'inconscience, d'aberration ou de monstruosité. Il n'y a pas plus de monstre absolu dans la nature morale que dans la nature physique. Le crime lui-même a ses lois de développement. Entre la jolie petite fille qui pleurait de voir un nouveau jouet aux mains de son frère et la Lydia Maitland forceuse de serrures, envoyeuse de lettres anonymes, affamée de vengeance jusqu'à la scélératesse, il ne s'était produit aucune dramatique révolution de caractère. La suite logique des jours avait suffi.

Cette occasion de satisfaire cette profonde et mortelle envie en atteignant Lincoln dans quelque place vraiment sensible, combien Lydia l'avait cherchée de fois sans la découvrir, avant que Mme Steno s'éprît du peintre ! Elle en avait été réduite à ces mesquineries des animosités féminines : s'arranger comme maladroitement pour que son mari lût tous les articles un peu désa-

gréables écrits sur ses tableaux, louer comme ingénument devant lui les rivaux qui lui portaient ombrage, lui rapporter avec un air de gaucherie les moindres critiques énoncées sur une de ses expositions ; — toutes misères qui avaient surtout pour résultat d'irriter Florent. Car Maitland était un de ces ouvriers d'art trop réjouis par l'emploi de leur activité, pour que le jugement d'autrui les préoccupe beaucoup. D'autre part, avant ce coup de foudre de passion dont il fut frappé par la Dogaresse, il n'avait jamais aimé. Beaucoup de peintres sont ainsi, satisfaisant avec de magnifiques modèles une fougue de tempérament qui ne leur monte pas des sens au cœur. Habitués à regarder le corps humain sous un angle particulier, ils trouvent dans une beauté qui nous paraîtrait simplement animale des principes d'émotion plastique qui suffisent parfois à toute leur exigence amoureuse. Ils n'en sont que plus profondément atteints lorsqu'à cette ivresse un peu grossière se joignent, chez la femme qui la leur inspire, les grâces raffinées de l'esprit, les jolies délicatesses de l'élégance et les subtilités du sentiment. C'était le cas pour Mme Steno, qui inspira tout de suite au peintre une passion aussi complète qu'un premier amour. C'en était réellement un. La comtesse, qui avait le génie de la volupté, ne s'y trompa guère. Lydia, elle, qui avait le génie de la haine, ne s'y trompa point non plus. Elle sut à quoi s'en tenir dès le premier jour, d'abord parce qu'elle était aussi observatrice que dissimulée, puis grâce

à l'emploi des moyens moins hypothétiques que la divination. Elle avait toujours eu l'habitude de ces procédés d'enquêtes abominables qui sont naturels, osons l'avouer, à neuf femmes sur dix. Et combien d'hommes sont femmes aussi sur ce point, comme disait le fabuliste ! A la pension, Lydia était de ces petites filles qui remontent au dortoir ou qui rentrent en étude pour fouiller les tiroirs ou les malles ouvertes de leurs compagnes. Devenue grande, jamais une lettre fermée ne lui avait passé par les mains sans qu'elle s'ingéniât à lire à travers l'enveloppe, ou tout au moins à deviner par le timbre, le cachet, l'écriture de l'adresse, quel en était l'auteur. Cet instinct de curiosité était si fort qu'elle ne pouvait se retenir, à un guichet de télégraphe, de regarder par-dessus l'épaule des personnes qui attendaient devant elle, pour savoir le contenu de leur dépêche. Elle ne se faisait ni coiffer ni habiller sans interroger minutieusement sa femme de chambre sur les propos de l'office et de l'antichambre. C'est par un racontar de cette sorte qu'elle avait connu l'altercation de Florent et Gorka dans le vestibule, — ce qui prouve, entre parenthèses, que ces espionnages par l'intermédiaire des domestiques sont souvent efficaces. Mais ils décèlent chez un caractère une bassesse native qui ne reculera, dans une crise, devant aucune vilenie. Quand Lydia Maitland soupçonna la liaison de Mme Steno et de son mari, elle n'hésita pas plus à ouvrir le secrétaire de ce dernier qu'elle ne devait hésiter à ouvrir plus tard celui de son frère.

La correspondance qu'elle lut ainsi était de nature à exaspérer son désir de vengeance jusqu'à la fureur. Car non seulement elle y acquit l'évidence d'un bonheur partagé qui humiliait en elle la femme stérile de toutes manières, demeurée étrangère à la volupté comme à la maternité, mais elle y put recueillir des preuves multiples que la comtesse nourrissait à son égard des mépris de race aussi absolus que si Venise eût été une ville des États-Unis. Ce fond de l'Adriatique abonde en préjugés de sang, comme tous les pays limitrophes et qui ont servi de confluent à des mélanges de trop de peuples. Il suffit, pour s'en convaincre, d'avoir entendu un Vénitien traiter les Slaves de *Cziavoni* et les Levantins de *Gregugni*. Mme Steno, dans ces lettres qu'elle écrivait, comme elle parlait, et sans la moindre surveillance de sa plume, avec tous les tutoiements et toutes les libertés de la passion, n'appelait jamais Lydia que la *Morettina*, et par un illogisme bien naturel jamais le nom du frère de cette *Morettina* n'était mentionné sans une formule d'amitié. Pour que la maîtresse traitât Florent de la sorte, il fallait qu'elle n'appréhendât aucune hostilité de sa part. Lydia le comprit trop, et quel signe nouveau des sentiments de Florent pour Lincoln ! Une fois de plus il donnait le pas à l'ami sur la sœur, et à quelle occasion ! Ainsi les plus secrètes blessures de son être intime saignèrent à la fois dans cette lecture. La réussite du portrait d'Alba, qui promettait d'être un chef-d'œuvre, finit de la précipiter à une action abominable et

féroce. Elle résolut de dénoncer les nouvelles amours de Mme Steno à l'amant trahi, et elle écrivit les douze lettres savamment calculées et graduées, qui avaient déterminé le retour de Gorka. Ce retour avait même trop tardé au gré de cette petite cousine d'Iago qui s'était décidée à viser Mme Steno à travers Alba par une dénonciation plus criminelle. De quel nom en effet flétrir ce billet anonyme envoyé à une fille pour lui révéler la double intrigue de sa mère? Mais Lydia était dans une de ces périodes de malfaisance exaspérée où les armes les plus viles paraissent les meilleures, et elle enveloppait l'innocente Alba dans sa haine pour Maitland, à cause du portrait, — détour de sentiment qui montrera que c'était bien l'envie dont cette âme obscure était surtout empoisonnée... Ah! quelles âcres délices le succès simultané de cette double infamie lui avait procurées! Quelle sauvage joie, mêlée d'amertume et d'extase, comme tous les assouvissements de nos mortelles rancunes, avait été la sienne l'avant-veille, à constater l'énervement de la pauvre Alba et la colère contenue de Boleslas! Elle avait vu en pensée Maitland provoqué par ce rival qu'elle savait rompu à tous les exercices de sport et aussi adroit à l'épée qu'au pistolet. Elle n'eût pas été l'arrière-petite-fille d'une esclave de la Louisiane si elle n'avait pas joint à l'énergie naturelle de ses haines une dose considérable de superstition. Une diseuse de bonne aventure lui avait annoncé autrefois, d'après les lignes de sa main, qu'elle causerait la mort violente de quel-

qu'un. « Ce sera lui, » avait-elle pensé en regardant son mari avec un horrible frisson d'espérance... Et voici qu'elle tenait la preuve cette fois, l'indiscutable preuve, que cette machination de vengeance aboutissait au danger d'un autre, et de quel autre? Voici que ces lettres et ce testament de Florent lui montraient cette menace d'un duel fatal suspendue sur la tête qui lui était la plus chère. Voici qu'elle avait acculé à une rencontre tragique le seul être qu'elle aimât... La déception de ce cœur, où palpitaient les farouches énergies d'un atavisme bestial, fut si soudaine, si vive, si douloureuse, qu'elle poussait des cris inarticulés, accoudée à ce bureau de son frère, et, devant ces feuillets révélateurs, elle répétait :

— « Il va se battre ! Lui !... Et c'est moi qui en suis là cause !... » Puis, remettant les lettres et le testament dans le tiroir, elle le referma, et elle se releva en disant tout haut : « Non. Cela ne sera pas. Je l'empêcherai, quand je devrais aller me jeter entre eux. Je ne le veux pas ! Je ne le veux pas !... »

Il était facile de prononcer de semblables paroles. L'exécution était moins aisée. Lydia le sentit, car elle n'eut pas plus tôt proféré ce serment qu'elle tordit ses mains de désespoir, — ces mains frêles que Mme Steno comparait dans un de ses billets à des pattes de singe, tant les doigts en étaient souples, comme désarticulés, et un peu trop longs, — et elle jeta cet appel désespéré vers l'impossible, ce « Mais comment?... » que tant de criminels ont poussé devant l'issue, inattendue et funeste pour

eux-mêmes, de leurs plus raffinés calculs. Le poète l'a dit dans des vers qui racontent l'histoire de toutes nos fautes, légères ou graves :

The Gods are just, and of our pleasant vices
Make instruments to plague us...

« Les Dieux sont justes, et des vices où nous nous plaisons, — ils font des outils à nous torturer... » Il faut que cette croyance à l'équité d'un incompréhensible juge soit bien ancrée en nous, car les âmes les plus fortes sont frappées d'une appréhension sinistre, lorsqu'elles ont à braver la chance d'un malheur absolument mérité. Le souvenir de la prédiction de la chiromancienne se présenta tout d'un coup à Lydia. Elle jeta un autre cri en se frottant les mains d'un geste de somnambule. Elle y voyait, cette fois, le sang de son frère... Non! Ce duel n'aurait pas lieu! Mais comment l'empêcher? « Comment? Comment?... » répétait-elle. Florent n'était pas là. Elle ne pouvait donc pas le supplier. Quand il rentrerait, serait-il temps encore?... Lincoln n'était pas là. Où se trouvait-il? Peut-être à un rendez-vous avec la Steno. L'image de cette admirable créature d'amour, pâmée entre les bras du peintre, noyée, abîmée dans cette ivresse que décrivaient si complaisamment ses ardentes lettres, s'offrit à l'esprit de la femme envieuse. Quelle ironie que d'apercevoir ainsi, dans un éclair, ces deux amants qu'elle avait voulu frapper, avec l'extase de la félicité dans leurs yeux! Lydia aurait voulu les leur arra-

cher, ces yeux, à lui comme à elle, et en écraser les globes sous ses talons. Un nouveau flot de haine s'extravasa dans son cœur. Dieu ! qu'elle les haïssait, et de quelle haine toujours impuissante ! Mais elle retrouverait son moment. Une autre besogne pressait. Empêcher cette rencontre du lendemain, sauver son frère. A qui s'adresser cependant? A Dorsenne? A Montfanon? Au baron Hafner? A Peppino Ardea? Elle songea tour à tour aux quatre personnages dont les visites presque simultanées lui faisaient deviner que c'étaient là les témoins probables des deux champions. Elle les rejeta l'un après l'autre, en comprenant qu'aucun ne possédait assez d'autorité pour arranger l'affaire. Sa pensée se fixa enfin sur l'adversaire même de Florent, sur ce Boleslas Gorka, dont la femme était son amie et qu'elle avait toujours trouvé si courtois. Si elle allait le supplier d'épargner son frère, cependant? Ce n'était pas à Florent que l'amant congédié en voulait. Ne se laisserait-il pas toucher par ses larmes? Ne lui dirait-il pas ce qui avait motivé la querelle, et quelle démarche elle devait demander à son frère pour que cette querelle fût apaisée? A la rigueur, n'obtiendrait-elle pas de lui la promesse de décharger son arme en l'air, si le duel était au pistolet, ou, si c'était à l'épée, de désarmer simplement son ennemi? Pareille en cela à tous les ignorants, elle croyait aux infaillibles escrimeurs, aux tireurs qui ne manquent jamais leur but, et elle avait aussi de son sexe les idées profondément, absolument inexactes sur les rap-

ports d'un homme avec un homme en matière d'insulte. Mais comment les femmes admettraient-elles cette inflexible rigueur dans certains partis pris, qui fait le fond des relations viriles, lorsqu'elles-mêmes ne rencontrent une semblable rigueur ni dans leurs discussions avec les hommes, ni dans leurs discussions entre elles? Habituées à toujours en appeler de la convention à l'instinct, et de la raison au sentiment, elles sont, vis-à-vis des divers codes, que ce soit celui de la justice ou celui de l'honneur, dans un état d'incompréhension pire que l'ignorance. Un duel, par exemple, leur apparaît comme un drame arbitraire que la volonté d'un des combattants change à sa guise. Il n'y a probablement pas de mot plus exceptionnel, parmi les cris applaudis au théâtre, que le fameux : « A présent, va te battre », de l'héroïne d'Augier. Devant une telle perspective, une femme sur cent prononcerait peut-être cette phrase, encore avec l'espérance de n'être pas écoutée. Les quatre-vingt-dix-neuf autres auraient la même idée que Lydia Maitland : courir chez l'adversaire de l'homme qui leur tient au cœur, et demander, implorer sa vie. Ajoutons vite que la plupart n'exécuteraient pas cette démarche. Elles se borneraient à coudre en pleurant quelque médaille bénite dans le gilet de leur protégé, en le recommandant à la Providence, qui, pour elles, est encore le favoritisme du ciel. Lydia eut bien le sentiment que si jamais Florent apprenait cette démarche auprès de Gorka, il en bondirait d'indignation. Qui la lui dirait?

Elle était remuée d'une fièvre d'épouvante et de remords trop aiguë pour ne pas agir, coûte que coûte. On vint lui annoncer sa voiture, et elle y monta en donnant l'adresse du palazzetto Doria. Dans quels termes aborderait-elle l'homme à qui elle allait faire cette audacieuse et folle visite? Que lui importait? La circonstance l'inspirerait. Sa volonté de couper court à ce duel était si forte qu'elle ne doutait pas du succès. Aussi lui fut-ce un coup terrible lorsque le portier galonné du palais lui répondit que le comte était sorti, tandis qu'au même moment une voix l'interpellait avec un rire gai. C'était la comtesse Maud Gorka qui, rentrant d'une promenade avec son petit garçon, reconnaissait le coupé de Lydia et qui lui disait :

— « Quelle bonne idée j'ai eue de revenir un peu plus tôt ! Je vois que vous avez eu peur de l'orage, comme nous, puisque vous êtes sortie en voiture fermée. Vous allez monter un moment?... » Et s'apercevant que la jeune femme, à qui elle avait pris la main, était toute tremblante : « Mais qu'avez-vous? on dirait que vous souffrez? vous ne vous sentez pas bien?... Mon Dieu ! Qu'a-t-elle? Elle se trouve mal... Luc, » ajouta-t-elle en s'adressant à son fils, « cours à l'appartement et fais-moi descendre par Rose le gros flacon de sels anglais... Vite. Va vite... »

— « Ce n'est rien, » répondit Lydia, qui avait en effet fermé les yeux comme si elle allait s'évanouir. « Voyez, je suis déjà mieux... Je crois que je vais rentrer, ce sera plus sage. »

— « Je ne vous quitte pas, » dit Maud, qui prit place effectivement dans la voiture : et comme on lui donnait le flacon de sels, elle le fit respirer à Mme Maitland, à qui elle parlait ainsi qu'à une enfant malade : « Pauvre petite ! Comme elle a les joues brûlantes !... Et vous allez faire des visites dans cet état-là !... Est-ce assez peu raisonnable !... Rue Leopardi, » cria-t-elle au cocher, « et rapidement... »

La voiture partit, et Mme Gorka continuait de serrer les petites mains de Lydia, à qui elle donnait ce tendre nom, bien ironique dans la circonstance, de : « Pauvre petite !... » Maud était une de ces femmes comme l'Angleterre en produit beaucoup, pour l'honneur de cette saine et forte civilisation britannique, qui sont à la fois tout énergie et toute bonté. Aussi grande et robuste que Lydia était mince et presque chétive, elle l'aurait plutôt portée jusqu'à son lit dans ses bras vigoureux de joueuse de *golf* que de l'abandonner dans l'état de trouble où elle l'avait surprise. Non moins pratique et, comme disent ses compatriotes, aussi *matter of fact* qu'elle était charitable, elle commençait de questionner sa malade sur les symptômes qui avaient précédé cette crise, lorsqu'elle vit tout d'un coup avec stupeur cette physionomie déjà altérée se contracter, les larmes jaillir de ses yeux tout à l'heure fermés, ce fragile corps se tordre dans un sanglot. Lydia avait une véritable attaque de nerfs causée par l'anxiété, la nouvelle déception

que lui causait l'absence de Boleslas, et sans doute aussi par la douceur avec laquelle lui parlait Maud, et, déchirant son mouchoir avec ses dents blanches, elle gémissait :

— « Non, je ne suis pas malade... Mais c'est cette idée que je ne peux pas supporter... Non, je ne le peux pas... Ah ! C'est à en devenir folle !... » Et se retournant vers sa compagne, elle lui serra les mains à son tour en lui disant : « Mais vous ne savez donc rien? Vous ne soupçonnez donc rien?... C'est cela qui finit de m'affoler, quand je vous vois là, tranquille, calme, heureuse, comme si les minutes ne comptaient pas triple et quadruple, aujourd'hui, pour vous comme pour moi... Car, enfin, si l'un est mon frère, l'autre est votre mari... Et vous l'aimez. Il faut bien que vous l'aimiez, pour lui avoir pardonné ce que vous lui avez pardonné... »

Elle avait parlé dans la sorte d'ivresse qui lui infligeait son extrême surexcitation nerveuse, et elle avait dit, elle si dissimulée d'habitude, le fond du fond de sa pensée. Elle n'avait cru rien apprendre à Mme Gorka par cette allusion si directe à la liaison de Boleslas avec Mme Steno. Elle était persuadée, comme tout Rome d'ailleurs, que Maud savait à quoi s'en tenir sur les infidélités de son mari, et qu'elle les tolérait par un de ces héroïques sacrifices que la maternité justifie. Que de femmes ont immolé ainsi leur orgueil d'épouse au maintien d'un foyer que le père ne déserte pas du moins officiellement ! Tout Rome se trompait, et Lydia

Maitland allait en avoir une preuve bien inattendue. Jamais le soupçon qu'une pareille intrigue pût unir son mari à la mère de sa meilleure amie n'avait même effleuré la pensée de la femme de Boleslas. Mais pour s'en rendre compte il aurait fallu admettre aussi et comprendre la profondeur de naïveté que gardait, malgré ses vingt-six ans passés, cette belle et sainte Anglaise, avec ses yeux si clairs, si candides. Elle était de ces très honnêtes personnes qui imposent le respect aux plus hardis d'entre les hommes, et devant qui les femmes les plus dévergondées de propos s'observent soigneusement. Jamais elle n'avait reçu de ces confidences vraies qui, par analogie, éclairent les arrière-fonds malpropres de tant d'existences correctes. Elle avait pu traverser le milieu très libre de Mme Steno sans y perdre cette fleur d'illusion, anomalie qui tenait beaucoup à la nature spéciale de son intelligence. Elle n'avait de goût que pour les connaissances et les conversations positives. Elle était très instruite, mais totalement dépourvue de la curiosité des caractères. Dorsenne disait d'elle, avec plus de justesse qu'il ne croyait : « Mme Gorka est mariée à un homme qui ne lui a jamais été présenté..., » signifiant par là, au rebours de l'opinion courante, qu'elle n'avait aucune idée du caractère de son époux d'abord, et ensuite des trahisons dont elle était la victime. Le romancier n'avait pas tout à fait raison. L'insincérité de Boleslas était trop constante pour que la créature passionnément, religieusement loyale qu'était sa femme n'en eût

pas souffert. Mais il y a un abîme entre de pareilles souffrances et l'intuition d'un fait déterminé comme celui que Lydia venait de dénoncer, et un semblable soupçon était si éloigné de l'esprit de Maud, que les phrases de sa compagne n'éveillèrent en elle que l'étonnement effrayé devant le mystérieux danger dont le trouble de Lydia était une preuve plus éloquente encore que ses paroles.

— « Votre frère? Mon mari? » dit-elle. « Je ne vous comprends pas... »

— « Naturellement, » répondit Lydia, « il vous a tout caché, comme Florent m'a tout caché, à moi... Eh bien ! ils se battent en duel l'un contre l'autre, et demain matin... Ne tremblez pas, à votre tour, » continua-t-elle, en enlaçant Maud Gorka dans ses bras. « Nous serons deux à empêcher cette horrible chose, et nous l'empêcherons. »

— « En duel? Demain matin?... » répéta Mand avec égarement. « Boleslas se bat demain avec votre frère?... Non, c'est impossible. Qui vous l'a dit? Comment le savez-vous?... »

— « J'en ai lu la preuve de mes yeux, » reprit Lydia. « J'ai lu le testament de Florent. J'ai lu les lettres qu'il a préparées pour Maitland et pour moi en cas de malheur... Mais est-ce que je serais dans l'état où vous me voyez, si ce n'était pas vrai?... »

— « Oh ! Je vous crois ! » s'écria Maud en serrant ses mains contre ses paupières, comme pour comprimer, pour étouffer une vision sinistre. « Mais où se sont-ils vus? Boleslas est ici depuis deux jours à peine. Qu'ont-ils eu entre eux? Que se sont-

ils dit? On ne risque cependant pas sa vie pour rien quand on a, comme Boleslas, une femme et un fils?... Répondez-moi. Je vous en conjure. Dites-moi tout. Je veux tout savoir. Qu'y a-t-il au fond de ce duel?... »

— « Et que voulez-vous qu'il y ait, sinon cette femme? » interrompit Lydia, qui mit dans ces derniers mots plus de sauvage mépris que si elle eût craché publiquement au visage de Caterina Steno. Mais ce nouvel accès de sa colère tomba devant la surprise que lui causa la réplique de Mme Gorka :

— « Quelle femme? Je vous comprends encore moins que tout à l'heure... »

— « Quand nous serons chez moi, je vous parlerai..., » repartit Lydia après avoir regardé l'autre d'un regard de stupeur qui était à lui seul le plus terrible commentaire pour celle qui se sentait regardée ainsi. Le coupé tournait à cette seconde l'angle de la rue Leopardi. Les deux femmes se turent. C'était Maud qui maintenant aurait eu besoin qu'une charitable amitié s'inquiétât d'elle, tant les mots prononcés par Lydia la bouleversaient jusqu'à la racine de son être. Cette compagne, dont le bras frôlait le sien dans cette voiture rapide et qui lui avait fait une telle pitié un quart d'heure plus tôt, lui faisait peur à présent. Dans cette créature, dont les narines minces palpitaient de passion, dont la bouche se crispait en un pli amer, dont les yeux étincelaient de fureur, elle ne reconnaissait plus la petite Mme Maitland, si taciturne, si réservée qu'elle passait pour insi-

gnifiante. Qu'allait lui apprendre cette voix si musicale d'habitude, si âprement dure depuis quelques minutes et qui lui avait déjà révélé le grand danger suspendu sur Boleslas? A quelle femme avait fait allusion cette redoutable voix, et que signifiait cette réticence soudaine? Lydia, elle, se rendait trop compte du trouble extraordinaire où elle venait de jeter Maud sans la moindre préméditation, certes, et avec une absolue inconscience. Pendant une minute, elle eut l'idée que d'en dire plus long à une femme aussi évidemment abusée était un nouveau crime. Mais elle aperçut en même temps dans une révélation complète deux résultats certains : en désillusionnant Mme Gorka, elle donnait une mortelle ennemie à la Steno, et, d'autre part, jamais cette femme, profondément amoureuse de son mari, ne le laisserait aller se battre pour une ancienne maîtresse. Aussi, quand elles entrèrent toutes deux dans le petit salon de l'hôtel moresque, la résolution de Lydia était prise. Elle était décidée à ne rien cacher de ce qu'elle savait à la malheureuse Maud, qui lui demanda, le cœur battant et d'un accent étouffé d'émotion :

— « Et maintenant, m'expliquerez-vous ce que vous avez voulu me dire?... »

— « Interrogez-moi, » fit l'autre, « je vous répondrai. Je me suis trop avancée pour reculer... »

— « Vous avez prétendu qu'une femme était la cause de ce duel entre votre frère et mon mari?... »

— « J'en suis sûre, » répondit Lydia.

— « Cette femme, quel est son nom?... »

— « Mme Steno. »

— « Mme Steno, » répéta Maud. « Catherine Steno est la cause de ce duel? Et comment?... »

— « Parce qu'elle est la maîtresse de mon mari, » répliqua Lydia brutalement, « comme elle a été la maîtresse du vôtre ; parce que Gorka est venu ici, affolé de jalousie, provoquer Lincoln, et qu'il s'est heurté à mon frère, qui l'a empêché d'entrer... Ils se sont querellés, je ne sais pas dans quels termes. Mais je sais que voilà le motif de ce duel... Avais-je le droit, oui ou non, de vous dire qu'ils se battaient pour cette femme?... »

— « La maîtresse de mon mari?... » s'écria Maud. « Vous dites que Mme Steno a été la maîtresse de mon mari?... Non, ce n'est pas vrai. Vous mentez ! Vous mentez ! Vous mentez ! Je ne vous crois pas !... »

— « Vous ne me croyez pas?... » dit Lydia en haussant ses minces épaules. « Comme si j'avais le moindre intérêt à vous tromper, comme si l'on mentait lorsqu'il s'agit de la vie du seul être que l'on chérisse au monde ! Car je n'ai que mon frère moi, et demain peut-être je ne l'aurai plus... Mais vous me croirez. Je veux que nous soyons deux à haïr cette femme, deux à nous venger, comme nous sommes deux à ne pas vouloir ce duel, dont je vous répète qu'elle est la cause, l'unique cause... Vous ne me croyez pas? Et savez-vous qui l'a fait revenir, votre mari? Car vous ne l'attendiez pas, avouez-le... C'est moi, entendez-vous? c'est moi, en lui écrivant des lettres anonymes où je lui disais

ce que la Steno et Lincoln faisaient, journée par journée, et leur amour, et leurs rendez-vous, et leur bonheur... Ah ! J'étais sûre de ne pas frapper à vide. Et il est revenu. Il a traversé toute l'Europe pour se venger... Est-ce une preuve?... »

— « Vous n'avez pas fait cela? » s'écria Mme Gorka en reculant d'horreur. « C'est une trop grande infamie. »

— « Oui, j'ai fait cela, » repartit Lydia avec un farouche orgueil, « et pourquoi non? C'était bien mon droit quand elle venait me prendre mon homme chez moi. Vous n'avez qu'à rentrer et à chercher dans l'endroit où Gorka enferme ses lettres. Vous y trouverez celle-là certainement, et d'autres encore, je vous l'affirme, de cette femme. Car la gueuse a la manie d'écrire. Me croirez-vous ensuite, ou répéterez-vous encore que j'ai menti?... »

— « Jamais, » reprit Maud avec une indignation douloureuse sur son beau visage loyal, « non, jamais je ne descendrai à cette bassesse. »

— « Eh bien ! j'y descendrai pour vous, moi, » dit Lydia. « Ce que vous n'osez pas, je l'oserai, et c'est vous qui me demanderez de vous aider à vous venger... Venez... » Et, prenant la main de l'autre, stupéfaite, elle l'entraîna dans l'atelier de Lincoln, vide en ce moment. Elle avisa un de ces meubles espagnols au coloris arabe, que l'on appelle des *bargeños*, et elle en rabattit la tablette peinte de pourpre et d'or. Elle fit jouer deux petits panneaux qui découvrirent un tiroir secret dans lequel se trouvait un paquet de lettres qu'elle

saisit. Maud Gorka la regardait se livrer à cette besogne de Judas avec la même horreur épouvantée que si elle avait vu quelqu'un tuer et voler. Tout, dans cette âme de droiture, se révoltait contre cette hideuse scène dont sa seule présence la faisait la demi-complice. Mais en même temps elle était la proie, comme son mari quelques jours auparavant, de ce frénétique appétit de savoir la vérité, qui devient, dans certaines crises aiguës de doute, un besoin physique, comme un cri de notre nature sentimentale aussi impérieux que la faim ou que la soif, et elle écoutait la terrible sœur de Florent parler :

— « Et sera-ce une preuve, quand vous l'aurez vue, la chose, écrite de sa propre main, à elle?... Oui ! » continua-t-elle avec une cruelle ironie. « Elle aime la correspondance, notre heureuse rivale. Il faut lui rendre la justice qu'elle ne marchande pas les aveux dans ses lettres... Elle écrit comme elle sent... Il paraît que le successeur avait été jaloux du prédécesseur... Tenez, en est-ce une preuve, cette fois?... » Et, après avoir feuilleté les premières lettres comme une personne habituée à étudier cette liasse, elle tendit un de ces papiers à Maud, qui n'eut pas le courage de détourner les yeux. Ce qu'elle vit écrit sur cette feuille lui arracha un cri d'agonie. Elle n'avait lu pourtant que dix lignes, lesquelles prouvaient, entre parenthèses, combien le psychologue Dorsenne avait eu tort de croire que Maitland ignorait les anciennes relations de sa maîtresse avec Gorka. La grandeur de la com-

tesse Steno, ce qui en faisait une femme courageuse dans ses passions jusqu'à l'héroïsme, c'était une sincérité absolue et un profond dégoût pour les petitesses habituelles à la galanterie. Il lui eût répugné de disputer, pied à pied et mensonge à mensonge, à un nouvel amant la connaissance de son passé, et les demi-aveux, si habituels à la race féminine, lui eussent semblé une lâcheté pire encore. Elle n'avait pas essayé de cacher à Maitland quelle liaison elle rompait pour lui, et c'était sur une des phrases où elle en parlait ouvertement que tombait le regard de Mme Gorka : « *Tu seras content de moi,* » y était-il dit, « *et je ne verrai plus dans tes chers yeux bleus que je baise, comme je les aime,* à notre manière, *cette lueur de défiance qui me fait mal. J'ai coupé même la correspondance avec G... Si tu l'exiges, j'irai jusqu'à me brouiller avec Maud, malgré la raison que tu sais et qui me le rend difficile. Mais comment serais-tu encore jaloux?... Ma franchise sur cette liaison n'est-elle pas la plus sûre garantie qu'elle est bien finie? Va, ne sois pas jaloux. Sache un peu ce que je sais si bien, qu'avant toi j'ai cru aimer, et que ma vie a commencé seulement le jour où tu m'as prise dans tes bras. La femme que tu as éveillée en moi, personne ne l'avait connue...* »

— « Elle écrit bien, n'est-il pas vrai? » dit Lydia avec l'éclat d'un sauvage triomphe dans ses prunelles. « Vous me croyez, à présent?... Comprenez-vous que nous n'avons plus qu'un même intérêt aujourd'hui, un commun affront à venger? Et

nous le vengerons... Comprenez-vous aussi que vous ne pouvez pas laisser votre mari se battre avec mon frère? Vous me devez cela, à moi, qui vous ai donné cette arme avec laquelle vous le tenez... Menacez-le du divorce. La fortune est à vous. On vous laisserait l'enfant. Je vous répète que vous le tenez, et solidement. Mais vous empêcherez le duel, vous me le promettez?... »

— « Ah! Qu'est-ce que vous voulez que cela me fasse à présent qu'il se batte ou non?... » dit Maud. « Du moment qu'il m'a trahie ainsi pendant tant de jours, est-ce que je ne suis pas veuve?... Ne m'approchez plus, » ajouta-t-elle en regardant Lydia avec des prunelles hagardes, et un frémissement de répulsion la remuait tout entière. « Ne me parlez plus. J'ai autant d'horreur pour vous que pour lui... Laissez-moi partir, m'en aller d'ici... Rien que de me sentir dans la même pièce que vous me fait trop de mal... Ah! quelle honte!... »

Elle avait reculé jusqu'à la porte en fixant sur la dénonciatrice des yeux que l'autre soutint, malgré le mépris qui en jaillissait, avec le sombre orgueil du défi. Elle sortit en répétant : « Quelle honte!... » sans que Lydia lui parlât en effet, tant la surprise de ce résultat contraire à toute son attente l'avait comme paralysée. Mais la redoutable créature n'en était pas à se perdre dans les regrets ou dans les repentirs. Elle resta quelques minutes à songer. Puis, tordant de ses mains nerveuses la lettre qu'elle avait montrée à Maud, au risque d'être dénoncée elle-même plus tard à son

mari par ce papier froissé, elle dit tout haut :

— « Lâche ! Dieu ! comme elle est lâche !... Elle aime. Elle pardonnera... Il n'y aura donc personne pour m'aider? Personne pour les frapper dans leur insolent bonheur?... » Et après une nouvelle méditation, le visage plus contracté encore, elle rejeta les lettres dans le tiroir, qu'elle referma, et, une demi-heure plus tard, elle demandait un commissionnaire à qui elle remettait une lettre avec ordre de la porter immédiatement, et cette lettre était adressée à l'inspecteur de police du quartier. Elle le prévenait du duel du lendemain en lui donnant le nom des deux adversaires et des quatre témoins. Si elle n'avait pas eu peur de son frère, elle eût signé cette fois sans hésiter.

— « J'aurais dû commencer par là, » se dit-elle quand la porte de son petit salon se fut refermée derrière son messager, à qui elle avait tenu à parler elle-même. « Les gendarmes sauront bien les empêcher de se battre, même si je n'arrive à rien en suppliant Florent... Quant à lui... » Et elle regardait un portrait de Maitland posé sur le bureau où elle venait d'écrire. « Si je lui racontais ce qui se passe, cependant... Non, je ne lui demanderai rien. Je le hais trop... » Et elle conclut avec un sourire féroce, qui découvrit ses dents aux coins de sa bouche mince : « C'est égal. Il faudra bien que Maud Gorka travaille avec moi, même malgré elle. Il y a toujours quelqu'un à qui elle ne pardonnera pas, c'est la Steno... » Et, malgré son atroce inquiétude, cette âme cruelle se sentit frémir de joie à l'idée de son œuvre.

II

SUR LE TERRAIN

Quand Maud Gorka fut sortie de l'hôtel de la rue Leopardi, elle marcha d'abord droit devant elle, rapidement, aveuglément, sans rien voir, sans rien entendre, à la manière d'une bête blessée qu'une balle frappe au gîte, et qui dévale le long des halliers pour fuir le danger, pour fuir sa blessure, pour se fuir. Certaines surprises de la douleur morale ressemblent dans leur effet immédiat à ces surprises de la douleur animale. C'est, dans l'un et dans l'autre cas, le sursaut de la vie touchée à sa place la plus profonde et qui tressaille d'un spasme presque frénétique. Il était un peu plus de trois heures et demie quand la malheureuse femme s'échappa de l'atelier, incapable de supporter auprès d'elle la présence de Lydia Maitland, de cette sinistre ouvrière de vengeance qui venait de lui révéler si cruellement, avec de si indiscutables preuves, la chose atroce, la longue, l'infâme, l'inexpiable trahison. Il en était près de six lorsqu'elle reprit réellement conscience d'elle-même. Une sensation très vulgaire la réveilla de ce somnambulisme de souffrance où elle marchait depuis ces deux heures. L'orage qui menaçait depuis midi avait éclaté enfin. Maud, qui s'était à peine aperçue

des premières larges gouttes, dut chercher un abri quand les nuages crevèrent tout d'un coup en trombe, et elle se trouva s'être réfugiée à l'extrémité droite de la colonnade de Saint-Pierre. Comment était-elle arrivée jusque-là?... Elle ne le savait pas elle-même précisément. Elle se rappela d'une manière vague qu'elle avait erré dans un lacis de petites rues, — traversé le Tibre, sans doute sur le pont Garibaldi, — parcouru un vaste jardin, sans doute le Janicule, — puis qu'elle avait longé un morceau des remparts. Elle avait dû sortir de la ville par la porte de Saint-Pancrace et suivre jusqu'à celle de Cavallegieri la ligne sinueuse des beaux murs urbains. Ce coin de Rome, avec son échappée de vue sur les pins parasols de la villa Pamphili d'une part, et d'autre part sur les derrières du Vatican, sert de promenoir habituel, durant l'hiver, à quelques cardinaux qui viennent chercher le soleil d'après-midi, certains de ne croiser là qu'un petit nombre d'étrangers. Au mois de mai, c'est un désert brûlé déjà du soleil. Il ronge la brique, roussie par deux siècles de cette implacable lumière, et il caresse les écailles des lézards verts ou grisâtres en train de courir entre les abeilles du blason du pape Urbain VIII, de la famille Barberini. L'instinct de Mme Gorka l'avait du moins servie en la précipitant sur une route où elle n'avait fait aucune rencontre... Maintenant, le sentiment de la réalité la reprenait. Elle reconnaissait les objets autour d'elle et ce cadre si familier à sa piété de fervente catholique : la vaste place, l'obélisque

de Sixte-Quint au centre, les fontaines, le portique circulaire couronné de statues d'évêques et de martyrs, le palais du Vatican à l'angle, et, là-bas, la façade de la grande cathédrale papale, avec le Sauveur et les apôtres debout sur l'auguste fronton. En toute autre occasion la pieuse jeune femme aurait vu dans le hasard qui l'avait conduite là, presque inconsciemment, une influence d'en haut, une invitation à entrer dans l'église pour y demander la force de souffrir au Dieu qui a dit : « Si quelqu'un veut me suivre, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il marche !... » Mais elle était dans cette première crise aiguë du malheur, où il est impossible de prier, tant la révolte de la nature crie en nous. Plus tard, nous saurons reconnaître la main de la Providence dans l'épreuve qui nous fut imposée. Nous n'y voyons que l'injustice affreuse du sort, et c'est un tremblement de notre être jusque dans son plus intime repli, une rébellion des plus profondes énergies de notre âme contre le coup dont elle saigne. Un détail rendait cette rébellion plus invincible et plus fougueuse chez Maud : la foudroyante soudaineté de ce coup meurtrier. Tous les jours une honnête femme, comme elle, acquiert la preuve de la trahison d'un mari qu'elle n'a pas cessé d'aimer. D'ordinaire, cette preuve indiscutable est précédée d'un long travail de soupçon. L'infidèle a négligé son foyer. Un changement s'est produit dans ses habitudes journalières. D'indéfinissables nuances ont révélé à l'épouse outragée cette trace d'une rivale que la

jalousie féminine démêle avec le flair d'un chien qui trouve un étranger dans la maison. Enfin, quoiqu'il y ait dans le passage du doute à la certitude un déchirement total du cœur, c'est du moins le déchirement d'un cœur préparé. Cette préparation, cette adaptation, pour ainsi dire, de son âme à l'horrible vérité, Maud en avait été privée. Le soin pris par Mme Steno de la lier avec Alba avait supprimé ces menus indices. Boleslas n'avait eu besoin de changer quoi que ce fût à sa vie de famille pour voir sa maîtresse à sa convenance et dans une intimité provoquée, entretenue par sa femme elle-même. Aussi cette dernière avait-elle été trompée totalement, absolument. Elle avait assisté à l'adultère de son mari avec une de ces illusions si complètes qu'elles en paraissent invraisemblables aux indifférents et aux étrangers. Ils ne se rendent pas compte de l'insensible accoutumance qui a produit ce résultat. Le réveil de ces illusions est le plus terrible. Tel homme que toute sa société jugeait un mari complaisant, telle femme qui passait pour une épouse indulgente, se trouvent soudain avoir commis un meurtre ou un suicide pour le plus grand étonnement du monde, qui, même alors, hésite à reconnaître dans cet accès de folie la preuve de ce coup de foudre, plus redoutable, plus instantané dans ses ravages que ceux de l'amour : la désillusion subite. Quand ce désastre intérieur ne se traduit pas au dehors par des actes de violence, c'est une irréparable destruction de notre dernière jeunesse d'âme, c'est l'idée installée

en nous à jamais que tout peut trahir, puisque nous avons été trahis de la sorte. C'est pour des années, pour toute la vie quelquefois, cette impuissance à s'attendrir, à espérer, à croire, qui faisait que Maud Gorka restait, par cette fin d'après-midi, appuyée contre un piédestal de colonne à regarder tomber la pluie, indéfiniment, au lieu de remonter vers la Basilique universelle, où des confessionnaux de toutes les langues offrent le pardon à tous les péchés et le remède à toutes les douleurs. Hélas! c'est déjà être consolé que de s'y agenouiller, et la pauvre femme n'en était qu'à la première station du Calvaire.

Elle regardait tomber la pluie, et elle trouvait un sauvage soulagement à cette formidable cataracte d'orage qui semblait un cataclysme de la nature, tant la lueur des éclairs et le fracas du tonnerre s'y mêlaient au retentissement de la vaste place sous les coups de fouet de l'eau balayée par le vent. Les images commençaient à se classer de nouveau dans son esprit, après ce tourbillon d'aveugle souffrance où elle s'était sentie emportée dès le premier regard jeté sur la page dénonciatrice. Chaque mot de cette page était là devant ses yeux, brûlant à les lui faire fermer de douleur. Les deux dernières années de sa vie, qui étaient celles où elle s'était liée avec la comtesse Steno, lui revenaient à la pensée, illuminées d'une clarté qui lui arrachait sans cesse ces mots qu'elle prononçait en gémissant : « Comment a-t-il pu?... » Elle revoyait Venise et leur séjour dans cette ville où

Boleslas l'avait conduite après la mort de leur fille, afin qu'elle y calmât dans la reposante atmosphère de la lagune la crise aiguë de sa peine. Que Mme Steno avait été bonne à cette époque, du moins qu'elle lui avait semblé bonne, et délicate, et la comprenant, et la plaignant ! Leurs relations superficielles de Rome s'étaient peu à peu changées en amitié. Ç'avait été là sans doute le commencement de la trahison. La voleuse d'amour s'était introduite sous le couvert de cette pitié, à laquelle Maud avait tant cru. Voyant la comtesse si généreuse, elle avait traité de calomnies les médisances du monde sur une personne capable de cette touchante charité du cœur. Et c'était le moment où la coquine lui prenait Boleslas ! Mille détails se représentaient qu'elle n'avait pas compris alors : les promenades des deux amants en gondole qu'elle n'avait pas même songé à incriminer ; — une visite que Boleslas avait faite à Piove et d'où il n'était revenu que le lendemain matin, sous prétexte d'un train manqué ; — des apartés sur le balcon du palais Steno, la nuit, tandis qu'elle-même causait avec Alba. Oui, c'était à Venise que leur adultère s'était noué devant elle, qui n'avait rien deviné, à Venise, tandis qu'elle avait le cœur tout plein de l'inconsolable regret de leur ange envolée ! « Ah ! comment a-t-il pu?... » gémissait-elle de nouveau, et les images se multipliaient. Il se faisait, dans son intelligence, comme l'ouverture soudaine et tragiquement douloureuse de toutes les fenêtres que la perfidie de Gorka et de

la comtesse avait murées avec tant de soin. Elle revoyait les mois qui avaient suivi le retour à Rome et ses habitudes d'existence si commodes pour les deux complices. Que de fois elle s'était chargée de promener Alba, débarrassant ainsi la mère de la seule surveillance qui lui fût gênante, débarrassant son mari de sa propre présence ! Que faisaient les amants pendant ces heures-là? Que de fois, en rentrant au palazzetto Doria, elle avait trouvé Catherine Steno dans la bibliothèque, assise sur le divan auprès de Boleslas, et elle ne s'était pas doutée que cette femme était venue, pendant son absence, embrasser cet homme, lui parler d'amour, se donner à lui sans doute avec l'attrait de la scélératesse et du danger ! Elle revoyait l'épisode de leur rencontre à Bayreuth l'été dernier, lorsqu'elle était allée, elle, en Angleterre, seule avec son fils, et que son mari s'était chargé de conduire de Rome en Bavière Alba et la comtesse. Ils avaient tous pris un rendez-vous à Nuremberg. L'appartement d'hôtel où ils s'étaient retrouvés se peignit tout d'un coup dans le souvenir de Maud, et la chambre à coucher de Mme Steno voisine de celle de Boleslas. La vision de leurs caresses, prolongées dans la liberté de la nuit, tandis que l'innocente Alba dormait à côté, et qu'elle-même roulait dans un wagon avec le petit Luc, lui arracha de nouveau son cri : « Ah ! comment a-t-il pu?... » Et tout de suite, cette image d'un train rapide éveillant en elle le souvenir du récent retour de son mari, elle le vit traversant l'Europe sur une dé-

nonciation anonyme, pour arriver vingt-quatre heures plus tôt auprès de cette femme. Quelle preuve de passion que cette frénésie qui n'avait pas permis à cet homme de supporter plus longtemps le doute et l'absence ! Fallait-il qu'il aimât cette maîtresse, qui ne l'aimait même pas, puisqu'elle le trompait avec Maitland ! Et il allait se battre pour elle !... La jalousie tordit à cette minute ce cœur de femme d'une souffrance encore plus forte que n'avait fait l'indignation. Elle, l'Anglaise, si grande, si robuste, presque virile par la construction de son corps aux membres puissants, mais lourds, elle se compara mentalement à cette souple Italienne, avec sa taille si ronde, avec ses gestes si souples, ses mains si fines, ses pieds si minces, à cette créature de désir dont chaque mouvement projetait un secret effluve de volupté, et elle cessa de gémir son : « Comment a-t-il pu?... » de tout à l'heure. Elle venait d'avoir la lucide intuition de la puissance de sa rivale. C'est la suprême agonie, pour une honnête femme qui aime, de se sentir ainsi souillée par la seule pensée des ivresses que son mari a goûtées dans des bras plus beaux, plus caressants, plus enlaçants que les siens. Ce fut aussi le signal d'une reprise de sa volonté chez cette âme torturée, mais fière. Un dégoût la saisit, si violent, si profond, si complet, pour cette atmosphère de mensonge et de luxure où Boleslas avait vécu deux ans, qu'elle se redressa, redevenue soudain forte et implacable. Bravant la pluie, elle recommença de marcher dans la direction de sa

demeure, avec cette résolution devant son esprit aussi nette et aussi ferme que si elle eût délibéré des mois et des mois :

— « Je ne resterai pas un jour de plus auprès de cet homme. Demain je serai partie pour l'Angleterre avec mon fils... »

Que d'autres femmes les ont prononcés dans une situation semblable, ces serments d'affranchissement, pour les renier aussitôt qu'elles se sont trouvées en face de l'homme qui les a trahies et qu'elles aiment ! Malgré sa passion, Maud n'était pas de cette race. Certes elle l'aimait, elle aussi, jusque dans l'être de son être, ce séduisant Boleslas épousé contre la volonté de ses parents, ce perfide à qui elle avait tout sacrifié, habitant loin de son pays et de sa famille depuis des années, parce qu'il le désirait, ne vivant, ne respirant que pour lui et que pour leur fils. Mais il y avait en elle, — comme le révélaient son menton un peu long et carré, son nez coupé un peu court et l'énergie de son front, — cette force particulière d'inflexibilité qui se rencontre dans les caractères d'une droiture absolue. L'amour, chez elle, devait être étouffé par le dégoût, ou du moins — car nous ne sommes les maîtres que de nos actes — elle devait considérer comme une bassesse le fait de continuer à aimer quelqu'un qu'elle méprisait, et, en ce moment, c'était cet irrémédiable mépris qui dominait dans son cœur. Elle avait, au plus haut degré, la grande vertu qui se retrouve partout où il y a de la noblesse intime, et dont les Anglais font la base même de leur édu-

cation morale : la religion, le fanatisme de la loyauté. Elle avait toujours souffert à constater les parties ondoyantes de la nature de Boleslas. Mais si elle avait observé en lui avec douleur des exagérations de langage, des facticités de sentiments, une souplesse dangereuse de conscience, elle lui avait pardonné ces défauts avec la magnanimité de l'amour, en les attribuant à une mauvaise éducation. — Gorka s'était trouvé pris tout jeune dans un drame de famille, sa mère et son père vivant séparés sans que ni l'un ni l'autre eût la direction exclusive de l'enfant. — Comment trouver, par contre, de l'indulgence pour cette honteuse hypocrisie de deux années, pour la scélératesse de cette trahison installée au foyer domestique, pour cette déloyauté continue, réfléchie, volontaire, de chaque jour et de chaque heure? Aussi Maud éprouvait-elle, à travers son désespoir, l'apaisement que donne la certitude d'un inébranlable et juste parti pris, lorsqu'elle rentra enfin au palazzetto Doria, — quel drame pourtant s'était joué dans son cœur depuis sa sortie ! — et c'est d'une voix presque aussi calme qu'à l'ordinaire qu'elle demanda :

— « M. le comte est-il chez lui? »

Que devint-elle lorsque le domestique, après avoir répondu affirmativement, ajouta : « Il y a aussi Mme et Mlle Steno qui attendent madame au salon... » A l'idée que la femme qui lui avait enlevé son mari était là, l'épouse trahie sentit tout son sang, suivant la vulgaire, mais énergique

expression du peuple, ne faire qu'un tour. C'était bien naturel que la mère d'Alba fût venue lui rendre visite à son habitude. C'était encore plus naturel qu'elle y fût venue aujourd'hui. Très probablement un écho du duel du lendemain était arrivé jusqu'à elle. Cette présence pourtant, et à cette minute, souleva dans Maud un mouvement d'indignation passionnée. Son premier instinct fut d'entrer, de chasser la maîtresse de Boleslas comme on chasse une domestique surprise à voler. Tout d'un coup, l'image d'Alba s'offrit à sa pensée, de cette douce et pure Alba, à l'âme blanche comme son nom, et dont elle était la plus chère amie. Dans le va-et-vient de ses pensées depuis la funeste révélation, elle avait plusieurs fois songé à la jeune fille. Mais son chagrin trop fort ayant absorbé toutes les puissances de son âme, elle n'avait pu sentir, vivante en elle, cette amitié pour cette délicate et jolie enfant. Au moment d'exécuter sa rivale, comme elle en avait le droit, presque le devoir, ce sentiment remua soudain en elle. Une étrange pitié inonda son cœur qui la fit s'arrêter au milieu du grand vestibule, orné de statues et de colonnettes, qu'elle était en train de traverser pour gagner le salon. Elle rappela le domestique juste à la seconde où ce dernier allait mettre la main sur le bouton de la porte. L'analogie de sa situation morale et de celle d'Alba venait de la saisir trop amèrement. Elle avait éprouvé, dans l'éclair d'un instant, cette impression qu'Alba elle-même éprouvait si souvent à propos de Fanny, la sympathie

pour une douleur trop pareille à la sienne. Elle ne pouvait physiquement pas donner la main à Mme Steno après ce qu'elle savait, ni lui parler autrement que pour la mettre dehors. Et dire devant Alba une seule phrase, faire un seul geste qui procurât à la pauvre petite une déception sur sa mère et de cette nature, non, ce serait une trop implacable, une trop inique vengeance! Elle se détourna pour prendre la porte qui conduisait à son appartement particulier en donnant l'ordre qu'on priât son mari d'y passer. Elle venait d'imaginer le moyen de satisfaire sa juste colère sans toucher au cœur de sa toujours chère amie, qui n'était cependant pas responsable si les deux infâmes s'étaient abrités derrière son innocence. A peine entrée dans le petit boudoir qui précédait sa chambre à coucher, elle s'assit devant son bureau, sur lequel se trouvait un portrait de Mme Steno, dans un groupe formé par Boleslas, par Alba et par elle-même. Ce portrait souriait d'un sourire de superbe insolence qui rendit à la femme outragée sa frénésie de rancune interrompue, suspendue plutôt, quelques instants, par la pitié. Elle prit le cadre entre ses mains, et elle le jeta par terre, en broyant le verre sous ses pieds, puis elle commença d'écrire, sur la première feuille blanche que ses doigts tremblants rencontrèrent, un de ces billets comme la passion seule sait en oser, qui ne reculent devant aucun mot : — « *Je sais tout. Il y a deux ans que vous êtes la maîtresse de mon mari. Ne niez pas. J'en ai lu l'aveu écrit de*

votre main. Je ne veux plus vous parler ni vous voir. Arrangez-vous pour ne jamais remettre les pieds chez moi. Si je ne vous chasse pas aujourd'hui moi-même, c'est à cause de votre fille. Une seconde fois je ne reculerai plus. » Et elle était en train de signer courageusement : « *Maud Gorka,* » lorsque le bruit de la porte ouverte, puis refermée, la fit retourner. Boleslas était devant elle. Il avait sur son visage une expression ambiguë qui acheva d'exaspérer la malheureuse femme. Rentré depuis plus d'une heure, il avait su que Maud avait accompagné jusqu'à la rue Leopardi Mme Maitland souffrante, et il avait attendu son retour avec une cruelle impatience, tout remué à la pensée que la sœur de Florent était sans doute malade à cause du duel du lendemain, et que, dans ce cas-là, Maud aussi savait tout. Il y a des conversations et surtout des adieux qu'un homme qui va se battre aime toujours mieux éviter. Quoiqu'il se contraignît à sourire, celui-ci n'avait plus guère d'hésitation. Le trouble évident de sa femme ne s'expliquait point par une autre cause. Pouvait-il deviner qu'elle avait appris non seulement le duel, mais encore une intrigue aujourd'hui finie et qu'elle avait ignorée deux ans? Comme elle se taisait et que ce silence l'embarrassait de sa menace, il voulut, pour se donner une contenance, lui prendre la main et la lui baiser, ainsi qu'il faisait d'ordinaire. Elle le repoussa avec un regard qu'il ne lui connaissait pas, et elle lui dit, en lui tendant la feuille de papier qu'elle avait devant elle :

— « Voulez-vous lire ce billet avant que je le fasse remettre à Mme Steno, qui attend avec sa fille dans le salon?... »

Boleslas prit la lettre. Il parcourut ces terribles lignes et il devint livide. Son saisissement fut tel, qu'il rendit le papier à sa femme, sans répondre un mot, sans essayer d'empêcher, comme c'était son devoir, cette insulte infligée à l'ancienne maîtresse qu'il aimait encore au point de risquer sa vie pour elle. Cet homme, si brave et si souple à la fois, était anéanti par une de ces surprises qui mettent en désarroi toutes les puissances de l'âme, et il regardait Maud glisser le papier dans une enveloppe, écrire l'adresse, sonner. Il l'entendait dire au domestique :

— « Vous remettrez ce billet à la comtesse Steno, et vous m'excuserez auprès de ces dames... Je me sens trop mal pour recevoir n'importe qui. Si elles insistent, vous répondrez que j'ai absolument défendu ma porte. Vous entendez, absolument... »

L'homme avait déjà pris la lettre. Il était sorti de la chambre et il avait sans doute accompli son message que les époux étaient encore là, en face l'un de l'autre, sans qu'aucun des deux eût rompu ce nouveau et formidable silence. Ils sentaient trop que l'heure était solennelle. Jamais, depuis le jour où le cardinal Manning avait uni leurs destinées dans la vieille chapelle d'Ardrahan Castle, ils ne s'étaient trouvés engagés dans une crise aussi tragique. De pareils moments mettent à nu

le fond même des caractères. La courageuse et noble Maud ne pensait pas à peser ses paroles. Elle ne tenait ni à repaître sa jalousie de nouveaux détails, ni à aiguiser plus cruellement la pointe de l'outrage qu'elle avait le droit de lancer à cet homme avec qui elle était, ce matin encore, si confiante, si abandonnée, si tendre. La bassesse et la cruauté devaient rester jusqu'au bout étrangères à cette femme qui n'hésitait pas non plus sur la fière résolution qu'elle avait prise. Non. Ce qu'elle attendait de cet homme qu'elle avait tant aimé, qu'elle avait mis si haut, qu'elle venait de voir tombé si bas, c'était un cri de vérité, un aveu où elle retrouvât la palpitation d'un dernier reste d'honneur. Et si lui-même se taisait, ce n'était pas qu'il se préparât à nier. La teneur du billet de Maud ne lui avait pas permis un doute sur la qualité des preuves qu'elle avait eues entre les mains, qu'elle y avait sans doute encore. Comment? Il ne se posait pas cette question, dominé par un phénomène où se révélait à plein la complexité singulière de sa nature. Ce qui caractérise peut-être les Slaves de la façon la plus spéciale, c'est une prodigieuse puissance nerveuse d'instantanéité, s'il est permis d'employer une formule aussi étrange pour un fait moral, plus étrange encore à notre regard d'Occidentaux et de Latins. Il semble que ces êtres au cœur incertain aient comme une faculté d'amplifier en eux, jusqu'à y absorber ce cœur tout entier, des états d'émotion partiels, passagers, et pourtant sincères. L'intensité de leur excitation momentanée fait ainsi d'eux

des comédiens de bonne foi, qui vous parlent comme s'ils ressentaient certains sentiments d'une façon exclusive, — quitte à en ressentir de contradictoires le jour d'après, avec la même ardeur, — avec le même mensonge, disent injustement les victimes de ces natures, d'autant plus décevantes qu'elles sont plus vibrantes. Boleslas venait de véritablement souffrir, en constatant que Maud était initiée à sa criminelle intrigue, et d'en souffrir pour elle autant que pour lui. Cela suffisait pour que cette souffrance occupât pendant quelques minutes, ou pendant quelques heures, le champ entier de son optique intime. Il allait revêtir, sans fourberie, le personnage du mari passionné et faible qui aime sa femme en la trahissant. Il y avait bien un peu de cette nuance dans son aventure, — mais si peu ! — Et cependant, il ne croyait pas mentir, il ne mentait pas, quand il rompit ce silence pour dire à celle qu'il avait si longtemps trompée :

— « Vous venez de vous venger avec bien de la dureté, Maud, mais vous en aviez le droit... J'ignore qui vous a dénoncé un égarement qui fut bien coupable, bien indigne, bien malheureux aussi... Je sais que j'ai quelque part, à Rome, des ennemis acharnés à ma perte, et je suis sûr qu'ils ne m'ont pas laissé le moyen de me défendre... Ils me l'auraient laissé d'ailleurs que je ne m'en servirais pas. Je vous ai trop menti et j'en ai trop souffert... » Il s'arrêta après ces mots prononcés avec un frémissement de conviction qui n'était pas joué. Il avait oublié que dix minutes plus tôt

il entrait dans la chambre avec la volonté bien fixe de cacher son duel et les causes de ce duel à cette femme, au pardon de laquelle il eût sacrifié sa vie en ce moment, sans hésiter. Il continua, d'une voix assourdie par la tendresse : « Quoi qu'on vous ait dit, quoi que vous ayez lu, je vous le jure, vous ne savez pas tout !... »

— « J'en sais assez, » interrompit Maud, « puisque je sais que vous avez été l'amant de cette femme, de la mère de ma meilleure amie, à côté de moi, sous mes yeux... Si vous aviez souffert de ce mensonge, comme vous me le dites, vous n'auriez pas attendu, pour tout m'avouer, que j'eusse tenu dans ces mains la preuve irrécusable de votre infamie... Vous avez jeté le masque, ou plutôt je vous l'ai arraché. Je n'en voulais pas davantage... Quant aux détails de cette ignoble histoire, épargnez-les-moi. Ce n'est pas pour les entendre que je suis rentrée dans une maison dont tous les coins me rappellent assez que j'ai cru en vous naïvement, profondément, aveuglément, et que vous m'avez trahie, et non pas un jour, mais tous les jours, que vous me trahissiez encore avant-hier, hier, ce matin, il y a une heure... Je vous le répète, cela me suffit... »

— « Mais cela ne me suffit pas, à moi !... » s'écria Boleslas. « Oui, tout ce que vous venez de dire est vrai, et j'ai mérité que vous me le disiez. Mais ce que vous n'avez pas pu lire dans les papiers qu'on vous a livrés, ce que je garde depuis ces deux ans au fond de mon cœur et qui doit en sortir, c'est

qu'à travers ces funestes entraînements, je n'ai jamais cessé de vous aimer... Ah! ne vous reculez pas de moi, ne me regardez pas avec ce regard... Je viens de le sentir une fois de plus, au déchirement que j'ai éprouvé tandis que vous me parliez, il y a quelque chose en moi qui n'a jamais cessé d'être à vous. Cette femme a pu être mon aberration. Elle a pu avoir ma folie, mes sens, ma passion, tous les mauvais instincts de mon être... Vous êtes restée mon culte, ma tendresse, ma religion... Si je vous ai menti, ç'a été parce que je me rendais trop compte que le jour où vous sauriez ma faute, je vous verrais là, devant moi, désespérée et implacable, comme vous êtes, comme je ne peux pas supporter que vous soyez... Jugez-moi, condamnez-moi, maudissez-moi, mais sachez, mais sentez que, malgré tout, je vous ai aimée, que je vous aime... »

Il avait de nouveau parlé avec une exaltation qui n'était pas feinte. Trahi comme il venait de l'être, et si douloureusement, il comprenait trop bien le prix de la créature de loyauté qu'il avait devant lui et qu'il risquait de perdre. S'il ne lui touchait pas le cœur en ce moment, à la veille d'aller se battre, quand le toucherait-il? Aussi s'était-il approché d'elle avec les mêmes gestes d'adoration suppliante et passionnée qu'il avait autrefois, lorsque, aux premiers temps de leur mariage et avant sa trahison, il lui disait son amour. Sans doute ce ressouvenir s'imposa à Maud et la révolta, car ce fut avec une véritable horreur qu'elle se recula en répondant :

— « Taisez-vous. Ce mensonge-là est plus hideux encore que les autres. Il me fait plus de mal. J'ai trop honte, pour vous, de voir que vous n'avez même pas le courage de votre faute. Dieu m'en est témoin, j'aurais encore trouvé de quoi vous estimer si vous m'aviez dit : « J'ai cessé de vous aimer. J'ai « pris une maîtresse. Il m'était commode de vous « mentir. Je vous ai menti. J'ai tout sacrifié à ma « passion, tout, mon honneur, mes devoirs, mes « serments et vous avec. » Ah ! parlez-moi de la sorte, que j'aie enfin avec vous le sentiment de la vérité... Mais que vous osiez me répéter des mots de tendresse après ce que vous m'avez fait, cela me donne pour vous trop de répulsion, et c'est trop amer... »

— « Oui, » dit Boleslas, « vous devez penser ainsi. Vraie et simple comme vous l'êtes, où auriez-vous appris à comprendre ce que c'est qu'une volonté faible qui veut et qui ne veut pas, qui se relève et qui retombe? Et cependant, si je ne vous aimais pas, dans quel intérêt vous mentirais-je? Est-ce que j'ai quelque chose à ménager maintenant? Ah ! si vous saviez dans quel moment je me trouve, à la veille de quel jour, je vous supplie de croire au moins que le meilleur de moi-même n'a jamais cessé d'être à vous !... » C'était la tentative la plus forte qu'il pût hasarder pour ramener ce cœur d'épouse si profondément blessé que cette allusion à son duel. Car si elle ne lui en avait pas parlé, c'était sans doute qu'elle l'ignorait encore. Aussi fut-il bouleversé à nouveau de ce qu'elle lui

répondit et qui lui prouvait à quel degré l'indignation avait tout paralysé en elle, même l'amour. Il répéta : « Si vous le saviez?... »

— « Que vous vous battez en duel demain, je le sais, » dit-elle, « et pour votre maîtresse, je le sais aussi... »

— « Mais ce n'est pas vrai, » s'écria-t-il, « ce n'est pas pour elle... »

— « Comment ! » reprit Maud avec une énergie croissante. « Ce n'est pas à cause d'elle que vous êtes allé rue Leopardi provoquer votre rival? Car elle ne vous est même pas fidèle, et c'est justice. Ce n'est pas à cause d'elle que vous avez voulu entrer dans la maison, malgré le beau-frère de ce rival, et qu'une discussion est née entre vous, puis ce duel? Ce n'est pas à cause d'elle et pour vous venger que vous êtes revenu de Varsovie, parce que vous avez reçu des lettres anonymes, qui vous ont tout appris? Et de tout savoir ne vous a pas dégoûté à jamais de cette créature !... Mais si elle avait daigné vous mentir, elle vous aurait encore à ses pieds, et vous osez me dire que vous m'aimez, quand vous n'avez même pas su m'épargner l'affront de savoir toutes ces vilenies, toutes ces bassesses, toutes ces hontes par quelqu'un d'autre?... »

— « Et qui donc? » demanda-t-il. « Nommez-moi du moins ce Judas... »

— « Ne prononcez pas ce mot, » interrompit Maud amèrement, « vous en avez perdu le droit... Et puis ne cherchez pas si loin. Je n'ai vu aujourd'hui que Mme Maitland... »

— « Mme Maitland? » répéta Boleslas. « C'est Mme Maitland qui m'a dénoncé à vous? Mme Maitland qui a écrit les lettres anonymes? »

— « Elle a voulu se venger, » répondit Maud qui ajouta : « Elle en avait le droit, puisque votre maîtresse lui avait pris son mari... »

— « Eh bien ! moi aussi, je me vengerai, » s'écria le jeune homme. « Je le lui tuerai, ce mari, puisqu'elle y tient, après lui avoir tué son frère. Je les lui tuerai tous les deux, l'un après l'autre... » Son visage mobile, qui avait exprimé tout à l'heure la plus passionnée des supplications, n'exprimait plus maintenant que la haine et que la fureur, et le même changement s'était accompli dans sa sensibilité désordonnée. « A quoi bon ménager quoi que ce soit, » continua-t-il, « aujourd'hui que je n'ai plus à vous ménager, vous qui seule me reteniez?... Je le vois trop, tout est fini entre nous. Votre orgueil et votre rancune sont plus forts que votre amour. S'il en était autrement, vous m'auriez supplié de ne pas aller me battre, et vous ne m'auriez fait qu'ensuite les reproches que vous m'avez faits d'abord, que vous aviez le droit de me faire, je ne le nie pas... Mais du moment que vous-même vous ne m'aimez plus, malheur à qui se trouvera sur mon chemin ! Malheur à Mme Maitland et à ceux qu'elle aime !... »

— « Cette fois du moins vous êtes sincère, » répondit Maud avec un renouveau d'amertume. « Vous trouvez que je n'ai pas subi assez d'humiliations? Vous voudriez que je vous suppliasse,

moi, votre femme, de ne pas vous battre pour cette créature? Et vous ne sentez pas l'outrage suprême qu'est pour moi cette rencontre?... D'ailleurs », continua-t-elle avec une solennité tragique, « je ne vous ai pas prié de venir pour avoir avec vous un entretien aussi douloureux qu'inutile, mais pour vous dire ma résolution... J'espère que vous ne m'obligerez pas à recourir, pour l'exécuter, aux moyens que la loi met en mon pouvoir?... »

— « Je n'ai pas mérité que vous me parliez ainsi, » fit Boleslas hautainement.

— « Je coucherai encore ici cette nuit, » reprit Maud sans relever cette réponse, « pour la dernière fois, et demain soir je partirai pour l'Angleterre. »

— « Vous êtes libre, » dit-il en s'inclinant.

— « Et j'emmènerai mon fils, » continua-t-elle.

— « Notre fils, » rectifia-t-il, avec le sang-froid d'un homme repoussé dans un élan de tendresse et qui se reprend. « Cela, non. Je refuse. »

— « Vous refusez? » dit-elle. « Eh bien, nous plaiderons !... Je le savais bien, » ajouta-t-elle, hautaine à son tour, « que vous me forceriez d'avoir recours aux tribunaux. Mais je ne reculerai, moi non plus, devant rien. En me trahissant comme vous l'avez fait, vous avez trahi aussi votre enfant. Je ne vous le laisserai pas. Vous n'en êtes plus digne... »

— « Écoutez, Maud, » reprit Boleslas, après un silence et douloureusement : « pensez que c'est la dernière fois peut-être que nous nous voyons...

Demain, si j'ai succombé, vous ferez ce que vous voudrez... si je vis, je vous promets de consentir à tout arrangement qui sera juste... Ce que je vous demande, et j'en ai le droit, malgré mes fautes, au nom de nos premières années, au nom de ce fils lui-même, c'est de me quitter sur un autre adieu, d'avoir un mouvement, je ne dis pas de pardon, mais de pitié... »

— « En avez-vous eu pour moi, » répondit-elle, « quand il s'est agi de courir vers votre passion par-dessus mon cœur?... Non ! » Et elle marcha devant lui pour gagner la porte, en le fixant d'un regard si altier qu'il baissa les yeux. « Vous n'avez plus de femme et je n'ai plus de mari... Je ne suis pas une Mme Maitland, moi ; je ne me venge pas par des lettres anonymes ni par des dénonciations. Mais vous pardonner?... Jamais, entendez-vous? jamais !... »

Et elle sortit sur ce mot, où elle avait su mettre toute l'indomptable énergie de son caractère. Boleslas n'essaya pas de la retenir. Quand, une heure après cette horrible conversation, son valet de chambre vint l'avertir que le dîner était servi, le malheureux homme se tenait toujours à la même place, le coude sur la tablette de la cheminée et le front dans sa main. Il connaissait trop bien Maud pour espérer qu'elle changeât de volonté, et il y avait en lui-même, malgré ses fautes, ses folies et ses complications, trop de véritable gentilhommerie pour employer des moyens de violence et la retenir malgré elle, quand il lui avait manqué si

gravement. Ainsi elle allait partir! S'il avait exagéré, tout à l'heure, l'expression de ses sentiments en disant, en s'imaginant plutôt qu'il n'avait jamais cessé de l'aimer, c'était vrai qu'à travers tant de défaillances il lui gardait une affection toute particulière, faite de reconnaissance, de remords, d'estime et, il faut bien le dire, d'égoïsme. Il chérissait en elle un cœur de dévouement duquel il était absolument sûr, et puis, comme beaucoup de maris qui trompent une épouse irréprochable, il en était fier, tout en lui étant infidèle. Elle lui apparaissait à la fois comme la dignité et comme la charité de sa vie. Elle était demeurée à ses yeux celle à qui l'on doit revenir toujours, l'amie assurée des instants d'épreuve, le port après la tempête, la paix morale quand il serait lassé des troubles de la passion. Quelle existence aurait-il maintenant, lorsqu'elle l'aurait quitté? Car elle le quitterait. Cette résolution était irrévocable. Tout s'écroulait à la fois autour de lui. Cette maîtresse, à laquelle il avait sacrifié le plus noble cœur et le plus aimant, il l'avait perdue dans des conditions si abjectes que leurs deux années de passion en étaient déshonorées. Sa femme allait partir, et arriverait-il à garder son fils? Il était revenu pour se venger, et il n'avait même pas réussi à joindre son rival. Cet être, tout en impressions, avait éprouvé alors devant tant de coups répétés un découragement de la vie si absolu qu'il trouva douce la perspective de s'exposer demain comme il allait faire, en même temps qu'un flot plus âcre de rancune lui jaillissait de l'âme à

l'idée de toutes les personnes mêlées à son aventure. Il eût voulu pouvoir briser de ses mains Mme Steno et Maitland, Lydia et Florent, Dorsenne aussi, pour lui avoir donné cette fausse parole d'honneur qui avait encore exaspéré sa soif de vengeance en l'abusant quelques heures. Ce tumulte de pensées ne fit que s'accroître quand il fut seul assis avec son fils à la table du dîner. Ce matin encore, il avait en face de lui le sourire et les yeux de sa femme. La suppression de cette présence, dont il sentait la valeur unique à cette minute, lui fut si profondément douloureuse qu'il voulut hasarder une dernière tentative, et après le repas il pria le petit Luc d'aller voir si sa mère pouvait les recevoir tous les deux. L'enfant revint avec une réponse négative.

— « Maman repose. Elle a demandé qu'on ne la réveillât pas... »

Ainsi la chose était irrémissible. Elle ne reverrait pas son mari avant le lendemain, — s'il vivait. Car Boleslas avait eu beau se convaincre cet après-midi qu'il n'avait rien perdu de son habileté au pistolet en s'exerçant sous les regards admiratifs de ses témoins, un duel est toujours une loterie. Il pouvait y rester, et si cette possibilité d'une éternelle séparation n'avait pas fléchi cette femme blessée, quelle prière la fléchirait? Il l'aperçut en pensée qui en ce moment même, tous volets clos, toute lumière éteinte, souffrait dans les ténèbres de cette souffrance qui maudit et ne pardonne pas. Que cette image lui fut de nouveau cruelle ! Et pour

qu'elle sût du moins combien il souffrait, lui aussi, par un témoignage dont elle ne douterait pas, il prit leur fils entre ses bras et il le serra contre sa poitrine en lui disant :

— « Si tu vois ta mère avant moi, tu lui raconteras que nous avons passé sans elle une soirée bien triste, n'est-ce pas?... »

— « Mais qu'as-tu? » s'écria l'enfant. « Tu m'as mouillé toute la joue. Tu pleures? »

— « Tu lui raconteras cela encore, tu me le promets, » répondit le père, « pour qu'elle se soigne bien en voyant comme nous l'aimons... »

— « Mais, » fit le petit garçon, « elle n'était pas malade quand nous nous sommes promenés ensemble après le déjeuner. Elle était si gaie... »

— « Aussi je pense que ce ne sera rien », reprit Gorka. Il lui fallut renvoyer son fils et sortir. Il se sentait si horriblement triste qu'il eut physiquement peur de rester seul à la maison. Mais où aller? Machinalement il se rendit au cercle, quoiqu'il fût trop tôt pour y rencontrer nombreuse compagnie. Il y tomba sur Pietrapertosa et Cibo qui avaient dîné là, et qui, abandonnés sur des divans, conféraient à mi-voix avec le sérieux de deux ambassadeurs qui discutent la question de la Bulgarie ou celle de l'Égypte.

— « Tu as l'air tout nerveux, » dirent-ils à Boleslas, « toi qui étais si bien en forme cet après-midi... »

— « Oui, » insista Cibo, « tu aurais dû dîner avec nous comme nous te l'avions demandé... »

— « Quand on se bat le lendemain, » continua Pietrapertosa sentencieusement, « il ne faut voir ni sa femme ni sa maîtresse. Mme Gorka ne soupçonne rien, j'espère?... »

— « Absolument rien, » répondit Boleslas, « mais vous avez raison. J'aurais mieux fait de ne pas vous quitter. Enfin, me voici. Nous allons tuer les idées noires en jouant et en soupant... »

— « Jouer et souper !... » s'écria Pietrapertosa. « Et ta main? Songe à ta main. Tu trembleras et tu manqueras ton homme... J'ai vu Casal, chez Gastinne, au visé, ne pas faire une mouche sur cinquante balles, parce qu'il s'était mis en banque la nuit précédente... »

— « Léger dîner, » dit Cibo, « coucher à dix heures, lever à six, et tout de suite deux œufs à la coque avec un verre de vieux porto, c'est la recette de Machault que je te donne... »

— « Et que je ne suivrai point, » dit Boleslas, qui ajouta : « Je vous donne ma parole que si je n'avais pas d'autre sujet de souci que ce duel, vous ne me verriez pas dans cet état... »

Il avait prononcé cette phrase avec une voix tragique où les deux Italiens sentirent la sincérité. Ils se regardèrent l'un l'autre sans insister. Ils étaient trop fins et trop avertis des moindres racontars du grand village qui est Rome, pour ne pas avoir deviné la cause véritable de la rencontre entre Florent et Boleslas. D'autre part, ils connaissaient trop ce dernier pour ne pas se méfier toujours un peu de ses attitudes. Cependant il y avait

une si simple émotion dans son accent qu'ils le plaignirent spontanément, et, sans s'être donné le mot, ils ne soulevèrent plus aucune objection aux caprices de leur fantasque client, qu'ils ne quittèrent qu'à deux heures du matin. Et bien leur en prit. Car Boleslas s'étant avisé de se mettre en banque vers les minuit, malgré le spectre évoqué des mauvais cartons de Casal, et leur ayant offert un tant pour cent dans son jeu, ils se trouvèrent, à la fin d'une partie poussée follement à coups de tirages extraordinaires, avoir gagné chacun deux ou trois cents louis. C'étaient quelques jours de plus à Paris dans le prochain voyage. Aussi eurent-ils un vrai mérite à regretter la chance de leur ami, comme ils firent en se séparant :

— « J'ai bien peur pour lui, » dit Cibo. « Cette veine au jeu la veille d'un duel, mauvais signe, très mauvais signe... »

— « D'autant plus que *quelqu'un* était là, » répondit Pietrapertosa, en faisant avec ses doigts le signe qui conjure la *jettatura*. Pour rien au monde il n'aurait nommé le personnage contre le mauvais œil duquel il se prémunissait de la sorte. Mais Cibo le comprit, et, tirant de la poche de son pantalon sa montre qu'il attachait ainsi à l'anglaise avec une chaîne de sûreté accrochée elle-même dans sa ceinture, il montra parmi les breloques une petite corne d'or :

— « Je ne l'ai pas lâchée de la soirée, » dit-il. « Le pire, c'est que Gorka ne dormira pas, et alors, la main?... »

Le premier de ces deux pronostics devait seul se vérifier. Parmi les faits singuliers qui s'observent dans les crises de surexcitation nerveuse, il faut ranger cette infatigabilité où s'usent les réserves profondes de la vie, mais qui, sur le moment, semble tenir du miracle. Rentré à cette heure follement tardive, Boleslas ne se coucha même pas. Il employa le reste de la nuit à écrire une longue lettre à sa femme, une à son fils pour lui être remise lors de ses dix-huit ans, le tout en cas de malheur. Puis il passa la revue de ses papiers et il tomba sur le paquet des lettres de Mme Steno. D'en relire seulement quelques-unes et de regarder les portraits de cette infidèle maîtresse exalta encore sa colère, au point qu'il enferma le tout dans une grande enveloppe à l'adresse de Lincoln Maitland. Il ne l'eut pas plus tôt cachetée qu'il haussa les épaules en disant : « A quoi bon? » Il enleva la pièce d'étoffe qui bouchait le trou de la cheminée, et, posant cette enveloppe sur les chenets, il y mit le feu. L'aube le surprit qui secouait avec des pincettes ces débris de ce qui avait été la plus ardente, la plus complète passion de sa vie, et il rallumait encore la flamme sous les morceaux de papier demeurés intacts. Ce déraisonnable emploi d'une nuit qui pouvait être sa dernière avait à peine pâli son visage. Pourtant ses amis, qui le connaissaient bien, tressaillirent de lui voir ce masque d'une impassibilité sinistre lorsqu'il descendit de son phaéton, vers les huit heures, devant l'auberge fixée pour le rendez-vous. Il avait com-

mandé cette voiture la veille, afin de tromper les soupçons de sa femme par l'apparence d'une de ces sorties matinales qui lui étaient habituelles. Dans son désarroi moral, il avait oublié de donner un contre-ordre, et ce hasard fit qu'il échappa aux deux policiers chargés par la questure de surveiller le palazzetto Doria, sur la dénonciation de Lydia Maitland. La victoria de louage que prirent ces agents eut bientôt perdu la trace de la fringante jument anglaise, menée comme un homme de ce caractère et de cette situation morale pouvait mener. La précaution de la sœur de Chapron se trouva donc déjouée de ce côté-là, et elle ne réussit pas davantage à l'égard de son frère, qui, pour éviter une explication avec Lincoln, avait pris le parti, sous le prétexte d'une visite à la campagne, d'aller dîner et coucher à l'hôtel. C'est là que Montfanon et Dorsenne étaient venus le chercher pour le conduire au rendez-vous dans le classique landau. A peu près vers la hauteur du cirque de Maxence, sur la voie Appienne, ils avaient été dépassés par le phaéton de Boleslas :

— « Vous pouvez être bien tranquille, » avait dit Montfanon à Florent, « comment voulez-vous qu'on vise juste après s'être fatigué les bras de la sorte? »

Ç'avait été la seule allusion au duel faite entre les trois hommes pendant le trajet, qui avait duré environ une heure. Florent avait causé comme il causait d'habitude, en posant toutes sortes de questions de détail qui attestaient son souci de

minutieux renseignements, — la plupart capables d'être utilisés par son beau-frère ; — et le marquis avait répondu en évoquant, d'après son érudition ordinaire, quelques-uns des souvenirs qui peuplent cette immense campagne semée de tombeaux, d'aqueducs mutilés, de villas écroulées, avec l'admirable ligne des Monts Albains pour la fermer là-bas. Dorsenne, lui, était resté silencieux. C'était la première affaire à laquelle il assistait, et son angoisse nerveuse était extrême. Des pressentiments tragiques lui serraient le cœur, et, en même temps, il appréhendait à chaque minute que les scrupules religieux de Montfanon se réveillant, il ne fallût chercher un autre témoin et remettre encore une solution du moins toute proche. Pourtant la lutte qui se livrait dans le cœur du « vieux ligueur », entre le gentilhomme et le chrétien, ne se traduisit, durant cette route, que par un geste presque imperceptible. Au moment où la voiture avait passé devant l'entrée des catacombes de Saint-Calixte, l'ancien soldat du Pape avait détourné la tête. Puis il avait repris la conversation avec un redoublement de verve pour se taire à son tour, cependant, lorsque le landau prit, un peu après le tombeau de Cæcilia, un chemin transversal dans la direction de la voie Ardéatine. C'était là que se trouvait l'*Osteria del tempo perso*, construite sur le terrain appartenant à Cibo, où devait avoir lieu le combat. Devant cette bicoque dont l'enseigne était surmontée par le blason du pape Innocent VIII, trois voitures attendaient déjà : le phaé-

ton de Gorka, puis un landau qui avait dû amener Cibo, Pietrapertosa et le médecin, enfin une simple *botte* dans laquelle était venu un chargeur. Cet insolite rassemblement de véhicules risquait bien d'attirer l'attention de quelques carabiniers en tournée, mais Cibo garantissait la discrétion de l'aubergiste, lequel portait en effet à son maître cette dévotion de vassal à seigneur encore fréquente en Italie. Aussi les trois nouveaux venus n'eurent-ils pas à donner la moindre explication. A peine descendus de voiture, la fille de service les conduisit à travers la salle commune où se trouvaient en ce moment deux chasseurs qui déjeunaient, leurs fusils entre leurs jambes, et qui, en vrais Romains de Rome, daignèrent à peine regarder les étrangers. Ceux-ci passèrent de cette salle commune dans une petite cour, puis de cette cour, à travers un hangar, dans un vaste enclos fermé de planches et planté, çà et là, de quelques pins parasols. Cette espèce de terrain vague avait servi autrefois de poulinière à Cibo. Il avait essayé d'augmenter son assez maigre revenu en achetant à très bon compte des chevaux de hasard, destinés à être engraissés dans le repos, puis revendus à des cochers de fiacre, moyennant un faible bénéfice. Cette spéculation ayant avorté, l'endroit demeurait inculte et inoccupé, sauf dans des circonstances pareilles à celle de cette matinée.

— « Nous arrivons les derniers, » dit Montfanon qui regarda sa montre, « nous sommes tout de même de cinq minutes en avance... Souvenez-vous, » ajouta-t-il tout bas en s'adressant à Florent, « bien

effacer le corps. Après avoir tiré, l'avant-bras replié tout de suite dans la ligne haute... Et surtout pas de coup de doigt... »

— « Merci, » répondit Florent qui regarda le marquis et Dorsenne avec des yeux qu'il n'avait ordinairement que pour Lincoln, « et vous savez, quoi qu'il arrive, c'est merci pour tout, et du fond du cœur... »

Le jeune homme avait mis tant de grâce à cet adieu, son courage était si simple, son sacrifice à son beau-frère si magnanime et si naturel ; enfin, depuis ces deux jours, les deux témoins avaient pu si bien apprécier le charme de cette admirable nature, absolument dépourvue de retour personnel, qu'ils lui serrèrent la main l'un et l'autre avec une émotion de vrais amis. Ils furent d'ailleurs pris eux-mêmes et tout de suite dans cette série de préparatifs sans lesquels le rôle d'assistant serait physiquement insupportable à des personnes douées d'un peu de sensibilité. Entre gens expérimentés comme l'étaient Montfanon, Cibo et Pietrapertosa, ces préliminaires sont vite réglés. Le code en est précis comme la marche d'un ballet. Vingt minutes après l'entrée des derniers arrivants, les deux adversaires étaient en face l'un de l'autre. Le signal était donné. Les deux coups de pistolet partaient simultanément, et Florent s'affaissait sur l'herbe qui, déjà roussie, tapissait tout l'enclos. Il avait une balle dans la cuisse. Dorsenne a raconté souvent depuis lors, comme un trait singulier de la manie littéraire, qu'à la seconde où le blessé était tombé,

lui-même, malgré l'anxiété qui l'étreignait, avait regardé Montfanon pour l'étudier. Il ajoute que jamais il n'a vu un visage exprimer la pitié douloureuse comme celui de cet homme qui, dédaignant le respect humain, faisait en ce moment le signe de la croix. C'était le dévot des catacombes, parti de l'autel des martyrs pour accomplir une œuvre de charité, puis égaré par la colère jusqu'à se mettre dans la nécessité de participer à un duel, qui demandait pardon à Dieu. Quels remords s'agitaient dans le cœur de ce chrétien fervent, presque mystique, et si étrangement mêlé à une aventure devenue sanglante? Il eut du moins ce soulagement qu'après un premier examen, et quand on eut emporté Florent dans une chambre préparée à tout hasard par les soins de Cibo, le médecin déclara qu'il répondait du blessé. La balle allait même pouvoir être enlevée sur-le-champ, et comme ni l'os ni les muscles essentiels n'étaient lésés, c'est une affaire de quelques semaines au plus.

« Il ne nous reste, » conclut Cibo, qui avait rapporté cette réponse, « qu'à rédiger notre procès-verbal. »

A cet instant, et comme les témoins se préparaient à rentrer dans la maisonnette pour cette dernière et rassurante formalité, un incident se produisit, absolument inattendu, qui devait transformer cette rencontre jusque-là banale en un de ces duels mémorables dont il est indéfiniment question devant les cheminées des clubs et dans les salles d'armes. Si Pietrapertosa et Cibo n'ont

pas cessé, depuis ce matin-là, de croire à la *jettatura* du « quelqu'un » que ni l'un ni l'autre n'avaient nommé, il faut convenir qu'ils sont bien injustes, car le bonheur d'avoir gagné de quoi grossir leur bourse parisienne n'était certes rien à côté de cet autre : avoir à discuter avec les Casal, les Machault et autres professionnels, le cas presque unique où ils se trouvèrent mêlés. Boleslas Gorka, qui, une fois son adversaire tombé, s'était promené de long en large, sans paraître se soucier du plus ou moins de gravité de la blessure, s'avança tout d'un coup vers le groupe formé par les quatre hommes, et d'un ton de voix qui ne permettait pas de présager l'incroyable agression à laquelle il allait se livrer :

— « Je vous demande une minute, messieurs, » fit-il. « Je désirerais dire quelques mots en votre présence à M. Dorsenne... »

— « Je suis à votre disposition, Gorka, » répondit Julien, qui, lui, ne se méprit pas sur l'intention hostile de son ancien ami. Il ne devinait pas la forme qu'allait prendre cette hostilité, mais il avait toujours sur la conscience sa parole d'honneur faussement donnée, et il était prêt à en rendre raison.

— « Ce ne sera pas long, monsieur, » reprit Boleslas, toujours avec la même politesse insolemment cérémonieuse ; « vous savez que nous avons un compte à régler ensemble... Or comme j'ai quelque motif de ne pas croire à la validité de votre honneur, je désirerais vous enlever tout prétexte à faux fuyants. » Et avant que personne

pût s'opposer à cet inouï procédé, il avait levé son gant et frappé Dorsenne au visage. Pendant que Gorka parlait, l'écrivain avait pâli d'une manière affreuse. Il n'eut pas le temps de répondre à l'outrage atroce qu'il venait de recevoir par un outrage semblable, car les trois spectateurs de cette scène s'étaient jetés entre lui et son agresseur. Il les écarta d'un geste de résolution :

— « Prenez garde, messieurs, » dit-il. « En m'empêchant d'infliger à M. Gorka la correction qu'il mérite, vous vous engagez à me faire obtenir une autre réparation. Et je la veux immédiate... Je ne quitterai pas cet endroit, » continua-t-il, « sans l'avoir obtenue. »

— « Et moi sans vous l'avoir donnée, » répondit Boleslas. « C'est tout ce que je demande. »

— « Non, Dorsenne, » s'écria Montfanon, qui avait été le premier à retenir le bras déjà levé de l'écrivain, « vous ne vous battrez pas ainsi... Vous n'en avez pas le droit, d'abord. Il faut au moins vingt-quatre heures entre ce qui fait l'objet d'une rencontre et cette rencontre... Et vous, messieurs, vous n'allez pas accepter de servir de témoins à M. Gorka, après qu'il vient de manquer d'une manière si grave à toutes les règles du terrain... Si vous vous y prêtez, c'est de la barbarie, de la folie, tout ce que vous voudrez. Ce n'est plus du duel... »

— « Je vous répète, Montfanon, » reprit Dorsenne, « que je ne m'en irai pas d'ici et que M. Gorka n'en sortira pas avant que j'aie obtenu la répara-

tion à laquelle, moi, je sens que j'ai droit tout de suite... »

— « Et moi, je répète que je suis aux ordres de M. Dorsenne, tout de suite aussi, » reprit Boleslas.

— « Fort bien, messieurs, » dit Montfanon. « Il ne nous reste plus qu'à vous laisser vous arranger l'un avec l'autre comme vous l'entendez, et à nous retirer... N'est-ce pas votre avis? » continua-t-il en s'adressant à Cibo et à Pietrapertosa, qui ne répondirent pas directement.

— « Certainement, » fit l'un, « le cas est difficile... »

— « Il y a pourtant des précédents, » insinua l'autre.

— « Oui, » reprit Cibo, « quand ce ne serait que les deux duels successifs de Henry de Pène... »

— « Voilà qui me paraît pourtant faire autorité, » conclut Pietrapertosa.

— « Il n'y a pas d'autorité qui tienne, » s'écria de nouveau Montfanon. « Je ne suis pas venu assister ici à une boucherie, et je n'y assisterai pas... Je pars, messieurs, et je compte bien que vous en ferez autant, car je ne suppose pas que vous alliez prendre des cochers pour jouer le rôle de témoins... Adieu, Dorsenne... Vous ne doutez pas de mon amitié pour vous. Je crois vous en donner une preuve vraie en ne vous permettant pas de vous battre dans des conditions pareilles... »

Quand le vieux gentilhomme fut rentré dans l'auberge, il attendit dix minutes, persuadé que

son départ déterminerait celui de Cibo et de Pietrapertosa, et que cette nouvelle affaire, si étrangement greffée sur l'autre, serait remise au lendemain. Il n'avait pas menti. C'était sa vive amitié pour Julien qui lui avait fait appréhender un duel organisé de la sorte, sous le coup d'une trop juste fureur. L'inqualifiable violence de Gorka ne permettait certes point d'éviter cette seconde rencontre. Mais plus l'insulte avait été outrageuse, plus il importait que les conditions du combat fussent fixées froidement, après une discussion sévère. Pour tromper son impatience de voir reparaître les quatre jeunes gens, Montfanon demanda à l'aubergiste de lui indiquer où l'on avait porté Florent, et il monta au premier étage de la maison, dans l'étroite chambre où le médecin achevait de panser la jambe du blessé.

— « Vous voyez, » dit ce dernier avec un sourire souffrant, mais tranquille, « j'en aurai pour un mois à boiter un peu... Et Dorsenne?... »

— « Il va venir, j'espère, » répondit Montfanon, qui ajouta avec une mauvaise humeur exaspérée : « Dorsenne est un fou. Voilà ce que c'est que Dorsenne, et Gorka une bête fauve qu'il faudrait abattre comme un loup enragé. Voilà ce que c'est que Gorka... » Et il raconta l'épisode du soufflet aux deux hommes si stupéfiés que le docteur s'arrêta dans son pansement, la bande de linge à la main. « Et ils voulaient se battre là, tout de suite, comme des Peaux-Rouges. Pourquoi ne pas se scalper pendant qu'ils y sont?... Et ce Cibo, et ce Pietraper-

tosà qui auraient consenti à ce duel si je n'y avais mis le holà !... Il leur manque deux témoins heureusement, et ce n'est pas facile à trouver en battant la campagne romaine, deux braves témoins qui sachent signer un procès-verbal, puisque c'est leur méthode aujourd'hui d'en venir toujours à ces chiffons de papier... Nous en avons eu deux témoins de cette espèce, un de mes amis et moi, à vingt francs pièce. Mais c'était à Paris, en 62... » Et il s'engagea dans le récit de cette lointaine affaire, pour tromper une inquiétude qui éclata de nouveau en propos entrecoupés : « Il paraît qu'ils ne se décident pas vite à se séparer... Ce n'est pourtant pas possible qu'ils se battent... Est-ce qu'on pourrait les voir d'ici?... » Et il s'approcha de la fenêtre qui ouvrait en effet sur l'enclos. Le spectacle que ses yeux rencontrèrent finit de bouleverser l'excellent homme, qui balbutia : « Les malheureux !... Mais c'est une monstruosité. Mais ils sont tous fous. Ils les ont trouvés, ces témoins... Et qui ont-ils pris? Ces deux chasseurs d'en bas !... Ah ! Mon Dieu ! Mon Dieu !... » Il ne put continuer. Le médecin s'était précipité à la fenêtre, lui aussi, pour voir ce qui allait se passer, sans prendre garde que Florent s'y traînait de son côté. Demeurèrent-ils là quelques minutes, un quart d'heure ou plus longtemps? Ils n'ont jamais pu s'en rendre compte, tant leur inexprimable émotion les paralysa de terreur. Comme Montfanon l'avait pressenti, les conditions du duel étaient devenues aussitôt terribles. Pietrapertosa, qui paraissait diriger le combat, après avoir mesuré

un espace assez long, d'environ cinquante pas, était en train de tracer au milieu deux lignes distantes l'une de l'autre d'à peine dix ou douze mètres.

— « Ils ont choisi le duel à marche interrompue... », gémit l'ancien bretteur que sa connaissance du terrain ne trompait point. Dorsenne et Gorka, une fois mis en face l'un de l'autre, commencèrent en effet d'avancer, tantôt levant, tantôt abaissant leur arme avec la lenteur effrayante de deux adversaires bien résolus à ne pas se manquer. Un premier coup partit. C'était celui de Boleslas. Dorsenne n'était pas touché. Il avait encore quelques pas à faire pour arriver à la limite, il les fit, et il s'arrêta pour viser l'autre, avec une si évidente intention de le tuer que l'on entendit distinctement Cibo crier :

— « Tirez donc, pour Dieu ! Tirez donc... »

Julien pressa la gâchette comme s'il eût obéi instinctivement à cet ordre, incorrect, mais trop naturel pour être même remarqué. Le coup partit, et ce fut de la part des trois spectateurs penchés à la fenêtre de la chambre trois exclamations simultanées en voyant le bras de Gorka s'abaisser, et sa main laisser échapper le pistolet sans que l'homme lui-même tombât.

— « Ce n'est rien, » s'écria le médecin, « ce n'est qu'un bras cassé... »

— « Le bon Dieu a été meilleur pour nous que nous ne le méritions..., » dit le marquis.

— « Voilà au moins ce furieux en repos... Brave Dorsenne !... » dit Florent qui pensait à son beau-

frère ; il ajouta avec gaieté, en s'appuyant sur Montfanon et le médecin pour regagner le canapé : « Finissez vite, docteur ; on va avoir besoin de vous tout de suite en bas... »

III

ALBA LUCIDE

Le coup d'œil du chirurgien avait diagnostiqué juste. La balle de Dorsenne avait frappé Gorka au-dessous du poignet. Deux centimètres de plus à droite ou à gauche, et sans doute Boleslas était tué du coup. Il en serait quitte pour une fracture de l'avant-bras qui allait le tenir quelques jours dans la chambre, puis le condamner quelques semaines à l'ennui d'un appareil. Cette bénigne solution était celle que cet homme, passionné jusqu'à la fureur, devait le plus abhorrer. Aussi, lorsqu'on l'eut ramené chez lui et que son médecin personnel, appelé en toute hâte, lui eut fait un pansement définitif, en lui prescrivant pour ces premières heures de fièvre le lit et le repos, il éprouva une nouvelle crise de rage impuissante qui dépassa encore celles de la veille et du matin. Toutes les portions vives de son âme, les plus hautes et les plus mesquines, saignaient à la fois et le faisaient souffrir d'une pire souffrance que son bras blessé. Était-il assez atteint d'abord dans

son amour-propre, dans ce besoin presque maladif, et d'ailleurs justifié, de figurer au regard de ceux qui le connaissaient un personnage extraordinaire? Il avait fondu de Varsovie à travers l'Europe comme un vengeur de son amour trahi, et il avait commencé par manquer son rival. Au lieu de le provoquer sur-le-champ dans le salon de la villa Steno, il avait attendu, et un autre avait eu le temps de se substituer à celui qu'il voulait châtier. Cet autre, dont la mort eût du moins donné une tragique issue à cette absurde aventure, à peine Boleslas l'avait-il touché. Il avait voulu, en frappant Dorsenne, exécuter du moins un félon, qu'il considérait comme s'étant joué de la plus sacrée des confiances. Il n'avait abouti qu'à fournir à ce faux ami une occasion de l'humilier atrocement, sans compter qu'il s'était mis dans l'impossibilité de se battre à nouveau pour bien des jours. Aucune des personnes qui l'avaient outragé ne serait punie avant longtemps, ni son grossier et lâche rival, ni sa perfide maîtresse, ni ce monstre de Lydia Maitland dont il venait de découvrir l'infamie. Ils étaient tous heureux et triomphants, par ce beau jour radieux de mai, tandis qu'il gémissait, lui, sur cette couche de douleur. C'est ce que lui prouvèrent trop clairement cet après-midi même ses deux témoins, les seuls visiteurs pour lesquels il n'eût pas consigné sa porte, et qui vinrent le voir vers les cinq heures. Ils arrivaient des courses de Tor di Quinto qui avaient lieu ce jour-là.

— « Tout va bien, » commença Cibo, « je réponds

que personne n'a parlé... Je te l'ai déjà dit, je suis sûr de mon aubergiste, et nous avons payé les témoins et les cochers en conséquence... »

— « Mme Steno et sa fille étaient là? » demanda soudain Boleslas.

— « Oui, » répondit le Romain que la brusquerie de cette question surprit trop vivement pour que sa diplomatie habituelle esquivât la réponse.

— « Et avec qui? » demanda de nouveau le blessé.

— « Mais toutes seules, » répliqua cette fois Cibo avec un empressement où Boleslas distingua une intention de le tromper.

— « Et Mme Maitland? »

— « Elle était là aussi avec son mari, » dit Pietrapertosa sans rien comprendre aux coups d'œil de Cibo, « et tout Rome d'ailleurs. » Puis, préoccupé uniquement de la grande nouvelle : « Tu sais, le mariage entre Ardea et la petite Hafner est officiel? Ils étaient là aussi tous trois, les fiancés et le père, et si heureux ! Je te jure que c'était gentil. C'est le cardinal Guérillot qui baptise la belle Fanny... »

— « Et Dorsenne? » interrogea encore le malade.

— « Il se promenait, plus poseur que jamais, » reprit Cibo. « Je vais t'amuser en te racontant l'étonnante réponse qu'il a osé nous servir. Nous lui avons demandé comment il avait fait, lui si nerveux, — tu l'as vu jouer, — pour te viser comme il t'a visé, sans trembler. Car il n'y a pas à dire, il ne tremblait pas... Et devine ce qu'il m'a répondu...

Qu'il s'était rappelé une recette de son maître Stendhal : réciter de mémoire quatre vers latins avant de lâcher son coup. — « Et peut-on savoir « lesquels vous avez choisis? » lui ai-je demandé. — « Comment donc ! » a-t-il dit, et il m'a déclamé : *Tityre, tu patulæ recubans...* »

— « C'est le cas ou jamais, » interrompit Pietrapertosa, « de rappeler le mot de Casal, quand ce *snob* de Figon nous vantait au petit club son vernis fabriqué d'après une recette du valet de chambre du prince de Galles... Si ce jeune homme ne se fiche pas de nous, je le plains beaucoup... »

Quoique les deux confrères en manie parisienne se fussent cité l'un à l'autre une centaine de fois cette médiocre plaisanterie, fort gratuitement attribuée au plus spirituel des viveurs d'aujourd'hui, ils en rirent de leur haut rire sonore qui acheva d'énerver le blessé. Il prétexta son besoin de repos pour renvoyer ces braves garçons, de la sympathie desquels il était sûr, qu'il venait d'éprouver loyaux et dévoués, mais ils lui faisaient trop mal en lui évoquant, sur ses questions d'ailleurs, les silhouettes ironiquement rayonnantes de ses ennemis. Quand on souffre d'une certaine sorte de souffrance, des propos comme ceux qu'échangeaient naïvement les deux imitateurs romains de Casal sont, à la lettre, intolérables. On veut être seul pour se repaître du moins en paix de cette amère nourriture, de cette rancune, exaspérée et inefficace, contre les gens et contre le sort, dont Gorka se sentait en ce moment le cœur rempli. La présence de son an-

cienne maîtresse aux courses, et par cet après-midi, l'ulcérait plus cruellement que le reste. Il ne doutait pas qu'elle ne sût par Maitland, lui-même renseigné certainement par Chapron, et le double duel et sa blessure. Ainsi c'était à cause d'elle qu'il s'était battu, et, le jour même, elle allait se montrer, sourire, coqueter, comme si deux ans de passion n'avaient pas mêlé leurs existences, comme s'il n'était pour elle qu'une connaissance du monde, un invité quelconque de ses dîners et de ses soirées ! Il savait si bien ses habitudes, et comme elle savourait avidement, quand elle aimait, la présence de celui qu'elle aimait. Sans doute elle avait donné rendez-vous sur ce champ de courses à Maitland, comme elle lui donnait rendez-vous autrefois à lui-même, et le peintre y était allé, lui aussi, quand il avait un blessé sur qui veiller, ce courageux, ce noble beau-frère qu'il avait laissé se battre pour lui. Que cet Américain égoïste et brutal était bien le digne amant de cette vile créature ! L'image de ce couple heureux torturait le blessé de la plus âcre jalousie, celle où se mélange le dégoût, et, par contraste, il pensait à sa propre femme, à cette fière et tendre Maud qu'il avait perdue comme il avait perdu Catherine Steno. Il se revoyait dans d'autres indispositions, avec cette douce, cette sainte garde-malade au pied de son lit. Il revoyait les yeux sincères avec lesquels cette épouse si abominablement trahie le regardait, les gestes de ses mains loyales qui ne cédaient à personne le soin de le servir. Aujourd'hui elle l'avait

laissé partir pour un combat peut-être mortel, sans le revoir. Il était rentré. Elle ne s'était même pas informée de sa blessure. Le médecin l'avait pansé sans qu'elle fût là, et il ne savait rien d'elle, sinon ce que lui avait rapporté leur fils. Car il demanda l'enfant à un moment donné. Il lui expliqua son bras cassé, comme il avait été convenu avec ses amis, par une chute dans l'escalier, et le petit Luc répondit :

— « Mais quand pourras-tu nous rejoindre, alors? Maman a dit que nous partions pour l'Angleterre ce soir ou demain. Toutes les malles sont déjà presque finies... »

Ce soir ou demain? Ainsi, Maud exécutait sa menace. Elle s'en allait pour toujours et sans une explication. Il ne pourrait même pas plaider sa cause une fois encore auprès de cette femme qui ne répondrait certes pas à un appel nouveau, puisqu'elle avait trouvé dans son orgueil outragé la force de lui tenir rigueur même quand il courait un danger de mort. Devant cette évidence d'un pareil écroulement de toutes choses autour de lui, Boleslas subit un de ces accès de découragement profonds, absolus, irrémédiables, dans lesquels on n'espère, on ne désire plus rien que de s'endormir à jamais. Il en était là, à se demander indéfiniment : « Si j'essayais pourtant une démarche encore?... » et à se répondre : « Elle ne voudra pas... », lorsque son valet de chambre vint lui dire que la comtesse demandait à lui parler. La démence de ses idées était si complète qu'il s'imagina

une seconde qu'il s'agissait de la comtesse Steno, et il demeura presque épouvanté de voir entrer sa femme. Certes les émotions traversées, durant ces quelques jours et parmi ce tumulte d'événements, avaient été bien extrêmes. Il n'en avait pas éprouvé de plus violente, même sous le pistolet levé de Dorsenne, qu'à voir s'approcher de son lit cette figure de son vivant remords. Le visage de Maud, ce jeune et frais visage où rayonnait d'ordinaire la beauté d'un sang renouvelé sans cesse par l'habitude anglaise du grand air et de l'exercice quotidien, montrait les traces indéniables des larmes, de la douleur et de l'insomnie. La pâleur des joues, le bistre des paupières, la sécheresse des lèvres et leur pli amer, la fièvre surtout des prunelles racontaient, plus éloquemment que des paroles, la terrible secousse dont cet être si équilibré était la victime. Ces vingt-quatre heures avaient agi sur elle comme certaines longues maladies où il semble que l'essence même de l'organisme soit altérée. Elle était une autre personne. Cette rapidité de métamorphose, si tragique et si saisissante, fit oublier à Boleslas ses propres angoisses. Il ne ressentit plus qu'un immense regret, qui redevint de l'épouvante lorsque cette femme visiblement rongée de chagrin se fut assise et qu'il eut retrouvé dans ses yeux ce regard d'une implacabilité froide à travers la fièvre, devant lequel il avait déjà reculé la veille. Cependant elle était là, et cette présence inespérée fut pour le jeune homme, même dans ces conditions sinistres, une infinie dou-

ceur, et il le dit avec la grâce souple et à demi enfantine qu'il savait avoir quand il voulait plaire :

— « Vous avez compris que ce serait trop cruel de vous en aller sans m'avoir revu. Je n'aurais pas osé vous le demander, et pourtant c'était la seule joie que je pusse recevoir... Je vous remercie de me l'avoir donnée... »

— « Ne me remerciez pas, » répondit Maud en secouant la tête, « ce n'est pas à cause de vous que je suis ici. C'est par devoir... Laissez-moi parler, » insista-t-elle en arrêtant d'un geste une réplique du blessé, « vous me répondrez ensuite... S'il ne s'agissait que de vous et de moi, je vous le répète, je ne vous aurais pas revu... Mais, comme je vous l'ai dit hier, nous avons un fils... »

— « Ah ! » s'écria douloureusement Boleslas. « C'est pour me faire plus mal encore que vous êtes venue.... Vous auriez dû penser cependant que je n'étais pas en état de discuter avec vous cette question si cruelle... Je croyais vous avoir dit, moi aussi, que je ne méconnaîtrais pas vos droits, à condition que vous ne méconnaissiez pas les miens. »

— « Ce n'est pas de mes droits que je veux vous parler, ni des vôtres, » interrompit Maud ; « c'est des siens, les seuls qui comptent. Quand je vous ai quitté hier, je souffrais trop pour rien sentir que ma peine. C'est alors que, dans cette agonie morale, je me suis rappelé un mot que répétait mon père : — Quand on souffre, il faut regarder sa douleur en face ; elle vous apprend toujours quelque chose. — J'ai eu honte de ma faiblesse,

et je l'ai regardée en face, cette douleur. Elle m'a appris d'abord à l'accepter, comme un juste châtiment d'avoir voulu me marier contre les conseils et les idées de ce pauvre père... »

— « Ne reniez pas notre passé, » s'écria le jeune homme, « ce passé qui m'est resté si cher à moi, à travers tout... »

— « Non, je ne le renie pas, » reprit Maud, « car c'est en y revenant, c'est en me reportant à mes impressions d'alors que j'ai pu trouver non pas une excuse, mais une explication à votre conduite... Je me suis rappelé ce que vous me racontiez, les malheurs de votre enfance et de votre jeunesse, et comment vous aviez grandi entre votre père et votre mère, passant six mois auprès de l'un, six mois auprès de l'autre, ne voulant, ne pouvant juger ni l'un ni l'autre, obligé de cacher à l'un vos sentiments pour l'autre. J'ai compris pour la première fois que cette séparation de vos parents n'a pas fait que vous endolorir le cœur à cette époque. C'est elle qui vous a faussé le caractère... Et j'ai lu d'avance l'histoire de Luc dans la vôtre. Écoutez, Boleslas, je vous parle comme je parlerais devant Dieu. Mon premier sentiment quand cette idée s'est présentée à mon esprit n'a pas été de reprendre la vie avec vous. Cette vie me sera trop cruelle désormais. Non, ç'a été de me dire : « J'aurai mon fils à moi seule. Il ne sen-« tira que mon influence... » J'en étais là ce matin quand je vous ai vu partir, — partir, me faire cela encore, me sacrifier une fois de plus ! Si vous vous

étiez vraiment repenti, est-ce que vous m'auriez infligé ce dernier affront? Et puis, quand vous êtes rentré, quand on est venu me dire que vous aviez le bras cassé, j'ai voulu moi-même annoncer au petit que vous étiez malade... J'ai vu combien il vous aimait, j'ai mesuré quelle place vous occupiez déjà dans son cœur, et j'ai compris que même si la loi me le donnait, comme je sais qu'elle me le donnerait, son enfance serait encore pareille à votre enfance, sa jeunesse pareille à votre jeunesse... Et alors, » continua-t-elle avec un accent où l'émotion palpitait à travers l'orgueil, « puisque vous parlez de droit, je ne me suis pas reconnu celui de toucher à cela, à ce respect si tendre, à ce culte qu'il a pour vous, et je suis venue vous dire : — Vous m'avez fait bien du mal. Vous avez tué en moi quelque chose qui ne renaîtra jamais. Je sens que je porterai pendant des années un poids sur l'esprit et sur le cœur à la pensée que vous avez pu me trahir comme vous m'avez trahie. Mais je sens aussi que pour notre fils cette séparation à laquelle je m'étais résolue est trop périlleuse. Je sens que je trouverai, dans cette certitude d'un danger moral à lui éviter, la force de continuer l'existence commune, et je la continuerai... Mais la nature humaine est la nature humaine, et cette force, je ne puis l'avoir qu'à une condition... »

— « Laquelle? » dit Boleslas. Le discours de Maud — car c'était bien un discours réfléchi et dont chaque phrase avait été pesée par cette scrupuleuse conscience — contrastait trop par sa luci-

dité raisonneuse avec l'état d'exaltation nerveuse où il vivait depuis ces quelques journées. Il en avait été plus vivement peiné qu'il ne l'eût été de reproches passionnés. Certaines de ces phrases, celle par exemple où elle avait parlé de son caractère faussé, l'avaient touché comme nous touchent des vérités que nous ne nous avouons pas, quoique nous les sachions trop vraies, à la place la plus sensible de son amour-propre. En même temps il avait été remué par le souvenir évoqué de la tendresse de son fils, et il avait senti que, s'il ne se réconciliait pas avec Maud à ce moment-ci, c'en était fait pour toujours de son avenir de famille. Il y avait un peu de tout cela dans les quelques mots qu'il ajouta à son interrogation : « Oui. Laquelle?... Quoique vous m'ayez parlé bien durement et que vous eussiez pu me dire les mêmes choses avec d'autres termes, quoique surtout il me soit très amer que vous condamniez tout mon caractère sur un seul égarement, je vous aime, j'aime mon fils, et je souscris d'avance à vos conditions. J'estime trop votre caractère, moi, pour douter qu'elles ne soient conciliables avec ma dignité. Quant au duel de ce matin, » ajouta-t-il, « vous savez bien qu'il était trop tard pour reculer sans déshonneur... »

— « Je voudrais avoir votre promesse d'abord, » répondit Mme Gorka qui ne releva point ces derniers mots, « que durant tout le temps où vous garderez la chambre, votre porte sera condamnée, comme la mienne... Je ne supporterais ni cette

créature chez moi, ni personne qui m'en parle ou qui vous en parle... »

— « Je vous le promets, » dit le jeune homme, qui eut un flot de chaleur dans l'âme à cette première preuve que la jalousie de l'amante était si vivante encore sous la rancune de l'épouse, et il eut un sourire pour ajouter : « Ce ne sera pas un grand sacrifice... Ensuite?... »

— « Ensuite?... Aussitôt que le médecin le permettra, nous partirons pour mon pays. Nous laisserons des ordres afin qu'on déménage pendant notre absence. Nous nous établirons l'hiver prochain où vous voudrez, mais jamais plus dans cette maison, jamais plus dans cette ville... »

— « C'est promis encore, » dit Boleslas, « et ce ne sera pas non plus un sacrifice. Et ensuite?... »

— « Ensuite? » dit-elle à voix basse comme si elle avait honte d'elle-même. « Jamais vous ne lui écrirez, jamais vous ne chercherez à savoir ce qu'elle devient... »

— « Je vous en donne ma parole, » répondit Boleslas qui lui prit la main en insistant : « Et ensuite? »

— « Il n'y a pas d'ensuite, » fit-elle en retirant sa main, mais doucement. Et elle commença de réaliser elle-même sa promesse de pardon, car elle disposa sous la tête du blessé un oreiller qui s'était dérangé tandis qu'il reprenait :

— « Si, ma noble Maud, il y a un ensuite. Il y a que je vous prouverai combien je vous disais vrai hier, en vous assurant que je vous aime malgré mes

fautes. C'est la mère qui me revient aujourd'hui. Mais je veux ma femme, ma chère femme, et je la reconquerrai... »

Elle ne répondit plus. Elle avait éprouvé, en le regardant prononcer ces derniers mots avec une physionomie transfigurée, une émotion qui ne devait plus la quitter. Elle avait acquis, sous le coup de sa grande douleur, une intuition trop profonde de la nature de son mari, et cette souplesse slave qui la charmait autrefois en l'inquiétant allait désormais lui faire horreur. Cet homme à la conscience mobile et complaisante s'était déjà pardonné. Il lui avait suffi de concevoir ce projet d'une réparation de longues années, pour revêtir en pensée le personnage de ce grand devoir et pour s'en estimer comme s'il eût réellement suffi à cette tâche difficile. Du moins pendant les huit jours qui séparèrent cette conversation de leur départ, observa-t-il strictement la parole qu'il avait donnée à sa femme. En vain Cibo, tour à tour, Pietrapertosa, Hafner, Ardea tentèrent-ils de pénétrer jusqu'à lui, et quand le train qui les emportait du côté de Florence et du Nord s'ébranla, il put demander à sa femme avec un orgueil cette fois justifié par les faits :

— « Êtes-vous contente de moi?... »

— « Je suis contente que nous ayons quitté Rome, » dit-elle évasivement, et c'était vrai deux fois. D'abord elle ne se faisait pas d'illusion sur cette reprise d'énergie morale dont Boleslas était si fier. Elle savait que cette volonté instable était

à la merci de la première sensation. Puis, elle ne l'avoua pas à son mari, mais la douleur d'une amitié brisée s'ajoutait en elle à la douleur de l'épouse trahie. La subite découverte des infamies de la mère d'Alba n'avait pas tué en elle son affection si forte pour la jeune fille, et durant toute cette semaine, occupée à ces préparatifs d'un départ définitif, elle n'avait cessé d'avoir dans le cœur la pointe de cette inquiétude : « Que pense-t-elle de mon silence?... Que lui a dit sa mère?... Qu'a-t-elle compris?... » — Elle n'était pas sortie une fois de chez elle sans se demander : « Si je la rencontrais? » Elle n'avait pas reçu un courrier sans trembler de voir sur une enveloppe l'écriture d'Alba, cette irrégulière et nerveuse écriture où se devinait le déséquilibre caché de cette étrange enfant. Elle avait tant chéri la « pauvre petite âme, » comme elle appelait la contessina, avec un joli terme anglais. Elle lui avait voué cette amitié particulière aux jeunes femmes pour les jeunes filles, — sentiment très fort et très délicat, qui ressemble, par sa nuance de tendresse, au dévouement d'une sœur aînée pour une sœur plus jeune. Il y entre un peu de naïve protection et un peu aussi de romanesque et gracieuse mélancolie. L'amie plus âgée est sévère et grondeuse. Elle essaye d'assagir, en les enviant, les excessifs enthousiasmes de l'amie plus jeune. Elle reçoit, elle provoque ses confidences avec la touchante gravité d'une conseillère dont l'expérience aurait elle-même tant besoin d'être conseillée. L'amie plus jeune est curieuse et admira-

tive. Elle se montre dans toute la vérité de ce gracieux éveil d'idées et d'émotions dont s'accompagnent les dernières années avant le mariage. Et quand il y a, comme c'était le cas pour Alba Steno, un certain désaccord d'âme entre cette amie plus jeune et sa mère, cette tendresse pour la sœur d'élection devient si profonde qu'elle ne saurait être rompue sans un déchirement de l'une et de l'autre part. C'est pour cela qu'en s'éloignant de Rome, la fidèle et noble Maud éprouvait tout à la fois une délivrance et une peine : — une délivrance, parce qu'elle n'était plus exposée à s'expliquer avec Alba ; — une peine, parce qu'il lui était si amer de penser que jamais elle ne pourrait justifier son cœur vis-à-vis de son amie, jamais non plus l'aider à sortir des difficultés de sa vie, jamais enfin l'aimer ouvertement comme elle l'aimait secrètement. Et elle se disait, en regardant la ville disparaître au loin dans la nuit avec les cordons de ses lumières :

— « Qu'elle me juge mal, mais qu'elle ne devine rien !... Qui l'empêchera maintenant de se livrer à son sentiment pour ce dangereux et perfide Dorsenne? Qui la consolera quand elle sera triste? Qui la défendra contre sa mère?... J'ai peut-être eu tort d'écrire à cette femme, comme j'ai fait, cette lettre qu'on lui a remise devant sa fille... Pauvre chère petite âme !... Que Dieu te garde !... »

Elle se retourna alors vers son fils, dont elle caressa les cheveux, comme pour chasser par l'évidence du devoir présent cette nostalgie qui venait

de l'étreindre à l'idée d'une affection pour toujours sacrifiée. C'était une nature trop active, trop habituée à cette vertu britannique du *self-command* pour se complaire dans la langueur des émotions vaines. Et pourtant, encore aujourd'hui, et après que des mois et des mois ont passé sur le sinistre événement que suivit de si près ce départ, elle ne peut se défendre d'un frisson quand elle se rappelle ce coin silencieux d'un wagon rapide, et l'intuition qu'elle eut là, d'une catastrophe suspendue sur cette innocente Alba. Les deux personnes auxquelles avait pensé son amitié, maintenant impuissante, étaient bien, pour des raisons diverses, les deux fatals instruments du sort de la « pauvre petite âme, » de l'obscur remords que Maud éprouvait elle-même du terrible billet remis à Mme Steno devant la jeune fille était trop juste aussi. Quand le domestique avait donné cette lettre à la comtesse en disant que Mme Gorka s'excusait de ne pas recevoir à cause de son état de souffrance, le premier geste d'Alba Steno avait été de passer dans la chambre de son amie :

— « Je vais l'embrasser et voir si elle n'a besoin de rien, » avait-elle dit.

— « C'est que Mme la comtesse a tout à fait condamné sa porte, » avait répondu le valet de pied avec embarras, et, au même moment, Mme Steno qui venait d'ouvrir le billet, disait, d'une voix qui saisit la jeune fille par son altération :

— « Allons-nous-en. Moi non plus, je ne me sens pas bien... »

Cette femme si orgueilleuse, si habituée à tout ployer devant sa volonté, venait en effet de frémir d'une manière trop douloureuse, sous l'atroce injure de ces phrases qui la chassaient, elle, la Caterina Steno, avec cette ignominie! Elle en avait pâli jusque dans la racine de ses beaux cheveux blonds, son visage s'était décomposé, et pour la première et la dernière fois Alba put la voir trembler de tout son corps. Ce ne fut qu'un passage de quelques minutes. Dès le bas de l'escalier, l'énergie avait repris le dessus dans ce caractère courageux, si fait pour les secousses des émotions fortes et pour les volte-face instantanées de l'action. Mais si rapide qu'eût été ce passage, il avait suffi pour que la jeune fille en demeurât elle-même bouleversée. Pas un instant elle ne douta que le billet ne fût la cause de cette métamorphose dans l'aspect et dans l'attitude de la comtesse. Le fait que Maud ne voulût pas la recevoir, elle, son amie, dans sa chambre, n'était pas moins extraordinaire. Que se passait-il? Que contenait cette lettre? Que lui cachait-on? Si elle avait eu, la veille, la sensation de l'aiguille au cœur rien qu'à deviner une scène de violente explication entre sa mère et Boleslas Gorka, comment n'eût-elle pas été inquiète jusqu'à l'angoisse de constater l'état où quelques lignes de la femme de Boleslas avaient jeté cette mère? La dénonciation anonyme lui revint, et avec elle tous les soupçons qu'elle refoulait en vain depuis des mois. Certaines hypothèses s'adaptent quelquefois si exactement à certains

faits, que les concevoir, c'est les admettre. Celle qui traversa aussitôt l'esprit d'Alba était, hélas ! de cette sorte. Elle pensa qu'un hasard quelconque, peut-être l'infamie d'une dénonciation pareille, avait éclairé Maud sur les rapports de Mme Steno et de Boleslas, et que c'était le secret de la terreur où ce billet jetait la comtesse. Quoique cette dernière ignorât qu'il se jouait depuis des mois dans sa fille un drame moral dont cette scène formait un épisode décisif, elle était trop fine pour ne pas comprendre que son émotion avait été très imprudente et qu'elle devait l'expliquer. D'ailleurs la rupture avec Maud était irréparable, et il fallait y associer Alba. Cette mère à la fois si coupable et si dévouée, si aveugle et si avisée, n'eut pas plus tôt entrevu cette nécessité que sa décision fut prise et la fausse explication inventée :

— « Devine ce que Maud vient de m'écrire,... » dit-elle brusquement à sa fille quand elles furent assises l'une à côté de l'autre dans leur voiture. Dieu ! quel baume cette simple phrase insinua dans le cœur d'Alba : sa mère allait lui montrer le billet ! Cette joie ne fut pas longue. Le billet demeura où la comtesse l'avait glissé, après l'avoir plié nerveusement, dans l'échancrure de son gant. Et elle continuait : « Elle m'accuse d'être la cause d'un duel entre son mari et Florent Chapron, et elle se brouille avec moi par lettre, sans m'avoir revue, sans m'avoir parlé !... »

— « Boleslas Gorka se bat en duel avec Florent Chapron?... » répéta la jeune fille.

— « Oui, » répondit la mère, « je le savais par Hafner. Je ne t'en ai pas parlé pour que tu ne te tourmentes pas au sujet de Maud, et je ne l'ai attendue, elle, si longtemps que pour la remonter au cas où je l'eusse trouvée trop inquiète. Et voilà comme elle me récompense de mon amitié !... Il paraît que Gorka s'est froissé d'un mot de Chapron sur les Polonais, un de ces mots innocents et stupides comme on en fait tous les jours sur un peuple quelconque, sur nous autres Italiens, sur les Français, sur les Anglais, sur les Allemands, sur les Juifs, et qui ne prouvent rien... Je répète ce mot à Gorka en plaisantant... Je t'en fais juge. Est-ce ma faute, si, au lieu d'en rire, ce garçon est allé insulter ce pauvre Florent et s'il en résulte cette absurde rencontre? Et Maud qui m'écrit qu'elle ne me pardonnera jamais, que je suis une mauvaise amie, que je l'ai fait exprès pour exaspérer son mari !... Hé ! qu'elle le surveille, son mari, qu'elle l'enferme, s'il est fou ! Et moi qui les ai reçus comme je les ai reçus, moi qui leur ai fait leur situation à Rome, moi qui n'avais encore de pensée que pour elle tout à l'heure !... Tu entends, » ajouta-t-elle en serrant la main de sa fille avec une fureur qui était du moins sincère, si les paroles étaient menteuses : « Je te défends de la revoir et de lui écrire. Si elle ne m'envoie pas des excuses de son inqualifiable billet, je ne veux plus la connaître. On est trop dupe d'être si bonne !... »

Pour la première fois, en écoutant ce récit, Alba eut la certitude que sa mère lui mentait.

Depuis que le soupçon était entré dans son cœur à l'égard de cet être, l'objet jusque-là d'une admiration et d'une tendresse uniques, elle avait traversé bien des crises de défiance. De causer avec la comtesse les avait toujours dissipées. Cela tenait à ce que Mme Steno, en dehors de son immoralité amoureuse, était une nature de franchise et de vérité. On ne pouvait vivre dans son atmosphère sans subir cette impression qu'elle était la moins comédienne des femmes. Son habituelle audace et l'espèce de sérénité qu'elle déployait en marchant vers ses passions lui donnaient cette grande allure, même dans les fourberies nécessaires, qui impose la foi comme un magnétisme. D'ailleurs, elle ne mentait qu'à la dernière extrémité. Sa répugnance aux petitesses lui faisait préférer le silence, qui reste en effet le procédé le plus sûr pour tromper. Quand il lui fallait absolument se tirer d'une difficulté par un mensonge positif, elle avait soin d'en inventer un qui fût très simple et très proche de la vérité, comme celui qu'elle venait de formuler. C'était en effet une manie du brave Florent de citer sans cesse de ces bons mots tout faits, qui abondent en épigrammes nationales, aussi médiocres qu'iniques. Alba pouvait se rappeler non pas une, mais vingt circonstances où cet excellent homme avait ainsi débité des plaisanteries faciles dont, à la rigueur, un caractère susceptible pouvait s'offenser. Elle n'aurait donc trouvé rien d'absolument impossible à ce qu'une rencontre entre Gorka et Chapron fût provoquée par un incident de cet ordre,

Mais précisément ce Chapron était le beau-frère de Maitland, de l'ami nouveau dont s'était engouée Mme Steno pendant l'absence du comte polonais, — et quel beau-frère? celui dont Dorsenne disait : « Il brûlerait Rome pour faire cuire un œuf au mari de sa sœur... » Quand Mme Steno avait annoncé ce duel à sa fille, une invincible et immédiate déduction s'était donc imposée à la pauvre enfant : « Florent se bat pour son beau-frère !... » Et à cause de qui, sinon de Mme Steno? Cette idée n'eût pourtant pas tenu une seconde devant la très plausible explication de la comtesse si Alba n'avait eu dans son cœur une preuve trop certaine que sa mère ne lui disait pas la vérité. La jeune fille aimait Maud Gorka autant qu'elle en était aimée. Elle connaissait la sensibilité de cette fidèle et délicate amie, comme cette amie connaissait la sienne. Pour que Maud lui eût fait cela, d'écrire à sa mère une lettre qui produisît cette nécessité d'une brouille immédiate, il fallait qu'elle eût eu une raison grave jusqu'à en être terrible. Une autre preuve toute matérielle se joignit aussitôt à cette preuve morale. Étant donné le caractère de la comtesse et ses habitudes, si elle n'avait pas montré cette lettre à Maud à sa fille, là, sur-le-champ, c'est que cette lettre n'était pas montrable... Vainement Alba se reprocha-t-elle ce nouvel accès de doute. Vainement s'efforça-t-elle de se persuader que le soir, le lendemain, le surlendemain, elle aurait de son amie, elle aussi, un billet, qui vînt à l'appui de l'explication donnée par sa mère. Ce fut la scène

du duel, racontée par Maitland à Mme Steno, la sauvage agression de Gorka contre Dorsenne, le sang-froid de ce dernier et l'issue relativement inoffensive de la double rencontre.

— « Tu vois bien, » lui dit sa mère, « que j'avais raison de prétendre que Gorka est fou... Il paraît qu'il a eu une crise de fureur après ce duel, tout blessé qu'il fût, et qu'on le garde à vue sans le laisser voir à personne... Comprends-tu maintenant comment Maud a pu me tenir responsable de cet accès de démence qui est, paraît-il, héréditaire dans la famille des Gorka?... »

Telle était en effet la fable que la Vénitienne et ses amis Hafner, Ardea, d'autres encore, répandaient partout dans Rome pour diminuer le scandale. Cette accusation de folie est un procédé assez commun aux femmes qui ont exaspéré la passion d'un homme jusqu'au paroxysme, lorsqu'elles veulent enlever toute portée aux actes ou aux discours de cet homme. Dans le cas actuel, la frénésie de Boleslas et ses deux duels à un quart d'heure de distance, sans que l'on pût discerner le vrai motif de sa colère contre Florent Chapron d'abord, puis contre Dorsenne, justifiaient cette calomnie. Quand on sut dans la ville que le palazzetto Doria était strictement fermé, que Maud Gorka ne recevait plus personne, enfin qu'elle emmenait son mari de cette manière qui ressemblait à une fuite, il n'y eut aucun doute sur le naufrage de la raison du jeune homme. De Mme Steno et de ses amours avec ce malheureux, il ne fut plus question, que pour la plaindre du

danger qu'elle eût évidemment couru si cette folie avait éclaté chez elle. En revanche, l'opinion devint très sévère pour les témoins qui s'étaient prêtés, malgré cette folie déclarée, à l'irrégularité de la double rencontre. Ce fut un tumulte de discussions si violent que l'autorité faillit s'en émouvoir, et sans la haute influence d'un parent de Pietrapertosa, qui occupait une place prépondérante dans le cabinet d'alors, les héros de cette aventure eussent bel et bien passé devant les tribunaux. En attendant, ils remplissaient les moindres causeries, au point que les étonnantes fiançailles d'Ardea, le baptême de Fanny Hafner, le rachat du palais Castagna, tous événements par eux-mêmes bien plus importants pour la société romaine, passaient en seconde ligne. Deux personnes gagnèrent à ces commérages, dont la première origine resta mystérieuse, vu les précautions prises par le prudent Cibo. L'une fut l'aubergiste du *Tempo perso*, dont la simple *bettola* devint pendant ces quelques jours un véritable lieu de pèlerinage et qui vendit un nombre inouï jusque-là de carafons de vin d'Albano et de paniers d'œufs frais pondus. L'autre fut l'éditeur de Dorsenne à qui les libraires de Rome commandèrent plusieurs centaines de volumes.

— « Si j'avais eu cette affaire à Paris, » disait l'écrivain à Mlle Steno en lui racontant ce résultat imprévu, « peut-être aurais-je connu enfin les enivrements du trentième mille... »

C'était quelques jours après le départ des Gorka qu'il plaisantait ainsi, au sortir d'un grand dîner

de vingt-quatre couverts donné à la villa Steno en l'honneur de Peppino Ardea et de Fanny Hafner. Rentré tout à fait en grâce auprès de la comtesse depuis son duel, il était redevenu un familier de la maison, et d'autant plus assidu que la mélancolie grandissante d'Alba l'intéressait tous les jours un peu davantage. L'énigme de ce caractère de jeune fille redoublait cet intérêt à chaque visite, tellement que malgré les chaleurs déjà commençantes du dangereux été romain, il remettait sans cesse au lendemain son retour à Paris, sans cesse annoncé. Qu'avait-elle deviné à la suite de cette rencontre dont elle lui avait demandé le récit avec une émotion à peine cachée dans ses yeux d'un bleu si clair, si transparent, si impénétrable à la fois, comme l'eau de certains lacs des Alpes au pied des glaciers? Il avait cru bien faire en corroborant de toute sa force cette légende de la folie de Boleslas Gorka, qu'il savait mieux que personne être si fausse. Mais n'était-ce pas le plus sûr moyen de mettre Mme Steno entièrement hors de cause? Pourquoi avait-il vu, au cours de ce récit, ces beaux yeux pâles d'Alba se voiler d'une tristesse plus inexplicable, comme s'il venait de lui porter un nouveau coup? Il ne se rendait pas compte que depuis le jour où ce mot de folie avait été prononcé devant elle à propos du mari de Maud, la contessina était la victime d'un raisonnement aussi simple qu'irréfutable : « Si Boleslas est fou, comme tous s'accordent à le dire, pourquoi Maud, que je sais si juste et qui m'aime tant, attribue-t-elle

à ma mère la responsabilité de ce duel, au point de se brouiller avec moi ainsi, et de s'en aller sans une ligne d'explication?... Non. C'est qu'il y a autre chose... » Cet « autre chose, » la jeune fille n'avait qu'à se rappeler le visage de sa mère lisant la lettre de Maud, pour en comprendre la nature. Depuis dix jours que cette scène avait eu lieu, toujours elle le revoyait, ce visage, et l'épouvante empreinte sur ces traits d'ordinaire si fermes, si hautains. Ah ! pauvre petite âme, en effet, et qui n'arrivait plus à secouer cette idée fixe : « Ma mère n'est pas une honnête femme... » Idée d'autant plus affreuse qu'Alba n'avait plus l'ignorance d'une jeune fille, si elle en avait l'innocence. Habituée aux conversations quelquefois trop hardies du salon de la comtesse, éclairée par des lectures de romans poussées au hasard, les mots d'amant et de maîtresse avaient pour elle une signification d'intimité physique assez précise pour que ce lui fût un supplice presque intolérable de les associer aux rapports de sa mère avec Gorka d'abord, puis avec Maitland. Ce supplice, elle venait de le subir pendant tout ce dîner, au sortir duquel Dorsenne essayait de bavarder un peu gaiement avec elle. Elle s'était trouvée à table à côté du peintre, et la seule respiration de cet homme, ses gestes, le son de sa voix, sa manière de boire et de manger, la réalité enfin de son corps, toute voisine, lui avaient causé une souffrance si aiguë qu'il lui avait été impossible de prendre autre chose que des grands verres d'eau glacée pour ne pas se trouver mal. A plusieurs reprises, pendant ce

cruel dîner prolongé parmi les étincellements mêlés de la somptueuse argenterie et des magnifiques cristaux de Venise, parmi la délicatesse des fleurs et les feux des pierrerries, elle avait saisi le regard de Maitland fixé sur la comtesse, avec une expression dont elle eût crié, tant son instinct y devinait de sensualité passionnée, et à un moment elle avait cru voir sa mère y répondre. Elle avait alors senti, avec une horrible netteté, ce qu'elle sentait d'habitude d'une manière confuse, l'impudique caractère de la beauté de cette mère. Des perles dans ses cheveux blonds, la gorge et les bras nus dans un corsage dont la nuance vert pâle faisait ressortir l'incomparable splendeur de sa peau, la bouche un peu mouillée, les yeux voluptueux entre leurs longues paupières, la Dogaresse apparaissait au centre de cette table comme une impératrice tout ensemble et comme une courtisane. Elle était pareille à cette Caterina Cornaro, à cette reine galante de l'île de Chypre, peinte d'un pinceau brûlant par Titien, et dont elle portait dignement le nom. Pendant des années, Alba avait été si fière de ce rayonnement de séduction projeté par la comtesse, si fière de ces bras de statue, si fière de la superbe de ce port, de ce visage qui défiait le temps, de cette fleur de vie opulente qu'était cette glorieuse créature. Pendant ce dîner elle en avait été presque honteuse. Elle avait souffert aussi de voir Mme Maitland assise à quelques places plus loin, avec un front et des yeux, une bouche et des joues comme serrés, comme noués par une

pensée de douleur. Elle avait pensé : « Lydia les soupçonne donc aussi? » Était-il possible cependant que sa mère, qu'elle connaissait si généreuse, si magnanime, si bonne, eût ce sourire d'une tranquillité souveraine avec de pareils secrets dans le cœur? Était-il possible qu'elle eût trahi Maud pendant des mois et des mois avec la même lumière de joie dans ses prunelles? Et quand, afin de chasser un soupçon si monstrueux qu'il l'opprimait comme un remords, Alba avait fait du regard le tour de la longue table, ç'avait été pour voir Peppino et la charmante Fanny l'un à côté de l'autre, et le baron, un peu plus loin, qui se carrait sous la brochette de ses décorations. Autres visages, autres mensonges ! Le prince souriait à sa fiancée comme s'il l'aimait, et il l'épousait, après s'être débattu ignoblement pendant des mois contre cette mésalliance, afin de payer, avec un argent qu'il savait volé, des dettes contractées pour soutenir une existence de viveur imbécile ! Le père, lui aussi, souriait tendrement à sa fille, et il la vendait par vanité ! Telles étaient les douloureuses pensées dont Dorsenne avait pu suivre l'ombre autour des lèvres et dans les yeux de sa petite amie, sans en rien savoir que cette ombre, et il essayait de la distraire après ce dîner, tandis que, le café une fois servi, le brouhaha des conversations leur donnait un peu de solitude à deux dans un coin du hall déjà rempli de monde.

— « Allons, » s'interrompit-il tout d'un coup au milieu d'un discours où il avait, à propos d'édi-

tions et de réclames, raconté deux ou trois anecdotes de la boutique littéraire, « voilà qu'au lieu d'écouter votre ami Dorsenne, petite comtesse, vous êtes en train de suivre quelques *blue devils* qui volent à travers la chambre... »

— « Ils voleraient à moins, » répondit Alba, qui, montrant Fanny Hafner et le prince d'Ardea assis sur un canapé, continua : « Ce que je vous avais dit l'autre semaine s'est-il assez réalisé? Et vous n'en connaissez pas toute l'ironie. Vous n'avez pas assisté comme moi, avant-hier, au baptême de la pauvre fille. »

— « C'est vrai, » fit Julien, « vous étiez marraine... J'avais rêvé Léon XIII comme parrain, avec une princesse de la maison de Bourbon pour commère... Le triomphe de Hafner eût été plus somptueux... »

— « Il a dû se contenter de son ambassadeur et de votre servante, » répondit Alba avec un rire énervé qui se changea tout d'un coup en un pli amer. « Êtes-vous content de votre élève? » ajouta-t-elle. « Je fais des progrès. Je commence à rire quand j'ai envie de pleurer... Mais vous-même, vous n'auriez pas ri si vous aviez vu la ferveur de cette charmante Fanny... C'était l'image de la foi heureuse... Ne vous moquez pas. »

— « Et où la cérémonie se passait-elle? » demanda Dorsenne en obéissant à cette presque suppliante injonction.

— « Dans la chapelle des Dames du Cénacle. »

— « Je connais l'endroit, » interrompit l'écrivain, « un des plus jolis coins de Rome! C'est

dans l'ancien palais Pianciani, cette grande maison presque en face de la chalcographie royale où l'on vend les fantastiques eaux-fortes du grand Piranese, des cachots et des ruines d'une si intense poésie... C'est le Goya de la pierre... Il y a un jardin sur la terrasse du haut, qui fait comme une bordure de fleurs et de feuillages au toit... Et puis, pour monter à la chapelle, on suit un escalier tournant, une pente sans marches, et l'on rencontre des religieuses en robe noire, en camail violet, avec des visages si fins dans un blanc encadrement de bonnets tuyautés et de guimpes brodées. Enfin une vraie retraite pour une de mes héroïnes... C'est mon vieil ami Montfanon qui m'y a mené. Comme nous montions dans cette tour, il y a six semaines, voilà que nous entendîmes une dizaine de voix de petites filles, des voix toutes minces, toutes frêles, toutes grêles, qui chantaient : *Questo Cuor, tu lo vedrai...* (1). C'était une procession de petites catéchistes qui venaient en sens inverse avec des cierges dont les sveltes flammes pâles tremblaient dans un reste de jour clair... C'était exquis... C'est égal, permettez-moi de rire maintenant à l'idée de la colère de Montfanon quand je lui raconterai ce baptême. Si je savais où le prendre, le vieux ligueur? Mais il se cache depuis notre duel. Il est dans quelque retraite à faire pénitence. Je vous ai dit que le monde pour lui n'a pas bougé depuis François de Guise. Il n'admet, pour les protestants et pour les juifs,

(1) Ce cœur de Jésus, tu le verras.

que le droit au bûcher... Aussi, quand Mgr Guérillot lui parle des aspirations religieuses de Fanny, c'est des coups de boutoir à droite et à gauche... Elle se ferait jeter aux lions comme sainte Blandine, qu'il crierait encore au sacrilège et au cabotinage... »

— « Il ne l'a pas vue avant-hier, » dit Alba, « ni l'expression de son visage quand elle a récité le *Credo*... Je ne suis pas suspecte de mysticisme, vous le savez, et j'ai bien des moments de doute. Il y a des heures où je ne peux plus croire à rien, tant la vie me paraît une chose vilaine et triste... Mais je n'oublierai jamais cette expression-là. Elle voyait Dieu !... Quelques-unes de ces dames étaient là avec de bien touchantes figures et de bien pieuses. Le vieux cardinal est très vénérable... Tous étaient, à côté de Fanny, comme les saintes et les saints autour de la Madone dans les tableaux des primitifs que vous m'avez appris à aimer, et quand le baptême a été fait, devinez ce qu'elle m'a dit : « Allons « prier pour mon bon père, et pour sa conversion... » Est-ce assez mélancolique d'aveuglement?... »

— « Le fait est, » dit Dorsenne en bouffonnant de nouveau, « que, dans le dictionnaire du père, ce mot a un autre sens : Conversion, substantif féminin, ne se dit que de la rente... Mais raisonnons un peu, petite comtesse ; pourquoi trouvez-vous cela vilain et triste que cette fille voie son père d'après son caractère à elle? Vous devriez vous en réjouir, au contraire... Et pourquoi trouvez-vous mélancolique que cette adorable sainte

soit la fille d'un affreux voleur?... Que je voudrais que vous fussiez vraiment mon élève, et qu'il ne fût pas trop ridicule de vous donner ici, dans cet angle de *hall*, une leçon d'intellectualité !... Je vous dirais : Quand vous voyez une de ces anomalies qui vous indignent, pensez aux causes. C'est si facile. Quoique protestante, Fanny est d'origine juive, c'est-à-dire la descendante d'une race persécutée, et où, par conséquent, il a dû se développer, à côté des défauts inhérents aux peuples proscrits, les vertus correspondantes : c'est l'esprit de famille, c'est le dévouement, c'est l'abnégation émue de la femme qui sent qu'elle est la grâce d'un foyer menacé, la douce fleur qui parfume la sombre prison. Voilà pour l'amour à l'égard de son père. Et pour sa piété, c'est bien simple aussi. Laissez-moi être pédant, ma profession me le permet, et employer le gros vilain mot d'atavisme. C'est la réapparition, comme vous savez ou ne savez pas, d'un ancêtre en nous après cent ans, cinq cents ans, deux mille ans. Rappelez-vous la Bible maintenant et cette suite de figures de femmes si pieuses, Rébecca, Ruth, Esther, Marianne, Élisabeth, les deux Maries et cette Véronique qui essuya la face de Jésus... C'est une d'elles qui revit dans la fille de Hafner, comme le poète du *Cantique des cantiques* revivait dans Henri Heine, comme un des prophètes revivait dans Spinoza, comme un Iscariote quelconque revit dans ce brigand de Hafner lui-même... Quand vous regardez la vie sous cet angle-là, tous les personnages qui vous entourent

vous apparaissent comme ceux-ci... » et il montrait une tapisserie qui drapait le mur au-dessus de leurs têtes : « Ce n'est que cela, le monde, une occasion de suspendre, dans notre pensée, des tapisseries bariolées, avec une admiration toujours renouvelée pour ce vaste métier de la nature qui ne finit jamais d'en tisser de plus curieuses les unes que les autres... Et voilà mon cours fini, que vous êtes trop gentille d'avoir écouté sans me bâiller au nez... »

— « Tout cela est bel et bon, » répondit Alba très sérieusement. Elle s'était comme suspendue aux lèvres de Dorsenne, pendant qu'il parlait, avec ce goût instinctif pour les idées de cet ordre qui prouvait, mieux que les racontars du monde, sa véritable origine et son sang russe. « Mais vous ne tenez pas compte de la douleur. Voilà ce que l'on ne peut pas regarder comme une tapisserie cependant, comme un tableau, comme une chose, c'est la créature qui n'a pas demandé à vivre et qui souffre. Vous qui avez du cœur, que devient votre théorie, quand vous voyez pleurer?... »

— « Mais qui donc a envie de pleurer ici? » reprit l'écrivain. « Ce n'est pas Hafner, puisqu'un prince va être son gendre. Ce n'est pas ce prince, puisqu'un baron dix fois millionnaire va devenir son beau-père. Ce n'est pas Fanny, puisqu'elle croit comme on ne croit plus et qu'elle vient d'être baptisée... » Et d'une voix caressante : « Il n'y a que vous, petite comtesse, » ajouta-t-il, « qui jouez à ce jeu dangereux de verser pour les autres

les larmes qu'ils verseraient, s'ils sentaient des malheurs qu'ils ne sentent pas. »

— « C'est que je prévois le jour où Fanny le sentira, son malheur, » répondit la jeune fille. « Je ne sais pas quend elle jugera son père, mais qu'elle commence déjà à juger Ardea, hélas! j'en suis trop sûre... Observez-la en ce moment, je vous prie. »

Dorsenne regarda en effet du côté des deux fiancés. Fanny écoutait parler le prince, mais avec un passage de souffrance sur son beau visage, d'une ligne si pure que la noblesse en était idéale. Lui riait du rire d'un causeur en train de raconter une anecdote qu'il juge très spirituelle et qui froisse une corde de délicatesse chez la personne à laquelle il s'adresse, sans s'en douter ou s'en soucier. Ce n'était déjà plus le couple qui dans les premiers jours des fiançailles avait donné à Julien le sentiment d'une illusion complète chez la jeune fille sur son futur mari :

— « Vous avez raison, contessina, » dit-il, « la décristallisation a commencé. C'est un peu tôt. »

— « Oui, c'est un peu tôt, » répondit Alba, « et pourtant c'est trop tard. Croiriez-vous qu'il y a des moments où je me demande s'il ne serait pas de mon devoir de lui dire la vérité sur son mariage, telle que je la sais, avec l'histoire de l'homme de paille, de la vente forcée et du marchandage d'Ardea? »

— « Vous ne le ferez pas, » dit vivement Dorsenne, « Et d'ailleurs, pourquoi? Celui-ci ou un

autre, l'homme qui l'épousera n'en voudra qu'à son argent, soyez tranquille. Il faut bien que les millions se payent ici-bas, et c'est une de leurs rançons... Mais je vais vous faire gronder par votre mère, car je vous accapare, et j'ai encore moi-même la corvée de deux visites ce soir... »

— « Eh bien ! remettez-les, » dit Alba, chez qui le sérieux presque tragique de tout à l'heure céda soudain la place à la mutinerie ; « je vous le demande, ne partez pas !... »

— « Il le faut, » reprit Julien, « c'est le dernier mercredi de la vieille duchesse Pietrapertosa d'abord, et après les récentes gentillesses de son petit-fils... »

— « Elle est si laide, » dit Alba, « vous n'allez pas me sacrifier à elle?... »

— « Et puis j'ai ma compatriote qui s'en va demain, et dont je dois prendre congé ce soir, Mme de Sauve, avec qui vous m'avez rencontré au musée du Capitole... Vous ne direz pas qu'elle est trop laide, celle-là?... »

— « Oui, » dit Alba qui déjà était redevenue rêveuse, « elle est bien jolie... » Elle eut une nouvelle prière sur les lèvres, qu'elle ne formula pas. Puis, avec un regard suppliant : « Revenez du moins. Promettez-moi que vous reviendrez après vos deux courses. Vous aurez bien fini en une heure et demie. Il ne sera pas minuit... Vous savez que l'on ne s'en va jamais avant une heure et quelquefois deux... Vous reviendrez?... »

— « Si c'est possible, oui. Mais en tout cas à demain, à l'atelier, pour voir le portrait. »

— « Alors, adieu, » fit la jeune fille d'une voix étouffée.

IV

COMMUNE MISÈRE

Alba Steno l'avait prononcé, cet adieu, avec un accent si particulier que Dorsenne en était tout troublé, tandis qu'il descendait l'escalier cinq minutes plus tard. Il se disait à lui-même : « Prenez garde à vous, maître Julien... Elle était vraiment trop jolie ce soir, avec ses épaules un peu maigres dans le frisson de son corsage blanc, avec son teint pâle, avec sa bouche rouge et ses yeux clairs, trop jolie et trop troublante !... Encore quelques conversations de ce genre, et nous serons tout près de la *Sottise*... » C'était sa manière peu révérencieuse de désigner le mariage. « Et cela, non, non, non... Rappelons-nous la devise de la bague... » Et il pressa sur sa bouche le saphir d'un large anneau qu'il portait au petit doigt. Il y avait fait graver les cinq lettres *M. H. U. D. P.* Ce n'étaient pas d'amoureuses initiales, comme la jalousie d'Alba l'eût certainement supposé, si la pauvre enfant avait pu examiner cet étrange talisman de célibat. Dans un des accès d'enfantillage qui le prenaient quelquefois, cet artiste singulier

avait voulu donner comme devise à sa vie une formule célèbre de l'Écriture appliquée au plus inconstant et au plus systématique à la fois des bohémianismes : *Memoria hospitis unius diei prætereuntis.* Le souvenir d'un hôte d'un jour et qui passe, — voilà ce que signifiait l'inscription de la bague et ce qu'il rêvait de laisser après lui dans toutes les amitiés et dans tous les amours. Lui que ses rivaux accusaient d'être fat, il l'était si peu, qu'il oubliait de se demander, en sortant de la villa Steno par la belle nuit de mai, quelle impression il avait faite ce soir encore sur la jeune fille. Il avait pourtant parlé de jeu dangereux, et il ne voyait pas que s'il risquait encore à celui-là son indépendance de garçon, Alba risquait, elle, tout son cœur, — un cœur si malade que c'était pitié de s'en amuser. Hélas ! l'œuvre de séduction entreprise avec une volontaire inconscience par cet homme si insensible à la fois et si curieux de regarder sentir, était plus d'à moitié accomplie. L'âme de proie avait déjà lié la pauvre petite âme, comme l'araignée lie un insecte ailé qui s'est pris dans sa toile, d'un fil où la bestiole palpite sans pouvoir le briser. Quand Dorsenne eut quitté le salon, la contessina éprouva une fois de plus, malgré les nombreuses personnes qui le remplissaient de mouvement, cette froide impression de solitude qu'elle avait toujours après des causeries pareilles. Julien était le seul être au monde capable de suspendre en elle pendant quelques minutes, par la magie de sa présence, le martyre de l'idée fixe dont elle était

dévorée. Il était célèbre. Il avait l'art de toujours lui parler comme s'il comprenait ses peines intimes, sans presque jamais lui faire mal par excès de lucidité. Il venait de joindre au prestige de son esprit et de sa renommée celui d'une bravoure romanesque dans son extraordinaire duel avec Boleslas Gorka. Enfin, et c'était un élément d'intérêt dont l'écrivain était du moins innocent, la raillerie habituelle de sa parole contrastait trop avec le pathétique subtil de ses livres pour qu'il ne donnât pas à la malheureuse enfant l'idée qu'il cachait, lui aussi, de douloureux secrets sous un masque de scepticisme. Un seul de ces motifs aurait suffi pour qu'une autre mère interdît absolument à sa fille toute familiarité avec un personnage si capable de troubler une imagination de vingt ans. Mais la comtesse pensait d'autant moins à de pareilles surveillances qu'elle s'était formé, comme presque tous les parents, une conviction sur le caractère d'Alba : « Celui qui lui donnera de l'enthousiasme, » disait-elle en riant, « n'est pas né encore... » La nature de la contessina était trop différente de la sienne pour qu'elle comprît ce cœur, d'autant moins ouvert qu'il était plus ému, au lieu qu'émotion était synonyme d'expansion chez l'opulente et spontanée Vénitienne. Ce soir encore, elle n'avait même pas remarqué la rêverie d'Alba, une fois Dorsenne parti, et il fallut que Hafner lui en fît l'observation. Pour le rusé baron, l'assiduité de l'écrivain auprès de la jeune fille avait certainement pour but de capter une dot

considérable pour n'importe qui, en particulier pour un bourgeois français seulement à son aise. Les vingt-cinq mille francs de rente de Julien, c'était l'indépendance. Les deux cent cinquante mille qu'aurait Alba à la mort de sa mère, c'était la très grande fortune. Aussi Hafner crut-il mériter une fois de plus son surnom de « vieil ami » en prenant Mme Steno à part pour lui dire :

— « Ne trouvez-vous pas qu'Alba est un peu étrange depuis quelques jours?... »

— « Elle l'a toujours été, » répondit la comtesse. « C'est la jeunesse d'aujourd'hui, qui n'a plus rien de jeune. »

— « Ne croyez-vous pas, » insista le baron, « qu'il y aurait peut-être une autre cause à cette tristesse?... Quelque intérêt trop vif pour quelqu'un, par exemple?... »

— « Alba ! » s'écria la mère. « Et pour qui? »

— « Pour Dorsenne, » reprit Hafner en baissant encore la voix ; « il vient de partir voici cinq minutes, et observez comme elle ne prend plus garde à rien ni à personne... »

— « Vrai ! J'en serais trop contente, » dit Mme Steno en riant. « Il est joli garçon, il a du talent, de la fortune. Il est le petit-cousin d'un héros, ce qui équivaut à de la vieille noblesse, avec mes idées. Mais Alba n'y songe guère. Je vous le promets. Elle me l'aurait dit d'abord, elle me dit tout. Nous sommes deux amies, presque deux camarades, et elle sait que je la laisserai absolument libre pour son mariage... Non, vieil

ami, je connais ma fille. Ni Dorsenne ni personne ne l'intéresse, malheureusement. Elle s'amuserait au moins, au lieu que tout l'ennuie, tout l'énerve. Je crains quelquefois qu'elle ne prenne une maladie de langueur, comme sa cousine Andryana Navagero, à qui elle ressemble tant... Mais je vais la remonter. Ce ne sera pas long...

— « Un Dorsenne comme gendre ! » se dit Hafner en regardant la comtesse marcher vers Alba à travers les groupes de ses invités, et il hocha sa tête en tournant ses yeux avec satisfaction du côté de son futur gendre à lui : « Voilà ce que c'est que de ne pas suivre de tout près ses enfants. On arrive à croire les connaître jusqu'à ce que quelque folie vous ouvre les yeux... Et c'est trop tard... Enfin je l'ai avertie, et ce ne sont pas mes affaires... »

Ce profond observateur ne se doutait pas, en continuant à caresser d'un regard complaisant le groupe formé par Peppino Ardea et par Fanny, que lui-même ne connaissait pas davantage cette fille dont il avait fait la fiancée d'un prince romain, pour le plus grand triomphe de ses ambitions mondaines. Parmi les hommes et les femmes réunis dans le salon et sur la terrasse, y compris la pénétrante Lydia Maitland en quête d'une nouvelle vengeance, Alba seule soupçonnait la vérité, mais elle la soupçonnait seulement. Elle ne s'était pas trompée en croyant remarquer un début de désillusion chez sa jeune amie à laquelle, depuis le départ de Maud, elle s'attachait de plus en plus

par la tendre sympathie d'une cruelle identité de destinées, et elle avait eu raison de juger que la conversation du prince déplaisait singulièrement à sa fiancée. Ce n'était cependant, cette conversation, qu'une très innocente suite de plaisanteries sur le Souverain Pontife, comme il s'en débite tous les jours à Rome, dans le monde noir plus encore que dans l'autre. Alba put s'en convaincre quand, sermonnée par sa mère, elle s'approcha du couple afin de faire son métier de fille de la maison. Ardea s'amusait, malgré la contrariété croissante de Fanny, à lui raconter sur l'intérieur du Vatican des anecdotes plus ou moins exactes. Il s'essayait ainsi à rabattre un peu une exaltation catholique dont il prenait déjà ombrage. Son sens du ridicule et celui de son intérêt social lui faisaient comprendre quelle absurdité ce serait que de retourner en pleine coterie cléricale, après avoir pris pour femme une millionnaire convertie de la veille. Pour être juste, il convient d'ajouter que le champagne sec de la comtesse n'était pas absolument étranger à l'obstination avec laquelle il taquinait sa fiancée sur sa naïveté religieuse. Ce n'était pas la première fois qu'il retournait à cette demi-ivrognerie qui avait été un des péchés mignons de sa jeunesse, moins rare dans les pays du soleil que ne l'imagine la modestie du Nord.

— « Vous arrivez bien, contessina, » dit-il, quand Mlle Steno se fut assise sur le canapé à côté d'eux. « Votre amie est toute scandalisée d'une historiette que je viens de lui raconter... Vous savez,

celle du garde-noble qui utilisait le téléphone du Vatican cet hiver pour donner des rendez-vous à la Giulia Rezzonico sans éveiller la jalousie de Ugolino. Mais ce n'est rien encore. J'ai failli me brouiller avec Fanny pour lui avoir révélé que le Saint-Père répétait ses bénédictions dans la chapelle Sixtine, toute vide, avec un maître de chant, comme une simple prima donna... »

— « Je vous l'ai déjà dit que je ne goûtais pas ces plaisanteries, » dit Fanny avec une visible irritation, que sa patience dominait cependant ; « si vous les voulez continuer, je me lèverai et je vous laisserai causer avec Alba. »

— « Puisque vous voyez que vous la froissez, » dit cette dernière au prince, « changez de sujet. »

— « Ah ! contessina, » répondit Peppino en secouant la tête, « vous la soutenez déjà. Que sera-ce plus tard?... Eh bien, je fais amende honorable de mes innocentes épigrammes sur Sa Sainteté en robe de chambre. » Et il continua en riant : « C'est dommage, car j'avais encore deux ou trois petits détails bien gais, notamment une histoire d'un coffre plein de pièces d'or, qu'un fidèle avait légué au pape. Et ce pauvre cher homme était en train de les compter quand le coffre glissa, et voilà tout le trésor par terre, et le pape et un cardinal à quatre pattes qui courent après les napoléons, quand un domestique entre... Tableau !... Je vous jure que l'autre, le bon Pie IX, était le premier à rire avec nous de tous les potins vaticanesques. Celui-ci n'est pas autant *alla mano*. Mais c'est un saint homme

tout de même. Ne croyez pas que je ne lui rende pas justice. Seulement ce saint homme est un homme. Voilà ce que vous ne voulez pas voir... »

— « Où vas-tu? » dit Alba à Fanny qui s'était levée comme elle en avait menacé Ardea.

— « Causer avec mon père, à qui j'ai deux mots à dire... »

— « Je vous avais bien prévenu de changer de sujet, » reprit Alba quand le prince et elle furent seuls l'un en face de l'autre. Ardea, un peu penaud, haussa les épaules avec un joli rire :

— « Vous avouerez que c'est assez piquant, cette situation-là, petite comtesse... Vous verrez qu'elle me défendra d'aller au Quirinal... Il ne manquerait plus qu'une chose, c'est que le père Hafner se découvrît lui aussi des scrupules religieux qui l'empêchassent de saluer le roi... Mais il faut apaiser Fanny... »

— « Mon Dieu ! » se dit Alba en voyant se lever à son tour le jeune homme. « Je crois qu'il est un peu ivre. Quelle pitié !... »

Même s'il n'eût pas dégusté quelques verres de trop d'un *extra dry monopole* de marque renommée, le très moderne héritier du successeur de Sixte-Quint n'aurait pas pris au sérieux l'indignation catholique de sa fiancée. Sans connaître le machiavélisme du plan par lequel le baron Justus s'était servi du sieur Noé Ancona, un des pires agents d'affaires de Rome, pour l'acculer à ce mariage, il ne se faisait aucune illusion sur le caractère mercantile de cette alliance. Ajoutons, pour la décharge

ou la condamnation de cet aimable sceptique, — c'est une question de point de vue, — qu'il n'y attachait pas grande importance. S'il était fier de son nom par instinct, il avait assez de sens positif pour considérer que la noblesse sans privilèges est une valeur très douteuse, et il avait le sentiment que, dans cette affaire de son mariage, c'était lui qui jouait le rôle de l'exploiteur vis-à-vis du financier. L'évident respect dont Hafner entourait le blason des Castagna paraissait de l'excellente comédie au descendant de cette noble famille, et le snobisme clérical de la néophyte Fanny achevait de le rendre très joyeux. Peut-être y avait-il là un détour très particulier de cet orgueil nobiliaire qui se manifeste de mille façons. Le mépris où un grand seigneur tient la distinction toute nominale que vous admirez tant chez lui est une de ces façons-là. A coup sûr, le prince y voyait très juste avec le baron, et il s'abusait cruellement à l'égard de Fanny. Mais où eût-il recueilli des documents pour comprendre la nature de la jeune fille et son histoire religieuse, qui vaudrait la peine d'être racontée, au moins dans ses grandes lignes, même si elle n'avait pas été mêlée d'une façon étroite au dénouement tragique du drame engagé dans le cœur de la pauvre Alba? Une conversion sincère n'est-elle pas le plus passionnant des problèmes moraux? D'ailleurs, ni la petite scène de cette soirée ni celles qui suivirent ne seraient intelligibles sans cette courte analyse qu'un Romain tel qu'Ardea était plus incapable qu'un autre de seulement soupçonner.

La question religieuse avait toujours été mêlée de trop près pour lui à des affaires locales, voire municipales, et à la politique quotidienne du pays. Il n'aurait pas manqué, en passant devant les confessionnaux de Saint-Pierre, de s'agenouiller pour tendre sa tête à l'un des prêtres et recevoir avec un coup de baguette sur les cheveux la rémission de ses péchés véniels. Il était de bonne foi pourtant en considérant le Saint-Père, comme la noblesse de la Ville Éternelle a toujours fait, avec une ironie qui n'excluait pas la vénération. Mais pour Fanny, qui, la veille, avait reçu la communion du pape lui-même, le contraste était trop fort entre cette émotion sacrée et le ton badin d'Ardea. Tous ceux qui ont eu la fortune d'entendre Léon XIII célébrer une de ses messes privées savent combien la transfiguration du Pontife par la ferveur du sacrifice est un spectacle de magnificence plus étonnant que les pompes de la Sixtine. Cette voix profonde et qui ne laisse pas tomber une syllabe des prières sans la soutenir, sans la pénétrer d'âme, — ce corps consumé où il reste juste assez de matière pour suffire au feu invisible de la pensée, — ce geste, si simple et si grand, d'une bénédiction qui, par delà les quelques dévots agenouillés dans l'étroite chapelle, descend sur toute la chrétienté, — ces yeux du successeur de saint Pierre si emplis de clarté qu'ils montrent comme un reflet du ciel contemplé par avance, — toute cette poésie reste inoubliable, même pour le témoin qui ne croit pas entièrement, s'il a gardé le pouvoir de tressaillir

au contact des grandes choses de l'âme. Mais pour une fille de l'âge de Fanny, baptisée de la veille, vraiment croyante, et qui communiait pour la première fois, quelle minute que celle où le vieux pontife avait prononcé les admirables paroles : « ... *Corpus Domini nostri...* » et où de sa vénérable et pâle main presque diaphane il lui avait donné l'hostie !... Fallait-il que la finesse de Peppino Ardea fût celle d'un maquignon de club, étranger à toute intelligence de la vie morale, pour qu'il ne se rendît pas compte que laisser tomber la moindre raillerie sur une pareille impression, c'était commettre une faute irréparable ! Et songer qu'il s'était cru habile en se prémunissant contre ce qu'il qualifiait d'attitude puérile et, pour un peu, de cabotinage !

Comme presque toutes les révolutions de cet ordre, le travail du christianisme accompli depuis des années dans Fanny avait eu pour principe un exemple. Le véritable instrument de propagande n'est ni la doctrine, ni le raisonnement, c'est le contact d'une âme avec une autre. La foi ne s'enseigne ni ne s'impose, elle se communique par une vertu de réversibilité et de contagion qui en montre bien l'essence mystérieuse et humainement indéfinissable. Fanny très jeune, — elle avait alors dix-sept ans, — orpheline de mère et très abandonnée moralement, quoique très comblée matériellement par son père, s'était liée d'une amitié très vive avec une demoiselle de Sallach, la fille d'un

des plus grands seigneurs de Styrie, poitrinaire et venue à Rome pour y mourir. Le baron avait favorisé cette liaison par vanité, sans se rendre compte, lui non plus, de l'influence à laquelle il soumettait son enfant. Mathilde de Sallach était en effet une de ces créatures presque surnaturelles par la délicatesse de leur piété, et si fervente qu'elle eut bien vite acquis sur une amie aux convictions flottantes un empire d'idées presque absolu. Le masque de Fanny ne mentait pas. Elle avait pris, de l'hérédité un peu confuse qui faisait d'elle et de son père des êtres si complexes, seulement l'élément israélite. Or, ce qui distingue l'âme juive plus que tous les autres caractères critiqués ou vantés par les adversaires ou les partisans de cette invincible race, c'est une force singulière dans l'embrassement de ce qu'elle veut et une violence dans le désir qui ne se lasse et ne recule jamais. Appliquées à la vie des affaires, ces énergies créent les fortunes que l'on sait. Appliquées aux triomphes sociaux, elles exécutent ces étonnants tours de force mondains par lesquels un Hafner arrive, dix ans après un scandaleux procès, à marier sa fille dans la première noblesse d'Europe sans que cette alliance fasse trop crier. Tournées vers les choses d'en haut, ces mêmes énergies s'exaltent jusqu'à produire de véritables miracles moraux, comme fut cette illumination subite du père Ratisbonne dans une des chapelles de Saint-André lors des préparatifs des obsèques de M. de la Ferronnays. Quand Fanny eut lu avec Mlle de Sallach

le *Nouveau Testament* d'abord, puis l'*Imitation*, puis la *Vie dévote*, puis les *Méditations sur l'Évangile*, elle se donna aux idées qui font la moelle de ces beaux livres avec cette même intense absorption de tout son être que son implacable père avait apportée à ses affaires. Elle eut soif et faim du catholicisme, comme il avait eu, comme il avait soif et faim de millions et de titres. La mort de Mathilde, qui fut un de ces spectacles sublimes que donne l'agonie des vrais croyants, acheva de déterminer sa foi. Elle vit la malade recevoir les sacrements, et l'ineffable joie du salut sur ce visage d'une agonisante de vingt ans, illuminé par l'extase. Elle l'entendit qui lui disait avec un sourire d'une ineffable certitude :

— « Je vais te demander à Notre-Seigneur Jésus-Christ... »

Comment eût-elle résisté à un pareil cri et à une pareille vision? Aussi le lendemain même de cette mort implorait-elle de son père la permission d'être baptisée, ce qui lui valut du baron une réplique trop significative pour n'être pas rapportée ici :

— « Sans doute, » lui avait répondu cet homme étonnant qui portait à la place du cœur une cote de Bourse où tout était tarifé, même Dieu, « sans doute je suis touché, très touché et très heureux, de voir que les choses religieuses te préoccupent à ce degré. La religion est utile, très utile, je dirai plus, indispensable. Pour le peuple, c'est un frein nécessaire, et pour nous autres, cela va avec un certain rang, un certain milieu, une certaine tenue,

je dirai presque une certaine table... J'ajoute qu'une personne appelée comme toi à vivre en Autriche et en Italie doit être catholique... Il faut penser cependant au cas où tu épouserais quelqu'un d'un autre culte... Ne te récrie pas. Je suis ton père. Je dois tout prévoir. Tu sais que tu ne te marieras que selon ton cœur. Attends donc qu'il ait parlé pour régler cette question... Si tu aimes un catholique, tu auras là une occasion de faire à ton fiancé, en adoptant sa foi, une gracieuseté à laquelle il sera très sensible... Je ne t'empêche pas d'ici là de suivre les cérémonies qui te plaisent. Celles de la liturgie romaine comptent, assurément, parmi les plus belles, et, moi-même, il m'est arrivé autrefois d'entrer à Saint-Pierre, au temps du gouvernement pontifical. Ce goût, cette magnificence, ces chants, tout cela m'a remué... Seulement, pour prendre un parti définitif, irréparable, je te le répète, tu dois attendre. Ton état actuel de protestante a cette grande supériorité d'être plus neutre, moins défini... »

Quelles phrases à écouter pour un cœur déjà touché de l'attrait de la grâce et par la nostalgie de la vie éternelle ! Mais ce cœur était celui d'une jeune fille très pure et très tendre. Juger son père lui était impossible, et l'effroyable positivisme du baron l'avait consternée sans qu'elle en conclût rien, sinon qu'il fallait obéir à son ordre et prier pour qu'il fût éclairé. Elle avait donc attendu en espérant, soutenue et dirigée dans cette attente par le cardinal Guérillot, qui devait plus tard la baptiser et lui obtenir cette faveur d'approcher

pour la première fois de la sainte table à la messe du pape. Ce prélat, une des plus hautes figures dont se soit enorgueilli l'épiscopat français depuis Mgr Pie, était un de ces grands chrétiens pour qui la main de Dieu est aussi visible dans la direction des choses humaines, qu'elle reste invisible aux âmes de doute. Quand Fanny, déjà dévouée depuis longtemps à ses charités, lui avait confié les graves troubles de sa conscience et le désaccord survenu entre elle et son père sur ce point si essentiel de son baptême, le cardinal lui avait répondu : « Ayez confiance en Dieu. Il vous donnera un signe quand ce sera votre heure... » Et il avait prononcé cette parole avec un accent dont la conviction avait pénétré la jeune fille d'une certitude qui ne l'avait point quittée. Plus de deux années avaient passé dans cette espérance. Ce fait ne paraîtra pas surprenant aux personnes qui connaissent les mirages intimes dont la foi est coutumière. Il faut ajouter que le contraste était trop fort entre le décor extérieur où se mouvait la vie de cette enfant gâtée et cette disposition particulière, pour qu'un autre que Mgr Guérillot ne s'y méprît point. C'était, comme on a vu, le cas de Montfanon, et ce fut aussi le cas d'Ardea. Environnée des excessifs raffinements d'un luxe presque insolent de brutalité, obligée non seulement de participer à ce luxe, mais de le diriger, puisqu'elle présidait aux fastueux dîners de son père, toujours parée comme une poupée de la mode, Fanny figurait l'image même de la frivolité mondaine, pour qui la voyait passer au

Pincio ou à la villa Pamphili, dans une voiture traînée par des chevaux dont le moindre valait six mille francs. Hafner, qui était vaniteux comme on est débauché, joueur ou avare, avec passion, voulait que sa fille tînt à Rome le sceptre incontesté de l'élégance. Qui donc eût deviné que cette élégante jeune fille, au profil si pâle et si pur, se prêtait à cette volonté du baron par esprit de sacrifice, d'obéissance, presque d'humilité? Qui donc eût soupçonné qu'à travers le va-et-vient d'une existence toute en sorties et en réceptions, elle s'endormait chaque soir et se réveillait chaque matin sur l'attente d'un véritable miracle, de ce signe annoncé par Mgr Guérillot? Comment un étranger, même exempt des préjugés qui aveuglaient l'irritable marquis, eût-il admis que cette rencontre avec un Peppino Ardea pût être interprétée par cette âme mystique dans ce sens miraculeux? Oui, cette ruine de l'héritier du pape Urbain VII, victime de spéculations inintelligentes, le désastre mérité de ce viveur présomptueux, étourdi et avide, ses entreprises insensées, ses emprunts absurdes, sa vente forcée, tous les épisodes, petits ou grands, de cette banale et triste histoire avaient été présentés par le baron à sa fille sous un jour de martyre, sans qu'elle songeât à s'en défier. Elle avait reconnu un dessein providentiel dans l'abominable intrigue qui allait consommer, aux dépens de son bonheur, les basses convoitises aristocratiques du pirate de Bourse dont elle portait le nom, et redorer avec des millions volés les châtaignes symboliques étalées

sur le blason des Ardea. Cette occasion de son baptême lui était apparue comme le résultat des prières faites là-haut par l'ange de pitié qui lui avait laissé dans son agonie cette promesse de la sauver, et voici qui paraîtra invraisemblable encore et qui est trop vrai pourtant, le cardinal Guérillot partageait ses illusions. Malgré ses soixante-dix ans, malgré l'expérience de la confession, malgré celle, plus désenchantante, de la lutte soutenue contre la franc-maçonnerie de son diocèse français, qui avait causé son exil à Rome, le saint vieillard apercevait le mariage de Fanny sous ce même angle de surnaturel. Beaucoup de prêtres sont ainsi, capables d'une naïveté qui, en dernière analyse, se trouve souvent avoir eu raison. Mais sur le moment, l'antithèse entre la réalité constatable et ce qu'ils en pensent constitue une ironie presque folle. Quand il eut baptisé Fanny, l'ancien évêque de Clermont se sentit saisi d'une joie si profonde qu'il dit à la chère enfant, avec le détour d'une citation, pour lui exprimer plus délicatement le tendre respect de son amitié :

— « Je peux maintenant parler comme sainte Monique, après le baptême de saint Augustin : *Cur hic sim nescio, jam consumptâ spe hujus sæculi.* Je ne sais pourquoi je reste ici-bas. Tout mon espoir du siècle est consommé... Et je peux encore ajouter comme elle : La seule chose qui me faisait désirer de demeurer encore un peu dans la vie, c'était de vous voir catholique avant de mourir. Le voyageur attardé n'a plus qu'à partir. Il a cueilli la dernière et la plus belle fleur... »

Noble et confiant apôtre qui devait en effet s'en aller si peu de temps après, en méritant que l'on dît de lui ce que l'évêque africain dit encore de sa mère : « Cette âme religieuse fut enfin déliée de son corps... » Il ne se doutait pas qu'il allait la payer tout de suite bien cher, — cette dernière réalisation de son dernier vœu ! Il ne prévoyait pas que celle qu'il appelait ingénument sa plus belle fleur allait lui devenir le principe d'une très cruelle tristesse. Pauvre grand cardinal ! Ce fut la dernière épreuve de sa vie, la suprême goutte amère du calice, que d'assister au désenchantement qui suivit de si près chez sa douce néophyte l'ivresse de la première initiation. A qui, sinon à lui, serait-elle venue demander conseil, dans les doutes torturants qu'elle commença d'avoir tout de suite sur ses sentiments à l'égard de son fiancé? C'est ainsi qu'au lendemain du soir où l'imprudent Ardea l'avait plaisantée avec tant de mesquine insistance sur ce sujet pour elle sacré, elle sonnait à la porte de l'appartement que Mgr Guérillot occupait dans la vaste maison de la rue des Quatre-Fontaines, où se trouve la procure de Saint-Sulpice. Il ne s'agissait pas pour elle d'incriminer le plus ou moins d'esprit de ces plaisanteries, ni de raconter ses humiliantes observations sur le peu de sobriété du prince. Non. Elle voulait éclairer sa conscience sur qui pesait une ombre douloureuse. Elle avait cru au premier moment de ses fiançailles aimer Ardea d'amour, tant l'émotion de sa vie religieuse enfin délivrée lui avait donné de reconnaissance pour celui qui

n'était pourtant que le prétexte de cet affranchissement. Elle tremblait aujourd'hui non seulement de ne plus l'aimer, mais de le haïr, et surtout elle se sentait en proie à cette répugnance pour les inutiles soucis du monde, à cette lassitude des passagères espérances, à cette nostalgie du repos en Dieu, indices indéniables des vraies vocations. A l'idée qu'elle pourrait un jour, si elle survivait à son père et si elle restait libre, se retirer parmi les Dames du Cénacle, elle éprouvait, contre son si prochain mariage, une révolte intérieure, qu'augmentait encore l'évidence du triste caractère de son futur mari. Avait-elle le droit de s'engager dans des liens indénouables avec de pareilles dispositions? Serait-il loyal de rompre, sans faits nouveaux, ces fiançailles qui avaient été entre elle et son père la condition de son baptême? Elle en était déjà là, après si peu de jours ! Et sa plainte s'était faite plus gémissante au lendemain de cette soirée où elle avait été plus blessée :

— « Il vous est permis de vous retirer, » répondit Mgr Guérillot, « mais il ne vous est pas permis de manquer de charité dans votre jugement... »

Il y avait dans Fanny trop de sincérité, sa foi était trop simple et trop profonde pour qu'elle ne prît pas ce conseil au pied de la lettre, et elle s'y conforma aussitôt en paroles comme en intention. Car devant faire une promenade dans l'après-midi avec Alba, elle mit ses soins les plus empressés à détruire la trace que la petite scène de la veille avait pu laisser dans l'esprit de son amie. Son effort

alla plus loin. Elle voulut demander pardon à son fiancé... Pardon ! Et de quoi? D'avoir été froissée par lui, atteinte au plus vif de sa sensibilité? Rien qu'à la manière dont fut accueillie l'une et l'autre démarche, elle éprouva combien cette charité du jugement, recommandée par le pieux cardinal, est une vertu difficile. Elle exige une discipline de tout le cœur, peut-être inconciliable avec la lucidité de l'intelligence. Alba regarda son amie d'un regard rempli d'un étonnement presque douloureux, et elle l'embrassa en lui disant, — elles se tutoyaient depuis la cérémonie du baptême :

— « Peppino n'est pas digne de seulement baiser la poussière où tu marches, voilà mon opinion, et s'il n'emploie pas toute sa vie à essayer de te mériter, ce sera un bien grand coupable et un bien grand sot... »

Quant au prince lui-même, les mouvements d'âme qui dictaient à sa fiancée des paroles d'excuse quand il avait tous les torts, lui étaient aussi profondément inintelligibles qu'ils l'eussent été à Hafner. Il pensa que ce dernier avait sermonné la jeune fille, et il s'applaudit d'avoir coupé court tout de suite à cette petite comédie de cléricalisme outré.

— « Laissons cela, » fit-il avec condescendance, « c'est moi qui vous ai manqué dans la forme. Car pour le fond, vous savez que vous me trouverez toujours respectueux de ce que les miens ont toujours respecté. Mais les temps ont marché, et de certains fanatismes ne sont plus de mise, même

avec notre nom. Voilà tout ce que j'avais voulu vous dire, d'une manière que vous n'avez pas eu tort de blâmer. »

Et il baisa galamment la petite main de Fanny, sans deviner qu'il venait de redoubler la mélancolie de cette trop généreuse enfant. Le désaccord continuait d'être excessif entre l'univers d'idées où elle se mouvait et celui où respirait le viveur ruiné. Comme disent avec tant de profondeur les mystiques, ils n'étaient pas du même ciel. Ou plutôt, car ce mot de ciel appliqué à un personnage aussi dépourvu d'idéal que cet aimable prince serait vraiment à en trop sourire, Ardea était, lui, tout chair et tout sang, et Mlle Hafner était, elle, tout esprit et tout cœur. Chaque nouveau rapport entre eux, et à mesure que Peppino découvrait davantage son réel caractère, devait faire saillir ce désaccord. Ce furent donc pour Fanny, pendant les deux dernières semaines de ce beau mois de mai qui semblait envelopper de rayonnement le bonheur de ses fiançailles, une suite de petites désillusions quotidiennes, une évidence sans cesse repoussée et sans cesse imposée que ce mariage, accepté d'abord avec une si fière espérance, allait être pour elle un constant sacrifice. Cependant cette mise à nu de plus en plus lucide de la misère morale et sentimentale de son fiancé n'eût pas suffi à déterminer chez elle une volonté de rupture. Que Peppino, élevé dans l'oisiveté, corrompu par le double orgueil de la naissance et de la fortune, fût à vingt-huit ans très frivole à la fois et très cynique, qu'il

joignît la finesse d'un Italien madré à l'absolue sécheresse d'un clubman parisien, que tous ses projets sur son futur ménage se résumassent dans une reprise plus installée de vie élégante et de vanités satisfaites, qu'il lui arrivât trop souvent de quitter la table, l'œil trop brillant, la lèvre trop humide, le rire trop gai, — c'était certes de quoi souffrir pour une jeune fille qui avait cru de bonne foi, en se fiançant, réparer une grande injustice du sort, rendre son lustre antique à une maison vénérable, sauver du désespoir un imprudent magnanime, enfin se rapprocher de Dieu à travers un amour permis. De toute cette chimère qui avait duré quelques heures, Dieu seul restait. Il suffisait pour que la noble créature se dît : « Mon père est heureux. Je ne lui gâterai pas ce contentement. Je ferai mon devoir vis-à-vis de mon mari. Je serai une si bonne femme que je le transformerai. Il a gardé de la religion. Il a du cœur. Ce sera mon rôle d'en faire un vrai chrétien. Et puis j'aurai mes enfants et les pauvres... » Telles étaient les rêveries que roulait sous son front si blanc parmi ses admirables cheveux noirs cette fiancée enviée dont les journaux commençaient à décrire les robes déjà préparées, pour qui travaillait un peuple de couturières, de lingères, de modistes, de joailliers, qui aurait sur son contrat les mêmes signatures qu'une princesse du sang, qui allait être princesse elle-même et affiliée à l'une des plus glorieuses aristocraties du monde. Telles étaient les pensées qu'elle promènerait sans doute toute sa vie dans le jardin du palais Casta-

gna, qui allait être le sien, — ce jardin historique, dans lequel on entretient encore une allée de poiriers, à la place où Sixte-Quint, tout près de mourir, ramassa un fruit. Il le goûta et dit au cardinal Castagna, en jouant sur leurs deux noms, — lui-même s'appelait Peretti : — « Les poires sont gâtées. Les Romains en ont assez. Ils mangeront bientôt des châtaignes. » Cette anecdote de famille, qui ne prouve pas, entre parenthèses, un tour d'esprit à la Rivarol chez le plus grand pape de la fin du seizième siècle, enchantait Justus Hafner. Elle lui paraissait empreinte du plus délicieux humour. Il ne se lassait pas de la raconter à ses collègues du cercle, à ses fournisseurs, à n'importe qui, sans se ressouvenir qu'il en avait déjà, deux jours auparavant, assassiné son interlocuteur. Il en oubliait même de se défier de l'ironie de Dorsenne.

— « Il s'imite par trop lui-même, » disait ce dernier à Alba en riant, par une des soirées de la fin du mois, « je l'ai rencontré ce matin dans le Corso, et j'ai eu ma troisième édition de la mauvaise plaisanterie du vaudevilliste papal sur les poires et les châtaignes ! Et puis, comme nous faisions quelques pas ensemble, il a eu, pour me montrer le palais Bonaparte, un cri sublime : « Nous avons aussi ceux-là... » — Ce qui signifiait qu'un petit-neveu de l'empereur a épousé une petite-cousine de Peppino... Il se croit parent de Napoléon, je vous le jure. Il n'en est même pas très fier. Les Bonaparte, petite musique quand il s'agit de noblesse !... J'attends le moment où il en rougira... »

— « Et moi, celui où il sera puni comme il le mérite, » répondit Alba Steno d'une voix sombre. « Il a le triomphe trop insolent... Mais non. Tout lui réussit. S'il est vrai que sa fortune soit une immense volerie, pensez à ceux qu'il a ruinés. A quoi peuvent-ils croire devant son infâme bonheur?... »

— S'ils sont philosophes, » reprit Dorsenne en riant plus gaiement encore, « ce spectacle doit les faire méditer sur le mot assez vulgaire, mais bien juste, qu'a trouvé un impie de mes amis : Il n'y a pas moyen de douter du doigt de Dieu, car il se l'est mis dans l'œil indiscutablement en créant le monde... Et puis, ces gens qu'il a ruinés n'avaient qu'à ne pas jouer à la Bourse contre lui. Et d'un. Et puis, y a-t-il une propriété qui n'ait pour origine le vol? Et de deux. Et puis, pourquoi voulez-vous que la Providence, qui ne s'est pas manifestée pour empêcher Jeanne d'Arc d'être brûlée vive et tant de coquins de mourir paisiblement de leur belle mort, se mette en campagne pour punir M. Hafner d'avoir flibusté à des bourgeois égoïstes ou à des nobles incapables quelques millions de florins?... Mais laissons ce personnage, moitié vautour et moitié paon, pour sa charmante fille, à qui vous allez avoir un message agréable à transmettre. Vous vous rappelez un certain livre d'heures de Montluc?... »

— « Celui que votre ami Montfanon avait acheté pour vexer la pauvre petite?... »

— « Précisément. Le vieux ligueur l'a rendu à Ribalta, m'a dit ce dernier chez lequel j'ai passé

hier. Sans doute par esprit de mortification... Je dis sans doute, car je n'ai pas pu joindre le pauvre cher homme depuis ce duel que son impatience envers Ardea et Hafner a rendu inévitable. Il est allé en retraite je ne sais combien de jours au couvent du mont Olivet, près de Sienne. Il a là un ami, un certain abbé de Negro dont il parle toujours comme d'un saint. J'ai appris par Ribalta qu'il est revenu, mais invisible. J'essayerai de forcer sa porte... Enfin le volume est de nouveau dans la boutique du pétroleur de la rue Borgognona, et si Mlle Hafner le veut toujours... »

L'écrivain ne se doutait pas qu'au moment même où il s'amusait à blasphémer la grande et redoutable idée de la Providence, en digne enfant d'un siècle aveuglé de sophismes et hébété de fausses analyses, il servait lui-même d'instrument involontaire à cette justice mystérieuse toujours prête à nous atteindre dans nos criminelles victoires et à déjouer nos plus assurés calculs. Cette conversation avait eu lieu à deux heures. A quatre, Alba, devait prendre Fanny pour faire ensemble quelques courses et finir l'après-midi dans le jardin de cette délicieuse villa Cœlimontana que la nouvelle chrétienne aimait particulièrement à cause de l'allée de chênes verts à l'extrémité de laquelle se trouve une grotte décorée de cette inscription : « Ici, saint Philippe de Néri, entouré de ses disciples, venait discourir des choses de Dieu. » Le premier soin de la contessina fut, comme il était naturel, de communiquer à son amie la nouvelle rapportée

par Dorsenne et comment le livre d'heures tant désiré se trouvait être revenu dans la boutique de l'ancien garibaldien.

— « Quel bonheur ! » s'écria Fanny avec une flamme de joie dans les yeux. « Moi qui ne savais pas quel cadeau offrir à mon cher cardinal... Veux-tu que nous courions faire cet achat tout de suite?... »

— « Le livre d'heures de Montluc? » répondit le vieux Ribalta quand les deux jeunes filles furent descendues de voiture devant son étroite boutique, plus poussiéreuse encore, plus encombrée de brochures et où il se tenait avec une face encore plus maigre, plus hâve et plus rogue, sous son long chapeau qu'il n'enleva pas. « Et comment savez-vous qu'il est revenu? Qui vous l'a dit? Il y a donc des espions partout?... »

— « Mais c'est M. Dorsenne, un des amis de M. de Montfanon, qui nous a prévenues, tout simplement, dit Fanny de sa voix douce.

— « *Sarà, sarà* (1), » reprit le marchand avec son insolence habituelle, et, ouvrant le tiroir du bahut où il enfouissait les plus disparates de ses trésors, il en tira le précieux volume qu'il tendit aux deux visiteuses sans le leur donner. Puis il entama, de sa lèvre bougonne et dégoûtée, un boniment qui reproduisait les détails donnés par Montfanon lui-même. « Hé ! c'est une pièce très authentique, une pièce unique. Il y a là une signature tronquée, mais indiscutable. Je l'ai comparée à

(1) Ce sera ainsi. C'est possible.

celle qui se conserve aux archives de Sienne... C'est bien l'écriture de Montluc, et voici son blason avec ses tourteaux. Voici encore les demi-lunes des Piccolomini... Il a toute une légende, ce livre d'heures. Le maréchal l'a donné, après le fameux siège, à l'un des membres de cette illustre famille. Et c'est pour le compte d'un des descendants que je me suis chargé de le vendre... On ne le cédera pas à moins de deux mille francs... »

— « Quel voleur ! » dit Alba en anglais à sa compagne. « Dorsenne m'a raconté que M. de Montfanon l'avait eu pour quatre cents... »

— « Tu en es sûre? » demanda Fanny, qui, sur une réponse affirmative, s'adressa au libraire avec la même douceur. Cependant un reproche passait dans son accent pour dire : « Deux mille francs, monsieur Ribalta? Mais c'est un prix qui n'est pas juste, puisque vous le cédiez à M. de Montfanon pour le cinquième de cette somme... »

— « Alors je suis un menteur et un voleur, » répliqua brutalement le vieillard « Un voleur et un menteur ! » répéta-t-il. « Quatre cents francs?... Vous voudriez avoir ce livre d'heures pour quatre cents francs?... Je voudrais, moi, que M. de Montfanon fût ici pour vous dire combien je lui en ai demandé... Un voleur et un menteur !... » Il eut un rire cruel en replaçant le livre d'heures dans le tiroir, auquel il donna un tour de clef, et, se tournant vers les deux jeunes filles, dont la fine beauté relevée par leurs fines toilettes contrastait si délicieusement avec le sordide entourage, il les enve-

loppa d'un regard si haineux qu'elles en eurent un petit frisson et qu'elles se serrèrent instinctivement l'une contre l'autre. Puis le libraire reprit, d'une voix plus enrouée, presque basse et coupée d'un sifflement sinistre : « Si vous voulez dépenser quatre cents francs, j'ai là un volume qui les vaut et que je me proposais de porter au palais Savorelli un de ces jours... Hé ! hé ! Ce doit être un des tout derniers, car M. le baron a tout racheté. » En prononçant, en glapissant plutôt ces paroles énigmatiques, il avait ouvert le placard qui formait le dessous du bahut et avisé sur une des planches un livre enveloppé d'un journal parmi beaucoup d'autres, preuve qu'il savait s'y reconnaître bien vite dans l'apparent désordre de sa boutique. Il déplia ce journal, et serrant le volume de son énorme main aux ongles noircis, il découvrit le titre aux deux jeunes filles : « *Hafner et sa bande. — Quelques réflexions sur un acquittement scandaleux, par un actionnaire.* » C'était un pamphlet, aujourd'hui oublié, mais qui fit quelque bruit à l'époque dans les cercles financiers de Paris, de Londres et de Berlin, ayant été imprimé à la fois en trois langues : en français, en allemand et en anglais, au lendemain du retentissant procès du *Crédit austro-dalmate.* Pour être juste, même envers un homme très injuste, il convient d'ajouter que cet opuscule fourmillait d'inexactitudes, comme la plupart des ouvrages de ce genre. Les seules pages vraiment terribles, parce qu'elles étaient indiscutables comme un fait, reproduisaient *in*

extenso le compte rendu du procès lui-même et l'arrêt avec ses considérants aussi honteux pour Hafner qu'une condamnation : « Vu la limite indécise qui sépare ici la mauvaise administration de la fraude... » telle était la plus douce des phrases qui motivaient un acquittement si scandaleux, en effet, que le baron passait pour avoir dépensé des sommes énormes afin d'en modifier la teneur, sans y réussir. C'était bien là-dessus qu'avait compté l'auteur de la brochure qui était venu, son pamphlet rédigé, en offrir un exemplaire à l'intéressé en lui proposant de lui vendre toute l'édition en bloc.

— « Pourquoi voulez-vous, » avait simplement répondu Hafner, « que je paye quarante mille francs cinq cents exemplaires qu'une agence de librairie me procurera dans deux ans à cinquante kreutzers l'un dans l'autre?... »

De fait, il avait patiemment racheté et détruit le plus grand nombre des volumes, et auprès de qui les autres lui eussent-ils fait du tort? Ce profond réaliste savait trop bien l'opinion que professaient à son égard les consciences scrupuleuses. Il en méprisait la niaiserie comme il méprisait la lâcheté des autres. Il savait que la lettre imprimée n'a aucune valeur, passé le premier instant de surprise, même quand les révélations qu'elle apporte sont exactes. Les journaux ne se sont-ils pas chargés, par l'abondance des calomnies qu'ils accueillent, de rendre inoffensives jusqu'aux plus indiscutables vérités? Aussi Ribalta s'abusait-il,

en conservant avec un tel soin cet inutile outil de chantage, comme il s'abusait en croyant que la pauvre Fanny était trop initiée aux affaires de son père pour ne pas connaître l'existence de l'injurieux pamphlet. Il eût d'ailleurs su la vérité, c'est-à-dire dans quelle ignorance absolue se trouvait Mlle Hafner sur la réputation du baron, qu'il lui eût encore montré le redoutable volume. Il y avait, dans cet homme de révolution qui achevait, parmi les bouquins de cette misérable boutique, son impuissante existence, un fond terrible de cruauté envieuse. Y a-t-il jamais autre chose dans l'âme des fauteurs de sanglantes revendications sociales? Ses petits yeux marron clignaient d'une joie véritablement féroce, tandis qu'il tendait le volume sans le lâcher et qu'il répétait :

— « Il les vaut, celui-là, les quatre cents francs?... »

— « Ne regarde pas ce livre, Fanny, » dit vivement Alba, après avoir lu le titre de l'ouvrage et en employant de nouveau l'anglais ; « c'est une de ces vilenies dont il ne faut même pas souiller sa pensée. » Elle s'était mise entre son amie et le marchand, tout en parlant, et elle continua, sublime d'indignation et de dégoût : « Vous pouvez garder ce livre, monsieur, puisque vous vous faites le complice de ceux qui l'ont écrit, en spéculant sur la peur que vous croyez qu'il inspire. Mlle Hafner le connaît depuis longtemps, et ni elle ni son père n'en donneraient un centime... »

— « Allons ! tant mieux, tant mieux, » fit Ri-

balta en repliant son volume ; « dites toujours à monsieur votre père que je le tiens à sa disposition... »

— « Ah ! le misérable ! » dit Alba quand Fanny et elle furent sorties de la boutique et remontées en voiture. « Oser te montrer ce livre, à toi ! Et il n'y a pas de tribunaux pour poursuivre des actions pareilles ! »

— « Tu as vu, » répondit Fanny, « j'ai été si saisie que je n'ai pas pu articuler un mot... Que cet homme m'offrît cet infâme ouvrage, c'était bien triste. Mais c'est un pauvre homme et qui a besoin d'argent sans doute. Seulement, qu'il se soit trouvé quelqu'un pour l'écrire contre mon père, voilà qui est trop horrible !... Mon père? Tu ne peux pas savoir sa délicatesse en affaires. C'est l'honneur de sa profession. Il n'y a pas un souverain en Europe qui ne lui ait rendu témoignage. Tu as vu toutes ses croix ! Quand il a eu ce procès où il a dû lutter contre tous les envieux que lui avait faits sa fortune, j'étais une petite fille alors. Je me rappelle comme il était remué. Pense donc, on touchait à son nom !... Et ces lâches ont continué, même après que les juges ont prononcé un arrêt qui glorifiait sa probité, paraît-il, une des plus éclatantes justifications d'honnête homme qu'il y ait eu... Heureusement il l'ignore... »

Cette protestation passionnée était si touchante, l'illusion où vivait la généreuse enfant était si sincère qu'Alba lui serra la main avec une tendresse plus émue encore. Elles ne continuèrent pas à

parler de ce douloureux sujet, ayant retrouvé presque tout de suite, dans un des magasins de la place d'Espagne, la demoiselle de compagnie qui devait les chaperonner. Mais tous les mots, tous les gestes, tous les regards de la contessina durant la promenade furent des caresses à la peine qu'éprouvait son amie, sa sœur de destinée, — plus heureuse qu'elle puisque l'heure de la défiance n'avait même pas sonné. Quand elle se retrouva le soir avec Dorsenne qui dînait de nouveau chez Mme Steno, elle le prit à part pour lui raconter cette scène tragique et le questionner :

— « Vous connaissez cette brochure? »

— « D'aujourd'hui, » fit l'écrivain ; « Montfanon, que j'ai enfin pu joindre, vient d'acheter un des deux exemplaires que Ribalta a reçus ces temps derniers. Le vieux ligueur croit à tout, vous savez, quand il s'agit d'un Hafner... Moi, je suis plus sceptique dans le mal comme dans le bien... Il n'y a que le compte rendu du procès qui m'ait produit de l'impression, car là ce sont des réalités, et l'arrêt !... Ah ! quel arrêt ! Il faut avouer qu'en le lisant, on se sent heureux de n'être pas fils d'un pareil père... »

— « Il a été acquitté pourtant? »

— « Oui, » répondit Dorsenne, « mais il n'en reste pas moins avéré qu'il a ruiné des centaines et des centaines de personnes... Autant que j'ai compris cette ténébreuse histoire, il avait obtenu pour son *Crédit austro-dalmate* une concession de chemin de fer assez importante. Il s'agissait de

desservir un tas de pays en *rie* et en *tie*, Illyrie, Croatie, Dalmatie, Styrie. Comment le baron et ses amis ont porté les titres de deux cent vingt-cinq francs à cinq cents, à sept cents, à mille, je ne vous l'expliquerai pas, ni comment s'est produite la débâcle sur toute la ligne. C'est l'histoire des innombrables entreprises qui ne réussissent qu'à drainer la petite épargne au profit de quelques loups-cerviers du genre de Hafner. Car ce qui est bien établi, c'est qu'il a fait lui-même la hausse et la baisse. Encore une fois ne me demandez pas le procédé... Je n'ai pas étudié la Bourse. C'est un tort de la part d'un romancier qui veut peindre le monde moderne. J'aurais dû entrer dans la coulisse pour deux ou trois mois... Tant il y a que notre ami a très certainement raflé aux gogos une somme énorme, en frisant le Code de si près que, pour un cheveu de plus, il était pris. Le cheveu n'y était pas, ou bien messire Justus — quelle épigramme que ce nom ! — a payé pour qu'on ne l'y vît pas, et les obligataires n'ont pas pu le faire condamner... »

— « Enfin pour vous il est clair, par le compte rendu de ce procès, que c'est un voleur? » interrompit Alba.

— « Clair comme vous êtes là, contessina, » répondit Dorsenne, « si toutefois c'est voler que de détrousser son prochain en échappant à la justice. Mais ce ne serait rien. Le coin sinistre dans cette affaire, c'est le suicide d'un certain Schrœder, un brave bourgeois de Vienne qui connaissait notre

baron intimement, et qui avait mis, sur les conseils de son excellent ami, toute sa fortune, trois cent mille florins, dans cette affaire. Il les a perdus. et, de désespoir, il s'est tué, et avec lui sa femme et leurs trois enfants. On a lu à l'audience une lettre de cet homme à Justus Hafner... Ouf! Quelle lettre!... »

— « Mon Dieu ! » dit Alba en joignant les mains. « Et Fanny aurait lu cette lettre dans ce livre... »

— « Oui, » reprit Julien, « et tout le reste, avec preuves à l'appui. Mais rassurez-vous, elle n'aura pas le volume. Je passerai demain chez cet anarchiste de Ribalta et je rachèterai ce dernier exemplaire si Hafner ne s'en est pas occupé déjà. En temps ordinaire, il serait homme à en rire. En ce moment il y a ce mariage. Il doit redouter la presse, et tenir à supprimer tout ce qui donnerait lieu à quelque chronique sur cette page peu brillante de sa vie. La déposition du frère de ce Schrœder, je m'en souviens, est encore plus effrayante que la lettre... »

Malgré ses affectations continuelles d'ironie et son parti pris d'égotisme intellectuel, Julien était obligeant. Il n'hésitait jamais devant un service à rendre. Il n'avait pas menti à sa petite amie en lui promettant de racheter le dangereux ouvrage, et, à tout hasard, il se dirigea le lendemain matin vers la boutique de la rue Borgognona, muni des vingt louis demandés par le libraire. Que devint-il lorsque ce dernier lui répondit :

— « C'est trop tard, monsieur Dorsenne. La jeune demoiselle est déjà venue hier au soir. Elle avait fait semblant de ne pas tenir au volume devant l'autre. C'était pour marchander sans doute. Hé ! hé ! Mais elle a dû payer le vrai prix... J'aurais demandé davantage au père. On doit des égards à une jeune fille... »

— « Malheureux ! » s'écria le jeune homme. « Et vous plaisantez après avoir commis cette action de Judas? Aller apprendre à une fille les fautes de son père quand elle les ignorait?... Jamais, entendez-vous? jamais plus ni M. de Montfanon ni moi ne mettrons les pieds chez vous, ni Mgr Guérillot, ni aucune des personnes que je connais... Je raconterai à tout le monde votre infamie, je l'écrirai, et elle paraîtra dans tous les journaux de Rome. Je vous ruinerai entendez-vous? je vous forcerai à fermer cette immonde boutique... »

— « Patience ! Patience ! » répondit le vieillard sans se fâcher de cette virulente sortie. « Vous serez bien heureux un jour de réclamer la protection du père Ribalta, si vous vous trouvez ici quand se fera la grande liquidation des capitalistes. Et vous regretterez alors ce petit accès de *furia* française... Allez, » continua-t-il avec une âpreté de haine qui disait assez combien peu il se repentait de son hideux marché, « je ne lui ai rien appris, à la fille du Tedesco... Et, quand je lui aurais tout appris, est-ce que ce ne serait pas juste?... Je l'ai lu aussi, moi, ce livre. Et les deux petites Schrœder qui sont mortes à cause de ce Hafner, est-ce qu'elles étaient

moins innocentes que sa fille à lui? Et tant d'autres filles qui sont devenues des prostituées, parce que leurs parents ont perdu leur fortune, toujours à cause de ce monsieur?... C'est à la guillotine que je voudrais les envoyer tous deux, le père et la fille, comme on eût fait en 93... Voilà des hommes! Voilà une époque! Mais, patience! patience! Ça recommencera, et de plus belle. En attendant, s'il est vrai que ce bouquin puisse les avoir brouillés, sa fille et lui, c'est autant de fait... Hé! hé! hé! »

Dorsenne s'enfuit sans répondre, saisi d'horreur devant cette explosion de gaieté barbare. Ribalta venait de lui apparaître comme l'incarnation de ce qu'il haïssait le plus en sa qualité d'intellectuel passionné : le révolutionnaire moderne qui n'a plus qu'un programme, détruire. Lui qui avait pris comme devise en politique la parole de Gœthe empêchant l'exécution populaire d'un voleur au siège de Mayence : « J'aime mieux l'injustice que le désordre..., » il aurait, en temps ordinaire, haussé les épaules aux déclamations du garibaldien. Dans la circonstance, cet homme, devenu l'aveugle instrument d'une équité vengeresse, le paralysa d'épouvante. Il se rappela les phrases moqueuses qu'il avait prononcées la veille à l'endroit du dogme de la Providence, et il eut un frisson à constater ce coup de foudre subit dans le ciel bleu du bonheur de Hafner, cette dénonciation de son passé faite à sa fille dans un pareil moment et par cette voie si détournée à la fois et si naturelle. Un verset de la Bible que Mont-

fanon citait sans cesse dans leurs interminables discussions sur les races, lui revint tout d'un coup à la mémoire : « *Propter peccata patrum filii affligentur*... Les fils seront punis pour les péchés des pères. » Si Fanny avait lu le livre acheté ainsi, comme c'était certain, elle devait traverser à cet instant la même crise aiguë de troubles affreux qu'Alba avait subie le soir de la lettre anonyme. Pendant toute la journée, Dorsenne essaya vainement de secouer le poids de mélancolie que cette visite chez le brigand de la rue Borgognona lui avait laissé sur le cœur. La pensée de l'effroyable coup dont avait dû être frappée Fanny le navrait de pitié, et en même temps il appréhendait l'influence qu'aurait sur Alba cette ressemblance dans le chagrin. La sensation d'une commune misère allait-elle exalter, allait-elle adoucir le malheur des deux jeunes filles? Aussi, en franchissant à neuf heures le seuil de la villa Steno pour rendre compte de sa mission à la contessina, était-il singulièrement remué lui-même. Il n'y avait là personne que les Maitland et deux voyageurs de passage, deux diplomates anglais, en route pour un poste de l'Extrême-Orient.

— « Je vous attendais, » dit Alba à son ami, aussitôt qu'elle put causer avec lui dans un coin du salon. « J'ai besoin que vous me donniez un conseil... Il s'est passé hier soir chez les Hafner un incident tragique... »

— « Cela devait être, » répondit Dorsenne. « Fanny a acheté le livre de Ribalta... »

— « Elle a acheté le livre? » fit Alba qui changea

de visage et qui se mit à trembler de tout son corps. « Ah ! la malheureuse ! L'autre chose ne suffisait pas !... »

— « Quelle autre chose? » interrogea Julien.

— « Vous vous rappelez, » dit la jeune fille, « que je vous avais parlé de cet équivoque Noé Ancona, de cet agent d'affaires véreux qui a servi de prête-nom à Hafner pour vendre Ardea et forcer ainsi le mariage? Eh bien ! il paraît que ce personnage ne s'est pas trouvé suffisamment payé de sa complicité. Il a réclamé au baron une forte somme, une commandite pour fonder quelque grosse maison de vol, que ce dernier a refusée net. L'autre l'a menacé de raconter leur petite opération à Ardea, et il l'a racontée. »

— « Et Peppino a été indigné? » fit Dorsenne en hochant la tête. « Cela ne lui ressemble pas !... »

— « Indigné ou non, » reprit Alba, « il est arrivé hier soir au palais Savorelli pour faire à son futur beau-père une scène terrible... »

— « Et obtenir un supplément de dot, » interrompit l'écrivain.

— « Il a été bien maladroit alors, » dit Alba, « car même la présence de Fanny, qui est arrivée au milieu de cette affreuse discussion, ne l'a pas arrêté. Peut-être avait-il bu un peu plus que de raison, comme c'est de nouveau son habitude... Mais voyez-vous cette pauvre enfant initiée à cet abominable marchandage de son avenir, de son bonheur, et si elle a lu le livre par-dessus le marché?... Non, c'est trop horrible !... »

— « Quelle scène de famille ! » s'écria Dorsenne. « Enfin le mariage est-il rompu? »

— « Officiellement, non. Fanny est au lit malade d'émotion. Ardea est venu dès ce matin voir ma mère, qui a vu aussi Hafner. Elle les a mis d'accord en leur démontrant, ce qu'elle croit vrai, qu'ils ont un égal intérêt à éviter tout scandale et à s'arranger. Mais il reste la chère petite. Maman désirait que j'y allasse, dès cet après-midi, la supplier de revenir sur sa résolution. Car elle a déclaré à son père qu'elle ne voulait plus entendre parler du prince. J'ai refusé. Maman insiste... N'est-ce pas que j'ai raison?... »

— « Qui sait? » répondit Julien. « Quelle va être sa vie en tête à tête avec son père, maintenant qu'elle n'aura plus d'illusions sur lui?... »

Il n'eut pas le temps d'en dire davantage. Leur causerie trop animée avait attiré l'attention de la comtesse. Elle appréhenda sans doute que sa fille ne racontât prématurément au jeune homme la rupture imminente, mais non définitive encore, du mariage Hafner. Elle s'approcha de leur groupe, suivie de Maitland, qui d'une main tenait un petit verre plein d'eau-de-vie, de l'autre un fort cigare, et elle interpella Julien de sa voix sonore :

— « Dites donc, Dorsenne, je commence à croire que Vieil Ami a deviné juste et que vous prenez des notes sur ma fillette pour votre prochain roman. »

— « Ce n'est pas l'envie qui m'en manque, » repartit l'écrivain sur le même ton de badinage,

« mais la contessina est trop compliquée, trop difficile... Il faut avoir le pinceau de Léonard pour peindre une Joconde...

Il s'était tourné du côté de Lincoln Maitland pour débiter ce compliment, qui chatouilla d'une manière délicieuse l'amour-propre de l'artiste américain. Après avoir ri de son gros rire d'athlète heureux, il répondit, s'adressant à sa maîtresse :

— « C'est lui que je voudrais peindre, et pas d'aujourd'hui... Serait-il intéressant à chercher, hein, dans une note olivâtre, presque verdâtre?... Mais il n'a jamais consenti à poser... Vous devriez le forcer à venir à Piove avec nous?... »

— « Quelle bonne idée ! » s'écria la comtesse. « Eh bien, voulez-vous, Dorsenne? » Et elle regardait Julien de ses beaux yeux bleus qu'éclairait l'unique désir de plaire à ce nouveau caprice de son amant, exprimé d'une manière si peu cérémonieuse. « Nous partons dans huit ou dix jours, si Dieu permet... Je vous donne un pavillon où vous serez tout seul pour écrire, avec une bibliothèque immense : celle de mon arrière-grand-père, l'ami de votre Stendhal et de lord Byron... Nous avons la brise de l'Adriatique le matin et le soir, et il ne fait jamais trop chaud. Linco m'a promis de rester jusqu'à la fin de juillet. A ce moment nous nous transportons à Venise pour prendre les bains. Vous verrez ce que c'est que notre existence de campagne dans le Veneto. »

— « Le peintre est étonnant, » se disait Dorsenne une heure plus tard en revenant à pied le

long du trottoir de la rue du Vingt-Septembre, par le plus doux des clairs de lune de ce ciel de Rome qui en a de si doux ; « il fait les invitations à la campagne, maintenant. Encore un peu, il se mettra en face de la comtesse à table. Voilà une jolie perspective d'été pour ma pauvre petite amie, que ce séjour à Piove. Il est positif que la mère avait envie que je vienne. Est-ce qu'elle aurait l'idée que je suis un mari possible?... Allons! allons! Il n'est que temps d'imiter les dix mille Grecs et de m'illustrer par ma retraite, — pas avant d'avoir su le résultat de l'entretien des deux pauvres enfants... Quels regards et quelles paroles vont-elles échanger? Voilà un dialogue qui serait pathétique à noter! Mais il n'y a jamais de témoin pour les entretiens les plus passionnants. Il faut les imaginer. C'est pour cela que l'art est toujours inférieur à la vie... »

Elle devait en effet avoir lieu le lendemain, cette scène émouvante, et moins de vingt-quatre heures après que le romancier s'était exprimé ainsi à lui-même le regret de n'y pas assister. Seulement il se méprenait sur la teneur du dialogue, d'une manière qui prouvait une fois de plus que la subtilité d'intelligence ne devinera jamais la simplicité du cœur. Les tragédies morales les plus douloureuses se nouent et se dénouent le plus souvent par des silences. Ce fut dans l'après-midi, vers les six heures, qu'un domestique vint annoncer la visite de Mlle Hafner à la contessina, occupée en ce moment à relire pour la dixième fois la dé-

cevante *Églogue mondaine*, ce tendre récit de l'aride Dorsenne. Quand Fanny fut entrée dans la chambre, Alba put constater quelle épreuve sa filleule ravie de l'autre semaine venait de traverser, à l'étonnante et si rapide altération de cet expressif et noble visage. Elle lui prit la main sans lui parler d'abord, puis, comme si elle eût ignoré absolument la cause réelle de l'indisposition de son amie :

— « Que je suis contente de te voir !... » dit-elle. « Tu vas mieux?... »

— « Je n'ai jamais été malade, » répondit Fanny, qui ne savait pas mentir. « J'ai eu de la peine, voilà tout... » Et regardant Alba, comme pour la supplier de ne pas lui demander d'explications, elle ajouta : « Je suis venue pour te dire adieu... »

— « Tu pars? » demanda la contessina.

— « Oui, » fit Fanny. « Je vais passer l'été dans une de nos terres, en Styrie. » Et à voix basse : « Ta mère t'a dit que mon mariage est rompu?... »

— « Oui, » dit Alba, et toutes deux se turent de nouveau. Ce fut Fanny qui interrogea l'autre, après quelques minutes, la première :

— « Et toi? que fais-tu de ton été? » demanda-t-elle.

— « Nous allons à Piove, comme toujours, » répondit Alba. « Il y aura peut-être Dorsenne avec nous, et certainement les Maitland... »

Il se fit entre elles un troisième passage de silence. Elles se regardèrent, et voici que, sans prononcer un mot de plus, elles lurent distinctement dans le

cœur l'une de l'autre. Le martyre qu'elles subissaient était si pareil, elles le savaient toutes deux si pareil, qu'elles sentirent à la même minute une même pitié les envahir. Obligées de condamner, de la plus irrévocable condamnation, l'une son père, l'autre sa mère, chacune eut un mouvement de tout son être vers son amie malheureuse comme elle. Et, tombant dans les bras l'une de l'autre, elles éclatèrent en sanglots.

V

LE LAC DE PORTO

Elles avaient fait du bien au cœur triste d'Alba, ces larmes de son amie, tant qu'elle avait tenu cette amie entre ses bras, palpitante de douleur et de pitié. Mais lorsque l'autre fut partie et que la fille de Mme Steno se retrouva seule, en face de sa pensée, une détresse plus grande la terrassa. Cette pitié que lui avait montrée sa compagne de misère, n'était-ce pas une preuve de plus qu'elle ne devait pas croire à sa mère? Ni le travail de ses propres observations sur les manières d'être de la comtesse, ni la dénonciation de la lettre anonyme, ni le duel de Boleslas, ni le billet de Maud, ni ce départ trop significatif n'avaient abouti pour elle à la certitude absolue qui ne laisse plus une chance au doute... Entre cette évidence totale et

les demi-évidences des hypothèses même les plus vraisemblables, il y a place pour tant d'étapes! Alba les avait toutes franchies, et chaque incident nouveau l'avait empoisonnée d'un nouveau soupçon. Ce qu'elle venait de discerner à travers les larmes de Fanny Hafner ne pouvait qu'accroître l'oppression de ce malaise. Que savait cette récente et déjà si tendre amie? Pourquoi et comment la plaignait-elle, même dans une crise si violente de malheur personnel? La réponse à ces questions était trop claire, et la jeune fille la sentit si cruelle qu'elle mit les mains sur son cœur comme pour arracher de son sein cette invisible aiguille dont la pointe la déchirait, et elle gémissait tout haut :

— « Ah ! si je me trompe, que je le sache, du moins !... Et si je ne me trompe pas, que je le sache encore !... Je souffrirais moins !... »

Hélas ! la misérable enfant ne devinait pas, tandis qu'elle jetait vers la destinée cet appel de désespoir, qu'il y avait à Rome et dans son entourage immédiat une créature occupée à réaliser ce vœu insensé. Et cette créature était la même qui n'avait pas reculé devant l'infamie de la lettre anonyme, cette jolie et sinistre Lydia Maitland, cette fine, cette silencieuse jeune femme, aux grands yeux bruns toujours souriants, toujours impénétrables dans ce teint lisse et mat qu'aucune émotion, semblait-il, n'avait jamais effleuré. L'insuccès de sa première tentative avait exaspéré sa haine contre son mari et contre la comtesse jusqu'à la fureur, mais une fureur concentrée, ramassée,

repliée sur elle-même comme un serpent qui se lance, — une fureur qui guettait une nouvelle occasion de frapper, depuis des semaines, patiemment, obscurément. Elle avait cru si bien tenir sa vengeance lors du retour affolé de Gorka, et à quoi avait-elle abouti? A débarrasser Lincoln d'un rival dangereux et à mettre en péril la vie du seul être à qui elle tînt ici-bas. Elle venait de passer de longues heures au chevet du frère dont elle était passionnément jalouse, avec un dévouement qui eût été sublime s'il n'avait servi à cette âme bourrelée d'une quotidienne pâture de haine. Elle avait constaté là, de nouveau, dans cette chambre de malade, à chaque heure, presque à chaque minute, la profondeur de l'amitié que le blessé portait à celui pour lequel il s'était battu. — Florent était reconnaissant à Lincoln d'avoir pu risquer sa propre vie en son lieu et place! Quand Lydia lui avait appris le départ de Gorka, quel éclair de joie dans ses yeux! Quel éclair encore quand la comtesse leur avait communiqué son projet d'une longue villégiature à Piove, puis d'une fin d'été à Venise, tous ensemble! Ce séjour dans la campagne de la maîtresse de son mari achevait d'exaspérer la colère cachée de Lydia. Elle souffrait à en jeter des cris, comme une bête emprisonnée et qui se heurte aux barreaux, quand sa pensée impuissante se meurtrissait à l'image du bonheur que les deux amants goûteraient dans l'intimité de la villa, avec les splendeurs autour d'eux des paysages de la Vénétie. Lincoln les lui rendait présents à l'avance, ces

paysages, en les décrivant devant elle avec sa mémoire de peintre, d'après les tableaux où Giorgione, Titien et Bonifazio en ont fixé la poésie, l'opulente verdure, les molles ondulations, les lointains bleuâtres. Dans l'atelier, une copie ancienne d'une des fêtes champêtres, attribuée tour à tour à chacun de ces trois artistes, montrait une courtisane nue auprès d'un puits ; et avec sa magnifique poitrine, avec son geste lent, ses cheveux blonds emmêlés de perles, sa bouche humide et sensuelle, ses souples hanches, on eût dit une sœur de Caterina Steno, tandis qu'un des seigneurs qui jouait de la viole auprès de cette créature de désir avait les épaules, la carrure et l'insolente placidité de l'Américain. La nerveuse et sèche Lydia sentait le fiel lui crever sur le cœur chaque fois qu'elle regardait cette toile qui lui représentait cette perspective d'une joie qu'elle ne pouvait plus empêcher. Quelle arme avait-elle entre ses mains aux doigts si souples qui n'avaient pas craint de se déshonorer au honteux travail de tant de dénonciations clandestines? Composer de nouvelles lettres anonymes? A quoi bon? Elle en avait, depuis le duel, envoyé une à la Vénitienne qui avait plaisanté tout haut de cette infamie avee sa gaieté insolente. Qu'avait-elle obtenu en avertissant Alba? Une inutile tristesse, puisque la contessina n'en continuait pas moins à poser et à couvrir de son innocence les désordres de sa mère. Sans doute l'épouse trahie gardait une pleine facilité de provoquer un scandale et un divorce, grâce à des

preuves aussi indiscutables que celles dont elle avait accablé Maud. Il lui suffisait de porter chez un homme de loi la correspondance qui dormait dans le meuble espagnol. A quoi bon encore? Elle ne se vengerait pas de son mari à qui ce divorce serait indifférent aujourd'hui qu'il gagnait autant d'argent qu'il en désirait, et elle perdrait son frère. Si évidents que fussent les torts de Lincoln, elle était trop sûre que Florent le lui préférerait, et c'était justement cette préférence certaine qui excitait en elle cette âpreté enragée de rancune. Elle passait en revue toutes les personnes et tous les moyens, et son instinct, cette espèce de double vue animale, comme une divination d'une bête venimeuse et féroce, finissait toujours par ramener sa pensée vers Alba. Durant les séances interminables que l'acharnement du peintre passionné autour de son modèle renouvelait et prolongeait sans cesse, elle étudiait, elle aussi, le pâle et mince visage de la jeune fille. Elle devinait dans ces yeux bleus, dont les paupières battaient si nerveusement, un indéfinissable mystère de révolte. Elle examinait cette bouche à demi ouverte dont les coins tombaient dans un pli amer. Elle suivait du regard cette visible consomption d'une adolescence rongée par l'idée fixe. Non, ce n'était ni l'attitude ni le masque d'une complice, et ce n'était pas non plus l'aspect d'une personne qui sait. Lydia avait beau se répéter que, avertie comme Alba l'avait été par sa lettre, le doute sur l'inconduite de Mme Steno ne lui était plus possible, elle se con-

vainquait à d'innombrables menus signes que la contessina doutait encore, et alors elle concluait :

— « C'est bien là qu'il faut frapper... Mais comment?... »

Oui, comment? Il y avait au service de la haine, chez cette frêle femme, en apparence perdue de mondanités, cette énergie virile dans la décision qui se retrouve dans toutes les familles d'origine vraiment militaire. Le sang du colonel Chapron remuait en elle et lui donnait un besoin d'agir. Que risquait-elle en tournant cette action du côté d'Alba? Si la jeune fille était éclairée sur sa mère, une preuve de plus ne lui apprendrait rien. Il n'y avait non plus aucun risque à la lui donner. Si au contraire la contessina n'était pas arrivée à la certitude, cette preuve de plus, mais décisive, n'amènerait-elle pas un éclat? Pour audacieuse que fût la Vénitienne, il lui serait pourtant difficile d'emmener à la fois son amant et sa fille à Piove, une fois convaincue d'être la maîtresse de cet amant aux yeux de cette fille et devant témoins. A force de tourner et de retourner ces raisonnements, Lydia finit par élaborer un de ces plans d'une simplicité abominable où se révèle ce qu'il faut bien appeler le génie du mal, tant ils supposent de lucidité dans la conception et de scélératesse dans l'exécution. Elle se dit qu'il ne fallait pas chercher d'autre théâtre que l'atelier pour la scène décisive qu'elle méditait. Elle connaissait trop la fureur d'amour dont Mme Steno était possédée

pour douter que, aussitôt seule avec Lincoln, elle ne lui prodiguât ces baisers affolés dont parlait leur correspondance. Le piège à tendre devenait très simple. Il suffisait qu'Alba et Lydia se trouvassent dans un poste d'observation pendant que les deux amants se croiraient en tête à tête, ne fût-ce que pour une minute. La disposition des lieux fournit à la redoutable femme le moyen de se créer cette place d'espionnage en toute sécurité. Ménagé dans la hauteur de deux étages, l'atelier occupait la moitié de l'épaisseur de la maison. Le mur qui le fermait du côté des appartements s'achevait par une cloison de verres de couleur à travers lesquels il était impossible de voir. Ce vitrage suffisait à éclairer d'un peu de jour un corridor très sombre, attenant lui-même à une lingerie. Lydia employa plusieurs heures de plusieurs nuits à découper avec le diamant d'une bague un trou de la largeur d'une pièce de cinquante centimes dans un de ces carreaux dépolis. Elle eut soin d'exécuter cette opération, digne d'un forçat, debout sur un tabouret, de telle façon que, même ce judas d'un nouveau genre une fois découvert, sa petite taille la défendît du soupçon d'avoir pu travailler à ce travail minutieux, difficile à une telle hauteur. Elle y atteignait pourtant à condition de se hausser sur la pointe des pieds. Car il fallait qu'elle pût regarder par cette ouverture, elle aussi. La minutie de son calcul était allée jusqu'à ce détail. Ces préparatifs étaient achevés depuis plusieurs jours, et, malgré son absence de

scrupule dans l'assouvissement de ses haines, elle hésitait encore à employer ce procédé de vengeance, tant il y avait de crauté atroce à faire espionner ainsi une mère par sa fille. Ce fut Alba elle-même qui se chargea d'éteindre la dernière flamme d'humanité dont s'éclairait cette conscience ténébreuse, et cela par la plus innocente des conversations. C'était le soir même de l'après-midi où elle avait échangé ce triste adieu avec Fanny Hafner. Elle était plus énervée encore que d'habitude, et elle parlait avec Dorsenne dans ce coin du hall de la villa Steno témoin de tant de causeries pareilles, l'unique consolation de sa détresse. Il y avait très peu de monde en ce moment dans le salon, et les deux jeunes gens avaient baissé la voix d'abord pour n'être pas entendus. Puis, comme il arrive, ils étaient revenus, sans même s'en apercevoir, à leur ton naturel. Peu à peu, préoccupés uniquement de ce qu'ils se disaient, ils n'avaient pas pris garde que Lydia se rapprochait d'eux par un simple changement de fauteuil qui lui permettait en causant elle-même avec un visiteur quelconque, de tendre l'oreille aux phrases prononcées par la contessina. Elle n'aurait pas tourné autour de cette dernière, comme elle faisait depuis des semaines, qu'elle eût encore guetté cet aparté, d'après le même instinct qui la poussait à lire les moindres lettres tombées entre ses mains, à interroger les domestiques, à espionner enfin sous toutes les formes et dans toutes les circonstances. Et voici les mots qu'elle surprit à une

minute. En les prononçant, la pauvre Alba outrait de beaucoup sa pensée, elle toute générosité et toute justice. Mais elle souffrait, et elle soulageait sa souffrance en parlant avec amertume de quelqu'un dont l'image s'associait trop étroitement au souvenir de son pire bourreau. C'était du brave Florent Chapron qu'il s'agissait, et elle répondait à Dorsenne qui lui en faisait l'éloge :

— « Que voulez-vous? C'est vrai que j'ai presque une répulsion pour lui... C'est pour moi comme un être d'une autre espèce... Son amitié pour son beau-frère?... Oui, elle est très belle, très touchante... Eh bien, elle ne me touche pas. C'est un dévouement qui n'est pas humain. C'est trop instinctif et trop aveugle... Enfin, je sais que j'ai tort... Il y a ce préjugé de race que je ne vaincrai jamais tout à fait... »

Dorsenne lui avait touché les doigts en ce moment-là, sous le prétexte de lui prendre son éventail, en réalité pour l'avertir, et il lui avait dit, à voix très basse cette fois :

— « Allons un peu plus loin, Lydia Maitland est trop près... »

Il avait cru surprendre un tressaillement dans la sœur de Florent, sur laquelle il avait jeté les yeux par hasard, tandis que sa trop sensible interlocutrice ne se surveillait plus. Mais comme le joli rire clair de Lydia s'était élevé à la même seconde, l'imprudente Alba avait pu lui répondre :

— « Heureusement elle n'a rien entendu. Et voyez comme on peut causer du chagrin sans s'en

douter !... Je viens d'être inique, » continua-t-elle, « car ce n'est pas leur faute, ni à Florent ni à elle, s'il y a un peu de sang noir dans leurs veines, d'autant plus qu'il est corrigé par du sang de héros, et qu'ils sont tous les deux parfaitement élevés, et ce qui est mieux, parfaitement bons, et puis je sais bien que s'il y a une grande idée dans ce siècle-ci, c'est d'avoir proclamé que vraiment tous les hommes sont frères... Mais je me sens si nerveuse ce soir... La peine de Fanny m'a trop impressionnée, et quand on est blessée, on devient vite mauvaise... Causons d'autre chose, voulez-vous? De votre ami Montfanon, par exemple, que je voudrais tant connaître. S'est-il enfin pardonné d'avoir assisté à votre duel? Maintenant que le mariage est rompu, va-t-il pardonner aussi à la pauvre Fanny?... »

Elle avait parlé d'un accent plus assourdi que celui de Dorsenne cette fois, mais trop tard. D'ailleurs, même si la sœur de Florent eût entendu ces nouvelles paroles, elles n'eussent pas suffi à guérir la blessure que les premières lui avaient faite à la place la plus ulcérée de son amour-propre intime.

— « Et moi qui hésitais, » se dit-elle, « moi qui pensais à la ménager !... »

Cet adieu au remords devait marquer et marqua le moment d'en finir pour cette âme vigoureuse et qui possédait, en les appliquant à de scélérates satisfactions de rancune, quelques-unes des qualités propres aux grandes intrigantes de la politique et du monde. Elle n'attendit pas vingt-

quatre heures pour exécuter le funeste projet qui devait consommer le malheur d'une pauvre enfant sans défense. Le lendemain matin vers les midi, elle se trouvait à l'atelier, assise à côté de Mme Steno, tandis que Lincoln donnait au portrait, enfin presque achevé, les derniers coups d'un pinceau trop chercheur, et qu'Alba posait, droite sur le grand fauteuil, absorbée et pâle à son habitude. Florent Chapron, après avoir, lui aussi, assisté à une partie de cette séance, venait de se retirer, appuyé sur la béquille dont il se servait encore par précaution. Cette absence parut si propice à Lydia, qu'elle résolut aussitôt de ne pas laisser échapper une pareille occasion, et comme si une fatalité s'était mêlée de lui rendre son œuvre d'infamie plus aisée, Mme Steno l'y aida en interrompant tout d'un coup le labeur du peintre qui, après avoir travaillé sans parler pendant une demi-heure, s'arrêtait pour essuyer son front sur lequel perlaient des gouttes de sueur, tant l'effort de tout son organisme tendu à sa besogne venait d'être violent :

— « Voyons, mon petit Linco, » dit-elle avec sa sollicitude affectueuse de maîtresse plus âgée, « il faut vous reposer. Voilà deux heures que vous n'avez pas cessé de peindre, et des choses si minutieuses... Je me fatiguais rien qu'à vous regarder, comme le Sybarite... »

— « Et moi, je ne suis pas fatigué, » répondit Maitland qui posa pourtant sa palette et son pinceau, et, roulant une cigarette, il l'allumait ; et il continua avec un sourire de fierté : « Nous n'avons

que cela de bon, nous autres Américains, mais nous l'avons, une puissance de nous appliquer que le Vieux Monde ne connaît plus... C'est pour cela qu'il y a des métiers où nous n'avons plus de rivaux... Voulez-vous que pour vous fatiguer davantage et vous divertir en même temps je vous raconte la vie du docteur Peyton, le dentiste de la rue Condotti?... Imaginez-vous qu'il a un autre cabinet à Londres qui s'ouvre le 1er juin à dix heures exactement, et qui se ferme le 31 octobre à quatre heures, non moins exactement... Et vous savez ou ne savez pas que son cabinet de Rome ferme toujours aussi exactement le 20 mai à quatre heures, pour rouvrir le 10 novembre à dix. Et depuis vingt-deux ans, il n'a pas manqué une seule de ces dates. Le voyage lui représente ses vacances !... Ce n'est rien... Il se fait payer cinq dollars le quart d'heure, et il lui arrive couramment de gagner cent cinquante dollars à sa journée. Calculez ce que cela fait d'heures et de quelle besogne, — celle d'un horloger qui réparerait des montres sensibles !... Et maintenant, devinez ce qu'il m'a répondu comme je le plaignais de passer sa vie à paver d'or toutes les molaires malades de la Grande-Bretagne et de l'Italie : *I like my work.* J'aime mon ouvrage !... Trouvez-moi un Européen qui ait conservé cette puissance nerveuse... »

— « Et en attendant, » répondit Lydia, « vous avez pris Alba pour une Bostonienne ou une New-Yorkaise, et vous l'avez fait poser si longtemps qu'elle en est toute pâle... Il faut la distraire et la

détendre... Venez avec moi, chérie. Je vais vous montrer le costume que l'on m'a envoyé de Paris et que je mettrai cet après-midi à la garden-party de l'ambassadrice d'Angleterre. Il faut que je vous consulte sur un dernier petit arrangement... »

Elle avait forcé Alba Steno à se lever du fauteuil de pose en lui disant ces mots, puis elle lui avait enlacé la taille pour l'entraîner et elle l'avait embrassée. Ah ! si jamais une caresse mérita d'être comparée à la hideuse flatterie de l'Iscariote, ce fut celle-là, et la jeune fille aurait pu répondre, elle aussi, le mot sublime : « Ami, pourquoi m'as-tu trahi dans un baiser?... » Hélas ! elle y crut, à la sincérité de cette preuve d'affection, et elle rendit son baiser à sa fausse amie avec une reconnaissance qui n'attendrit pas cette âme saturée de haine, car cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que Lydia avait mis à exécution son monstrueux projet. Sous le prétexte d'arriver plus vite à la lingerie, elle avait pris un escalier de service qui aboutissait à ce couloir vitré, le long duquel était ménagée l'ouverture destinée à regarder dans l'atelier.

— « Voilà qui est bien étrange, » dit-elle en s'arrêtant tout d'un coup. Et, montrant à son innocente compagne le petit jour rond qui rompait de son vide la teneur unie du panneau : « Ce sera quelque domestique qui aura voulu espionner... Mais quoi?... Vous qui êtes grande, examinez donc de près comment a pu être fait ce travail et où donne ce jour... Si c'est un trou découpé exprès,

je saurai bien qui est le coupable, et il partira, dussé-je renvoyer toute la maison... »

Alba obéit à cette perfide demande, distraitement, et elle appliqua son œil à la portion trouée de la vitre. L'envoyeuse de lettres anonymes avait trop bien choisi son moment. Aussitôt la porte de l'atelier refermée, la comtesse s'était levée pour se rapprocher de Lincoln. Elle avait mis au cou du jeune homme ses bras nus sous la batiste transparente des manches de sa robe d'été, et elle avait commencé de lui dévorer, de ses lèvres gourmandes, les yeux et la bouche. Lydia, qui avait gardé une des mains de la jeune fille dans la sienne, sentit cette main s'agiter d'un tremblement convulsif. Un chasseur à l'affût qui entend frémir les feuillages du hallier où doit passer la proie qu'il guette n'éprouve pas une joie plus intense. Son piège avait réussi. Elle dit à sa malheureuse victime :

— « Mais qu'avez-vous? Comme vous tremblez !... »

Et elle essaya de la repousser pour se mettre à sa place. Alba, que la vue de sa mère embrassant Lincoln de ce baiser passionné bouleversait en ce moment-là d'une horreur inexprimable, eut cependant assez de lucidité à travers sa souffrance pour comprendre le danger que courait cette mère qu'elle venait de surprendre ainsi, serrant entre ses bras de coupable amoureuse, — qui?... le mari même de la femme qui lui parlait, qui lui demandait pourquoi elle tressaillait d'épouvante, qui allait regarder par ce même judas, voir ce même tableau !...

Afin d'empêcher ce qu'elle croyait devoir être pour Lydia une révélation terrible, la courageuse enfant eut une de ces idées désespérées comme un péril immédiat en inspire. Elle donna de sa main libre un coup si violent dans le panneau de verre qu'il se brisa avec fracas en lui déchirant les doigts et le poignet. Puis elle se rejeta sur sa compagne à son tour avec un cri de douleur. Était-ce la blessure de sa main ensanglantée, était-ce celle de son cœur percé par l'horrible vision, qui se soulageait dans ce gémissement? L'autre y répondit par une parole de colère :

— « Vous l'avez fait exprès, malheureuse !... »

La féroce créature s'était précipitée, en disant ces mots, vers la large baie maintenant ouverte dans le carreau, — tròp tard ! Elle avait vu seulement Lincoln debout au milieu de l'atelier, qui regardait du côté où le vitrage avait été cassé, tandis que la comtesse, debout elle aussi à quelques pas de lui, s'écriait :

— « Ma fille ! Qu'est-il arrivé à ma fille? J'ai reconnu sa voix !... »

— « Ne vous inquiétez pas, » répondit Lydia avec une ironie atroce. « C'est Alba qui a frappé sur le carreau pour vous faire un signe... »

— « Mais elle s'est blessé?... » interrogea la mère.

— « C'est peu de chose, » répondit avec le même accent d'ironie l'implacable femme, et elle se retourna vers la contessina pour la regarder avec tant de rancune que, même dans l'état de

bouleversement où cette dernière se trouvait plongée par ce qu'elle avait surpris, ce regard la glaça d'épouvante. Elle éprouva la sorte de frisson qui avait saisi sa chère amie Maud dans ce même atelier, devant les horribles abîmes de cette âme sinistre soudain découverts. Elle n'eut d'ailleurs pas le temps de préciser cette impression, ni d'en prendre une pleine conscience. Car déjà sa mère était auprès d'elle, la serrant dans ses bras, — ces mêmes bras qu'Alba venait de voir noués au cou d'un amant, — lui donnant des baisers, avec cette même bouche... La secousse morale fut si forte que la jeune fille s'évanouit. Que ne lui fut-il donné de passer ainsi, dans ce spasme d'une douleur suprême, avant d'être entraînée par cette douleur aux tragiques folies qu'elle expie peut-être aujourd'hui, — quoiqu'il doive y avoir, dans le monde de l'éternelle et impeccable justice, un lieu de repos et de pardon pour des créatures comme elle, victimes des fautes que d'autres ont commises et qui n'ont pas eu les épaules à porter leur croix !... Mais non. Elle revint à elle et presque tout de suite. Elle vit sa mère aussi affolée d'inquiétude qu'elle l'avait vue tout à l'heure frémissante de joie et d'amour. Elle vit de nouveau les yeux de Lydia Maitland fixés sur elles deux avec une expression trop significative maintenant. Et, comme elle avait eu la présence d'esprit de sauver cette coupable mère, elle trouva dans sa tendresse la force de lui sourire, de lui mentir, de l'aveugler à jamais sur la vérité de la hideuse scène qui venait

de se jouer dans ce tournant de couloir et devant ce vitrage brisé :

— « J'ai eu peur de la vue de mon propre sang, » dit-elle avec sa grâce frémissante, « et cependant je crois que ce n'est que de toutes petites coupures. Regarde. Je remue ma main sans qu'elle me fasse mal... »

Elle avait raison, et quand le docteur, appelé en toute hâte, eut constaté qu'il n'était resté dans les déchirures aucun éclat de verre, la comtesse se trouva si rassurée qu'elle reprit toute sa gaieté. Jamais elle n'avait été d'humeur plus charmante que dans la voiture qui les ramenait à la villa Steno, puis durant le déjeuner que la mère et la fille prirent en tête à tête. Et saisissant le bras d'Alba pour sortir de la salle à manger, elle lui dit, avec une gaminerie de grande sœur :

— « Tu vas être tout à fait intéressante à la garden-party de l'ambassade... »

— « Je n'irai pas, » répondit vivement la contessina, qui ajouta : « Tu sais, ce saisissement m'a rendue un peu nerveuse... Il me serait pénible de voir du monde... »

— « Comme tu voudras, » répondit Mme Steno, qui secoua dans un rire sonore sa belle tête blonde. « Et l'on parle d'hérédité !... Moi, quand il m'est arrivé de courir un petit danger, cela me monte... Je n'ai jamais dansé avec autant de plaisir que le jour où j'ai failli être tuée dans un déraillement... Je te l'ai raconté, tu te rappelles? Entre Padoue

et Mestre... Et pourtant, c'est vrai que j'avais vu la mort de bien près... Mais je n'insiste pas. Chacun a son caractère. Tu sais ma devise : Vivre, et laisser vivre ! »

Pour une âme obligée par l'évidence d'en condamner une autre sans cesser de l'aimer, il n'y a pas de pire douleur que de constater l'inconscience absolue de cette autre âme et sa sérénité dans la faute. Mais lorsqu'il s'agit d'une mère, c'est-à-dire d'un être que nous ne pouvons pas juger, même criminel, sans commettre un véritable parricide moral, cette douleur s'exalte jusqu'au supplice. Obsédée par la vision ineffaçable de la matinée qui lui navrait la pensée de nouveau à toutes les secondes, Alba n'eût été préservée du désespoir que par l'évidence parallèle d'un trouble chez la coupable, d'une lutte, d'un remords, d'un regret. De la retrouver si paisible, si gaiement occupée à l'espérance d'une partie de plaisir, contrastait d'une manière trop forte avec le tragique de l'épreuve que subissait la jeune fille. Elle se sentit accablée par une tristesse plus lourde, plus déprimante encore, et qui devint matériellement insupportable quand, vers les deux heures et demie, sa mère lui dit adieu, quoique la fête de l'ambassade anglaise ne commençât qu'à cinq heures.

— « J'ai promis au pauvre Hafner d'aller le voir aujourd'hui... Tu sais qu'il est malade de chagrin... Je voudrais encore essayer de tout arranger... Je te renverrai la voiture si tu veux sortir un peu. J'ai téléphoné à Lydia de m'attendre

chez elle à quatre heures. Elle me mènera... »

Elle avait, pour détailler cet emploi si naturel de son après-midi, des yeux trop brillants, un sourire trop heureux. Elle était trop jeune dans sa toilette claire. Ses pieds frémissaient d'une impatience trop nerveuse dans le vernis souple de ses petits souliers. Comment Alba n'eût-elle pas senti qu'elle lui mentait? L'enfant désabusée eut l'intuition que cette visite au père de Fanny n'était qu'un prétexte. Ce n'était pas la première fois que la comtesse employait, pour s'affranchir d'une surveillance incommode, ce procédé du renvoi de la voiture officielle qui, à Rome comme à Paris, est toujours le signe probable d'aventures clandestines chez les femmes de son rang. Ce n'était pas la première fois non plus qu'Alba se sentait envahie par le soupçon devant certaines disparitions mystérieuses de sa mère. D'ordinaire elle opposait à ce soupçon une force de confiance volontaire qu'elle ne trouva plus en elle après la révélation indiscutable de la matinée. Elle se mit à la fenêtre pour voir partir la victoria. Les deux chevaux piaffèrent, et la Vénitienne, relevant sa gracieuse tête envoya par-dessous son ombrelle rose un sourire à la jeune fille qui la regardait partir. Comme elle aurait été surprise si elle avait pu deviner ce que disait ce regard, cette supplication éperdue de rester, d'être là pour calmer par sa présence un tel délire de douleur, de ne pas aller où elle allait ! Car c'était vrai qu'elle avait avec Lincoln un rendez-vous à leur appartement secret. Elle en savourait

d'avance les fiévreuses délices, tandis que ses chevaux descendaient du côté du palais Savorelli, où elle ne perdrait que cinq minutes, — juste le temps de justifier son alibi. — Là elle renverrait sa voiture. Elle monterait dans un fiacre quelconque, puis elle irait dans une église, où elle ferait malgré tout une prière pour demander pardon du doux péché qu'elle courrait commettre ensuite! Elle s'abandonnait en pensée à cette attente du plaisir certain qui, dans certaines natures puissantes comme était la sienne, confine déjà à la volupté. Elle ne se doutait pas que la pauvre Alba, son Alba, cette enfant tendrement aimée malgré tout, subissait, à cette même seconde et à cause d'elle, la plus terrible des tentations... Quand la voiture avait disparu, les yeux fixes de la jeune fille s'étaient reportés sur le pavé clair, et voici qu'elle avait senti naître en elle une envie subite, instinctive, presque irrésistible, d'en finir avec la souffrance morale dont elle était dévorée. C'était si simple, il suffisait d'en finir avec la vie!... Un geste, qu'elle fît un geste seulement, — un si petit geste, — qu'elle se penchât par-dessus la balustrade contre laquelle son bras s'appuyait, d'une certaine manière, comme cela, un peu plus en avant, un peu plus encore... Et cette souffrance était terminée. Elle ne reverrait plus jamais le visage détesté de Lincoln à côté du visage de sa mère. Elle ne rencontrerait plus jamais les yeux de Lydia Maitland, ces yeux qui savaient la honte de cette mère. Elle ne partirait pas pour Piove. Elle n'aurait pas à y passer des semaines

et des semaines dans cette société dont la simple idée lui faisait mal, physiquement, jusqu'à l'extrémité de ses mains et de ses pieds. Souvent déjà elle avait éprouvé ce désir de la mort qui, chez les enfants des suicidés, s'élève des profondeurs les plus mystérieuses de l'être. Ils sont, comme l'a dit avec énergie un médecin philosophe, des prédisposés en quête d'occasion, et l'hérédité se reconnaît en eux à ce trait singulier : cette pensée de la mort volontaire n'est pas pour eux un aboutissement, le produit d'un lent travail de leur faculté raisonneuse. La plus légère épreuve découvre cette pensée dans ces âmes, qui sont, pour ainsi dire, nées avec une plaie toujours prête à saigner. Mais entre ce désir instinctif de la mort et la mise à exécution, il y a, pour continuer d'employer les termes de la science, une largeur psychologique, une distance plus ou moins grande que beaucoup de ces héréditaires ne franchissent jamais, ce qui permet de considérer la disposition impulsive au suicide comme une maladie guérissable. En revanche, lorsque cette largeur est épuisée et cette distance franchie, l'impulsion devient si puissante qu'elle revêt un caractère de fatalité inéluctable, rapide comme un foudroiement. C'était le cas pour Alba qui, à la minute du départ de sa mère, souffrait autant qu'il est possible de souffrir, mais elle ne songeait pas à la mort. Maintenant, penchée sur l'appui de la fenêtre ouverte, et mesurant des yeux la distance des deux étages, elle se sentait attirée vers cet espace vide d'un attrait à la fois

fiévreux, épouvanté et presque doux. Oui. C'était si simple... Elle se vit couchée sur ce pavé clair, les membres brisés, la tête brisée, morte... morte, — délivrée ! A cette seconde, elle fut saisie par l'espèce de joie délirante dont l'exécution de ces sortes de suicides s'accompagne. Elle éclata d'un rire nerveux. Elle se pencha davantage, et elle allait se précipiter, lorsque la rencontre que fit son regard d'une personne qui marchait sur le trottoir, la réveilla soudain de ce vertige dont le charme étrange venait de l'enlacer si puissamment. Elle se rejeta en arrière. Elle frotta ses yeux avec ses mains, et elle qui n'était guère habituée à ces exaltations mystiques, elle dit tout haut :

— « Mon Dieu ! C'est vous qui me l'envoyez !... Je suis sauvée... » Et elle sonna le valet de pied pour lui ordonner que si M. Dorsenne la demandait, on l'introduisît dans le petit salon de Mme Steno. « Je n'y suis pour aucune autre personne..., » ajouta-t-elle.

C'était en effet Julien qu'elle avait vu s'approcher de la maison, à cet instant même où elle n'était plus séparée de l'abîme que par ce dernier tressaillement de répugnance animale qui se retrouve jusque dans les suicides les plus mêlés de manie. Les fous eux-mêmes ne choisissent-ils pas de périr d'une manière plutôt que d'une autre? Elle demeura quelques minutes à reprendre ses esprits, immobile. Les forces les plus profondes de son être se concentraient sur une résolution qui rendit à son

charmant visage, contracté tout à l'heure d'un pli presque sinistre, sinon une sérénité, du moins l'expression d'une espérance. Elle ne s'était point trompée en pensant que le jeune homme se dirigeait vers la porte de la maison. Il lui était arrivé plusieurs fois — étant donné les étranges principes de sa mère en matière d'éducation — de recevoir la visite de Julien en tête à tête ; mais pour qu'elle fût allée jusqu'à interdire sa porte à tout autre, il fallait qu'elle se proposât d'avoir avec lui un entretien d'une importance singulière. Quand on fut venu lui annoncer qu'il l'attendait dans le petit salon, suivant ses ordres, elle parut encore hésiter.

— « Non, » se dit-elle enfin. « C'est le salut, le seul salut. Je vais savoir s'il m'aime vraiment... Et, s'il ne m'aime pas?... »

Elle regarda de nouveau par la fenêtre, afin de s'assurer à elle-même qu'au cas où cette conversation ne se terminerait pas comme elle le désirait, le tragique et simple moyen de tout à l'heure demeurait à sa disposition pour l'affranchir de cette vie infâme qu'elle ne pouvait décidément plus accepter. Dans cette heure unique où tout son être intime vibrait du frémissement d'une crise suprême, les deux individualités fondues dans la sienne se débattaient en elle. C'était l'âme de son vrai père, de ce tragique et malheureux Wérékiew, qui l'avait inclinée sur l'appui de la croisée ouverte et invitée à mourir. C'était l'âme énergique de sa mère qui, maintenant, la précipitait à l'audacieuse démarche qu'elle méditait

pour sortir de son angoisse par une autre porte que celle de la mort, et cette influence de l'hérédité maternelle était si dominante en ce moment que, pour la première fois peut-être depuis qu'il la connaissait, Dorsenne trouva, lorsqu'elle entra dans le petit salon, qu'elle ressemblait à Mme Steno. Qui sait, — car dans ces instants où nous nous trouvons à l'un des carrefours de notre destinée, les moindres impressions déterminent nos volontés hésitantes, — qui sait si cette ressemblance, soudainement évoquée, ne fut pas la cause de la réponse qu'il fit à la jeune fille quand elle lui parla enfin avec la solennité passionnée de son âme en détresse? Qui sait si l'inconscient ressouvenir des déportements de la maîtresse de Lincoln ne souilla pas à ses yeux l'innocente et sublime confiance de cette adorable créature, — fantôme torturant de son inconsolable regret d'aujourd'hui, quand elle aurait pu être l'enchantement de sa seconde jeunesse, l'exquise et tendre fleur greffée à l'arbre si tristement nu de la quarantième année? Ah! que Julien voudrait être encore au début de cette causerie commencée sur son ton habituel de sentimentalisme railleur, et si vite transformée en un dialogue de drame! Il pensait bien, en arrivant à la villa Steno, qu'il marchait vers son dernier tête-à-tête avec sa jolie et intéressante petite amie. Car il s'était enfin décidé à partir, et pour être plus sûr de ne pas défaillir, il avait passé au bureau des wagons-lits et il avait retenu sa place pour le soir même. Oui, il était venu pour un adieu, mais pas

pour cet adieu-là, pas pour cette séparation dont il se souviendra tant qu'il sera lui-même de ce monde où l'on peut faire tant de mal, en riant, et sans presque s'en douter. Il avait tant badiné avec l'amour que le célèbre proverbe lui semblait ne devoir jamais s'appliquer à lui, et ce fut par un badinage encore qu'il entra en matière, lorsque, ayant voulu prendre la main d'Alba pour y mettre un baiser, il vit qu'elle était bandée de linge :

— « Que vous est-il donc arrivé, petite comtesse?... Est-ce que mes lauriers ou ceux de Florent Chapron vous ont empêchée de dormir, que vous voici avec le poignet classique du duelliste?... Sérieusement, où vous êtes-vous blessée?... »

— « Je me suis appuyée à un châssis vitré qui a cédé, et les éclats m'ont un peu déchiré les doigts..., » répondit la jeune fille, qui ajouta avec un demi-sourire : « Ce n'est rien. »

— « Quelle imprudente enfant vous faites !... » dit Dorsenne sur un ton d'amicale gronderie. « Savez-vous que vous risquiez de vous couper une artère, tout simplement, et de provoquer une hémorragie très grave, peut-être mortelle?... »

— « Il n'y aurait pas grand mal à cela, » répondit Alba en hochant sa jolie tête, avec un pli si amer cette fois autour de sa bouche que le jeune homme cessa de sourire.

— « Ne me parlez pas sur ce ton, » fit-il, « ou bien je croirai que vous l'avez fait exprès... »

— « Fait exprès? » répéta la jeune fille. « Fait exprès? Pourquoi l'aurais-je fait exprès?... »

Et elle rougit, et elle se prit à rire du même rire énervé qu'elle avait eu toute seule un quart d'heure plus tôt, lorsqu'elle se penchait sur la rue. Dorsenne la sentit trop souffrir, et son cœur se serra. Le trouble contre lequel il luttait depuis ces derniers jours avec l'énergie d'un artiste indépendant et qui a depuis longtemps systématisé son célibat l'envahit de nouveau. Il pensa qu'il fallait vraiment mettre entre la « sottise » et lui l'irréparable de sa résolution catégorique. Aussi répondit-il à sa petite amie aves sa douceur habituelle, mais sur un ton de fermeté qui annonçait son parti pris :

— « Je vous ai encore froissée, contessina, et vous venez de me regarder avec vos yeux de nos heures de dispute... Il ne faut pas les avoir pour moi, mais les autres, ceux de notre amitié... Vous regretteriez plus tard d'avoir été méchante aujourd'hui... »

Comme il prononçait ces mots énigmatiques, elle vit qu'il avait dans ses yeux lui-même et dans son sourire quelque chose d'un peu différent et de très indéfinissable. Il fallait qu'elle l'aimât plus encore qu'elle ne croyait elle-même, car elle en oublia, pour une seconde, et sa propre peine et sa propre résolution, et elle lui demanda vivement :

— « Vous avez un chagrin?... Vous souffrez?... Que se passe-t-il?... »

— « Non, » répondit Dorsenne, « il ne se passe rien. Mais c'est l'heure qui passe, ce sont les minutes qui s'en vont, et pas seulement les minutes.

Il y a une vieille et charmante odelette française que vous ne connaissez pas et qui commence :

Le temps s'en va, le temps s'en va, madame.
Las, le temps? Non. Mais nous nous en allons...

Ce qui signifie, petite comtesse, en simple prose, que c'est sans doute la dernière causerie que nous aurons ensemble cette saison, et que ce serait vilain de trop me la gâter, cette dernière visite... »

— « Est-ce que je vous comprends bien? » dit Alba. Elle aussi connaissait trop les habitudes de conversation de Julien pour ne pas savoir que ce marivaudage, à demi moqueur, à demi sentimental, lui servait toujours à préparer des phrases plus graves et contre l'émotion desquelles sa peur de paraître dupe se garait par avance. Elle croisa ses bras sur sa poitrine, et après un silence elle continua, d'une voix grave : « Vous partez?... »

— « Oui, » répondit-il, et de la poche de sa jaquette il tira à moitié son coupon de route : « Et vous voyez que j'ai fait comme les poltrons qui se jettent à l'eau. Mon billet est pris, et je ne me tiendrai plus à moi-même le petit discours que je me tiens depuis des mois, ce : — Monsieur le bourreau, encore un moment, — de la Du Barry... Je vous ai conté ce mot. Dans toute cette ineptie sanglante de notre grande Révolution, c'est le seul qui me touche un peu... Il est si sincère ! »

— « Vous partez? » répéta le jeune fille, qui ne parut pas avoir fait attention à la plaisanterie par laquelle Julien avait déguisé son propre trouble

devant l'effet de ce départ si brusquement annoncé. « Je ne vous verrai plus !... Et si je vous demandais pourtant de ne pas vous en aller encore?... » continua-t-elle. « Vous m'avez parlé de notre amitié. Si je vous priais, si je vous suppliais, au nom de cette amitié, de ne pas m'en priver à cet instant où je n'ai plus personne, où je suis si seule, si horriblement seule, est-ce que vous me répondriez non?... Vous me l'avez dit souvent, que vous étiez mon ami, mon véritable ami?... Si c'est vrai, ne vous en allez pas. Je vous le répète, je suis trop seule, et j'en ai peur... »

— « Voyons, petite comtesse, » répondit Dorsenne, que l'exaltation si subite de la jeune fille commençait d'effrayer, « ce n'est pourtant pas raisonnable de vous mettre dans de pareils états, parce que vous avez eu hier à soutenir un entretien très triste avec cette pauvre Fanny ! D'abord il m'est tout à fait impossible de remettre encore mon départ. Vous me forcez à vous donner des raisons bien grossières, presque commerciales... Mais mon livre va paraître, et il faut que je sois là pour cette mise en train de la vente dont je vous ai trop parlé... Et puis vous allez vous-même vous en aller. Vous aurez toutes les distractions de la campagne, vos amis de Venise, quelque *patito* que vous devez me cacher, et en tout cas cette charmante Lydia Maitland... »

— « Ne prononcez pas ce nom, » interrompit Alba dont les traits s'étaient décomposés devant cette allusion au séjour de Piove. « Vous ne savez

pas le mal que vous me faites, ni ce que c'est que cette femme, quel monstre de cruauté et de perfidie !... Ne m'interrogez pas non plus. Je ne vous dirais rien... Mais, » reprit-elle en joignant ses mains cette fois, ses pauvres mains amaigris qui tremblaient de l'angoisse des phrases qu'elle osait formuler, « est-ce que vous ne comprenez pas que si je vous parle comme je vous parle, c'est que j'ai besoin de vous pour vivre... » puis d'une voix presque basse, tant elle était étouffée d'émotion : « c'est que je vous aime !... » Toutes les pudeurs naturelles à une enfant de vingt ans montèrent à son pâle visage en un flot de pourpre quand elle eut jeté cet aveu. « Oui, je vous aime ! » répéta-t-elle d'un accent aussi profond, mais plus ferme. « Ce n'est pourtant pas une chose si commune dans cet affreux monde qu'un vrai dévouement, qu'un être qui ne demande qu'à vous servir, qu'à vous être utile, qu'à vivre dans votre ombre... Vous le voyez, je n'ai pas de coquetterie avec vous, je n'ai pas de fierté... Si vous ne m'aimez pas, tout est fini pour moi, et alors, que m'importe cette fierté?... Si vous m'aimez, ah ! si vous m'aimez !... » et elle ferma les yeux, comme si cette idée lui eût fait mal encore à force de douceur, « alors, vous comprendrez que pour avoir le droit de vous donner ma vie, de porter votre nom, d'être votre femme, de vous suivre, j'ai senti tout haut devant vous au moment où j'allais vous perdre. Vous me pardonnerez si j'ai manqué à ma modestie pour la première, pour la dernière fois... Mais j'ai trop souffert... »

Elle se tut. Jamais la pureté absolue de cette charmante créature, née et grandie dans une atmosphère de corruption en y demeurant si intacte, si noble, si franche, n'avait éclaté comme dans cette minute. Toute son âme virginale et malheureuse était dans ses yeux qui imploraient Julien, sur ses lèvres qui tremblaient d'avoir ainsi parlé, sur son front autour duquel flottait comme une auréole de petits cheveux blonds soulevés par la brise qui soufflait de la croisée ouverte. Elle avait trouvé le moyen d'oser cette prodigieuse démarche, la plus téméraire que puisse se permettre une femme, à plus forte raison une jeune fille, avec une si chaste simplicité, qu'à cette minute Dorsenne n'eût pas osé toucher seulement la main de cette enfant qui se confiait à lui si follement, si loyalement aussi. Elle-même, malgré la rougeur dont ses joues un peu creusées continuaient d'être empourprées, elle n'éprouvait à aucun degré le sentiment de honte. Il y avait dans son aveu trop de droiture, elle avait été conduite à cette extrémité, comme elle le disait, par trop de douleur. Et surtout, elle espérait. Elle avait foi dans la sympathie de Julien, mieux que cela, dans son amour. Elle avait, à maintes reprises, cet hiver et ce printemps, pensé que le jeune homme ne la demandait pas en mariage parce qu'elle était trop riche. Hélas ! c'était bien vrai qu'il subissait auprès d'elle les émotions les plus vives dont il fût capable. Mais c'était plus vrai encore que cette sympathie émue n'avait jamais envahi, n'en-

vahirait jamais les portions lucides et froides de son être si rebelle à l'abandon. C'était vrai qu'elle lui plaisait avec sa beauté particulière de Slave italianisée, à un tel point que, s'il n'eût pas été un très honnête homme par certains côtés, il fût devenu son amant avec délices. Mais c'était plus vrai encore qu'il s'intéressait surtout à elle par une curiosité sans entraînement et contre laquelle il était déjà en réaction, de peur de renoncer à cette indépendance de passant intellectuel, volupté souveraine de cette nature aussi volontaire que mobile ! Aussi ce touchant discours, où frémissait une détresse si tendre et dont chaque mot devait plus tard le faire pleurer de regrets, lui produisit-il sur le moment une impression de peur plus encore que de pitié. Oui, il eut peur de la flamme qui brûlait dans les yeux de la jeune fille, il eut peur de l'émotion qui le gagnait lui-même, il eut peur de cette force étrange que déployait soudain cette enfant, peur de se sentir entraîné, malgré lui, dans l'atmosphère des passions complètes, exclusives et violentes, lui qui ne se complaisait qu'au monde indécis des nuances, des demi-bonheurs et des demi-malheurs, des émotions atténuées et artificielles. Elle s'était tue, et il ne répondait pas. Quand enfin il rompit ce silence cruel, rien que le son de sa voix révéla du coup à la malheureuse l'inutilité de cet appel suprême adressé par elle à la vie. Elle n'avait gardé, pour exorciser le démon du suicide, que son espoir dans le cœur de cet homme, et ce cœur vers qui elle s'était précipitée

avec un élan si effréné se retirait au lieu de se donner.

— « Apaisez-vous, je vous en supplie, » lui disait-il. « Vous devez comprendre que je suis tout ému, tout étonné de ce que j'entends... J'étais si loin d'y penser !... Mon Dieu ! comme je vous vois troublée !... Et cependant, » continua-t-il avec plus de fermeté, « je me mépriserais profondément de vous mentir... Vous venez d'être si loyale avec moi. Je ne peux reconnaître cette confiance qu'en pensant, moi aussi, tout haut... Vous épouser? Ah ! ce serait le plus charmant rêve de bonheur, si ce rêve ne m'était pas interdit par l'honnêteté. Pour accepter la vie d'une jeune fille telle que vous, il faut pouvoir, sincèrement, honnêtement, lui promettre sa vie à soi, tout entière. Et cette promesse, elle m'est interdite, parce que je ne la tiendrais point. Pauvre enfant !... » Et sa voix se fit presque amère pour prononcer ces mots : « Vous ne me connaissez pas. Vous ne savez pas ce que c'est qu'un écrivain de ma race, et comme d'unir votre destinée à la mienne serait pour vous un martyre plus dur que votre solitude morale d'aujourd'hui? Voyez, je venais chez vous avec tant de joie, parce que j'étais libre, parce qu'à chaque fois je pouvais me dire que je n'y reviendrais plus. Ce n'est pas romanesque, cet aveu. Mais c'est ainsi... Que cela devienne un lien, une obligation, un cadre fixe où me mouvoir, un cercle d'habitudes où m'emprisonner, et je n'aurai qu'une idée, celle de m'enfuir... Un engagement de toute ma vie?... Non.

Non. Je ne le supporterais pas... Il y a des âmes de passage comme il y a des oiseaux voyageurs, et j'en suis une. Et vous-même, vous le comprendrez demain, tout à l'heure, et vous vous rappellerez que je vous ai parlé comme un homme d'honneur qui serait désespéré s'il devait croire que vraiment il a augmenté, sans le vouloir, les tristesses de votre destinée, quand il n'aurait souhaité que de les adoucir... Mon Dieu ! que faire? » s'écria-t-il en voyant, tandis qu'il parlait, jaillir des yeux de la jeune fille deux larmes qu'elle n'essuya pas. Ce n'étaient plus les longs et tendres sanglots de la veille quand elle tombait dans les bras de Fanny Hafner, de sa compagne de misère, avec la douceur dans sa peine d'une compassion reçue et accordée. Non. Ces grosses et lourdes larmes qui roulaient sur ses joues brûlantes sans un cri, sans un soupir, c'étaient les gouttes d'une sueur d'agonie arrachées par le désespoir absolu, total, irrémédiable. C'était l'adieu à la vie d'une âme jeune et qui, n'ayant pas trouvé d'écho pour son cri d'agonie, pleure une dernière fois, pleure cette jeunesse condamnée, se pleure. Et comme Julien épouvanté répétait : « Que faire?... »

— « Vous en aller, » lui répondit-elle, « me laisser... Je ne vous en veux pas. Je vous suis reconnaissante plutôt de ne pas m'avoir menti... Mais votre présence m'est trop cruelle... J'ai honte de vous avoir parlé, maintenant que je sais que vous ne m'aimez pas... Vous avez raison de quitter Rome... Vous auriez dû partir plus tôt... Ne

vous défendez point..., » continua-t-elle en l'empêchant d'interrompre, « je ne vous accuse de rien... Vous ne m'avez jamais menti, jamais donné le droit de croire que vous aviez pour moi autre chose que cette amitié légère... J'ai été folle... Ne m'en punissez pas en restant davantage... Après la conversation que nous venons d'avoir, mon honneur, à moi, veut que nous ne nous parlions plus jamais... »

— « Vous avez raison, » dit Julien, après un nouveau silence. Il prit son chapeau qu'il avait posé sur une table au commencement de cette visite, si rapide et terminée soudain par une explosion de sentiments si étranges. Les deux jeunes gens se regardèrent encore une fois. Qu'il devait souvent la revoir ainsi, blanche maintenant comme une morte, la bouche douloureuse, le visage encore humide de ses larmes qui ne coulaient plus, rigide et tragique dans sa toilette claire de printemps, ses bras croisés comme tout à l'heure sur sa mince poitrine, afin de ne pas lui donner la main ! Il ne lui tendit pas la sienne. Il comprit que la misérable enfant lui avait dit vrai. Si elle avait avoué sans honte ses émotions quand elle les croyait partagées, de les savoir connues l'accablait maintenant de confusion. Il lui dit : « Allons, adieu... » Elle inclina sa blonde tête sans répondre. Pauvre fantôme de la plus douce des victimes et de la plus innocente, celui que tu regardais s'en aller de ce regard, l'oubliera-t-il jamais?...

La porte s'était refermée. Alba Steno était de

nouveau seule. Une demi-heure après, quand le valet de pied vint lui demander les ordres au sujet de la voiture que la comtesse avait renvoyée, suivant sa promesse, il la trouva immobile, debout à la fenêtre, où elle s'était accoudée pour voir partir Dorsenne. Là elle avait été reprise par la tentation du suicide. Elle avait de nouveau senti avec une force irrésistible la magnétique attirance de la mort. La vie lui était apparue, une fois de plus, comme quelque chose de trop vil, de trop inutile, de trop insupportable pour l'accepter davantage. Elle ne pouvait plus désormais embrasser sa mère sans un frisson d'horreur. De ses deux amies, l'une était pour toujours séparée d'elle, l'autre aussi misérable qu'elle. Elle venait d'éprouver cette impression si dure que l'homme sur lequel elle avait reposé sa dernière et folle espérance n'avait pas de cœur, du moins qu'il n'en avait pas pour elle. Ce qu'elle avait lu dans le diabolique esprit de Lydia achevait de lui rendre la perspective du séjour à Piove si odieux, que d'y penser seulement la paralysait d'horreur. La tendance héréditaire, manifestée par l'impulsion de tout à l'heure, s'était déjà installée dans cette âme, saignante d'une blessure inguérissable, sous la forme d'une volonté raisonnée. C'est le second moment et le plus dangereux dans la marche de cette maladie morale que représente le suicide. Elle procède par des accès si aigus quand les circonstances s'accordent avec la prédisposition native. Alba s'était dit, non plus comme tout à

l'heure : « Qu'il serait doux de mourir ! » mais : « Je veux mourir !... » Puis, penchée sur sa fenêtre, deux souvenirs s'étaient offerts à sa pensée : — celui d'une jeune fille de Naples, une de ses compagnes de tennis que Dorsenne appelait la petite Hérodiade, à cause de sa ressemblance avec les figures de Luini, et qui, dans un accès de fièvre chaude, s'était précipitée ainsi d'une fenêtre, ce même hiver. C'était à cinq heures du matin. Le pauvre corps avait été reconnu par des maraîchers. On avait sonné, afin de le couvrir tout de suite, à la porte d'un hôtel du voisinage, si bien que cette créature d'une beauté délicieuse et d'une adorable finesse d'élégance avait eu pour premier linceul une des nappes tachées de la table d'hôte. Alba, qui avait aimé cette enfant de dix-huit ans, se rappela quelles larmes la mère de cette infortunée, — une noble et délicate femme, celle-là, — avait versées, et comme le détail de cette agonie dans la rue avait ajouté un caractère brutal à cet épisode déjà si horrible. En regard, l'image s'évoqua pour Alba d'une autre amie, une baronne allemande établie en Italie et qui s'était, elle aussi, tuée deux ans auparavant... en s'élançant d'une barque dans l'eau d'un petit lac de la campagne romaine, — le lac de Porto. Elle avait été retrouvée flottante comme une Ophélie, n'ayant subi aucune déformation, endormie sur le lit mouvant de la vague, et des mains pieuses l'avaient emportée sans qu'aucune profanation se fût mêlée pour cette désespérée au charme consolateur de la mort. De semblables

images suffisent quand la folie du suicide envahit tout un être pour déterminer la nature du moyen qu'il emploiera, surtout lorsque la forme même de ce suicide est comme dessinée à l'avance dans le mystère de son hérédité. Ainsi s'expliquent ces étranges imitations contagieuses qui ont rendu célèbres d'une funèbre célébrité certains endroits, notamment cette guérite du camp de Boulogne que l'empereur dut faire brûler. Plusieurs soldats s'y étaient tués l'un après l'autre. Un ensorcellement pareil s'empara de la jeune fille. La voiture était à sa disposition. Par la porte Portese et le long du Tibre, il fallait, avec les fringants chevaux de la comtesse, une heure et demie pour gagner le petit lac. Elle avait en outre ce prétexte, pour éviter la curiosité des domestiques, qu'une des grandes dames romaines de sa connaissance, la princesse Torlonia, possède une villa isolée sur les bords de cet étang. — Elle monta en hâte mettre un chapeau sur ses cheveux. Et sans écrire un mot d'adieu pour personne, sans même jeter un regard aux objets parmi lesquels elle avait grandi et souffert, — tant elle était en proie déjà au vertige de la tombe, — elle descendit l'escalier en courant, et jetant au cocher le nom de cette villa :

— « Fais vite, » insista-t-elle, « je suis déjà en retard. »

Le lac de Porto n'est, comme l'indique son nom, que le port de l'ancien Tibre, — celui par lequel l'empereur Trajan avait voulu remplacer Ostie

déjà presque comblée, au temps d'Auguste, par les alluvions. La route qui sort du Transtevere longe le fleuve qui roule, à travers une plaine semée de ruines et bossuée de collines nues, son eau saumâtre, jaune des sables et des boues de l'Apennin. Une fois l'église de Saint-Paul disparue, le désert commence, plus désolé encore que le paysage dans lequel avait eu lieu le double duel de Gorka avec Florent Chapron et Dorsenne, car ici la ligne bleuâtre des monts Albains ne se dresse plus pour enclore de grâce l'immense campagne solitaire. A ce moment de l'année, les troupeaux sont déjà remontés sur les hauteurs à cause de la fièvre qui va régner en maîtresse sur ce sol tout mélangé d'infiltrations marines et comme pourri d'eaux stagnantes, que le plus énergique travail n'a pu encore assainir qu'à moitié. Des bouquets d'eucalyptus de-ci de-là, des groupes de pins parasols au-dessus de quelques murs écroulés, voilà toute la végétation que rencontrait le regard d'Alba Steno. Cet horizon s'accordait trop à la dévastation morale qu'elle portait en elle pour que ce navrement des choses autour de sa dernière promenade ne lui fût pas un bienfait. D'ailleurs, elle éprouvait. depuis la minute où la voiture avait commencé de rouler, cette sorte de calme étrange, presque de sérénité, dont s'accompagne si souvent le suicide, surtout lorsqu'il marque le terme d'une longue maladie d'esprit, d'une de ces mélancolies anxieuses qui, pendant des mois et des mois, nous ont entouré d'un cercle torturant d'idées fixes. Il

semble que l'âme n'ait, comme le corps, qu'une certaine force de souffrir, et que, cette limite une fois dépassée, elle n'arrive à une anesthésie momentanée où elle ne sent même plus la vérité des chagrins qui pourtant la décident à mourir. Les divers personnages qui avaient traversé le drame de sa vie pour l'acculer de scène en scène à la résolution tragique vers laquelle l'emportait le trot des deux chevaux apparaissaient à la mourante comme reculés à une distance singulière. Que le brutal Lincoln et la perfide Lydia Maitland étaient loin, et loin la loyale Maud Gorka et la pieuse Fanny Hafner! Jusqu'à sa mère et jusqu'à Dorsenne ne lui étaient plus réels, quoique si peu d'heures, presque si peu de minutes, la séparassent de l'instant où elle avait été frappée par eux du coup qui avait consommé son malheur. Ce n'était pas le somnambulisme lucide dont ont parlé quelques criminels, non, mais une détente intime qui allait jusqu'à la douceur, et qui lui mettait à de certaines secondes, sur ses lèvres enfin moins frémissantes, un sourire d'apaisement. Cette sensation qu'elle approchait de l'irrévocable paix, du sommeil définitif et où elle ne souffrirait plus, augmenta quand elle fut descendue de voiture et qu'ayant contourné le jardin de la villa Torlonia, elle se trouva devant le petit lac, si grandiose dans sa petitesse par la sauvagerie de son paysage, et, immobile, étonnée même à ce suprême instant par la magie de cette vision subite, elle s'arrêta parmi les roseaux fleuris de leurs aigrettes roses, entre les lames

tordues de deux aloès, pour regarder cet étang qui allait devenir sa tombe, et elle murmura :

— « Comme c'est beau !... »

La surface du lac se développait, en effet, si parfaitement paisible qu'à peine, par intervalles, une ride lente et silencieuse plissait l'eau noire, comme épaissie, comme alourdie, que des joncs envahissaient et sur laquelle des plantes aquatiques étalaient la verdure sombre de leurs larges feuilles. Et c'était partout autour de la jeune fille une floraison énorme, comme une forêt de ces gigantesques roseaux roses, tandis que de l'autre côté les pins d'Italie se profilaient, étageant, aplatissant leurs bouquets noirs sur le ciel d'un bleu d'outremer où le soleil commençait de s'abaisser, car il était déjà plus de cinq heures, et une brume vague floconnait sur le lac, — une brume, non, — une buée, une vapeur de vapeur, de quoi fondre et comme ouater ce que l'eau morte aurait eu de trop métallique. Pas un souffle de vent ne faisait trembler les minces roseaux à travers les tiges desquels montaient les innombrables coassements des rainettes cachées dans les herbes. Quelquefois une de ces bêtes plongeait dans le lac. Le bruit d'une pierre qui tombe à l'eau, un clapotement, le frisson d'une ride plus profonde, — et le miroir du vaste étang reprenait son aspect d'un charme à la fois délicieux et sinistre. A d'autres moments, des corbeaux s'envolaient dans le ciel avec de grands cris. Ils allaient se poser sur une prairie à gauche, vers laquelle se dirigeait une allée bordée de roses, par

laquelle Alba était arrivée, et elle avait cueilli machinalement quelques-unes de ces fleurs dont elle avait paré son corsage, par un dernier instinct de jeunesse et de coquetterie même dans la mort !... Cette fin d'après-midi si pure, ce lac presque fantastiquement immobile, cet horizon tragique avec un je ne sais quel caractère irrémédiable répandu sur toutes choses, — tout le mélancolique décor de cette minute suprême s'harmonisait avec les pensées de la jeune fille et d'une façon si complète, qu'elle en demeura comme ravie. Il y avait dans l'atmosphère humide qui peu à peu la pénétrait un charme de mortel endormement auquel elle s'abandonna toute songeuse, presque avec une volupté physique, la volonté abolie buvant par tout son être les effluves fiévreux de cet endroit, un des plus funestes à cette époque et à cette heure de cette dangereuse côte, jusqu'à ce qu'un frisson de froid la secouât tout d'un coup sous la mince étoffe de son corsage d'été. Ses épaules se ramassèrent, ses dents se serrèrent, et cette impression de malaise subit lui fut comme un signal d'agir. Elle reprit une autre allée de rosiers en fleur pour gagner un point de la berge, nettoyé de végétation, où se dessinait la forme d'une barque. Elle eut tôt fait de la détacher, et, manœuvrant les lourds avirons de ses mains délicates, elle s'avança jusqu'au milieu du lac.

Quand elle fut dans l'endroit qu'elle croyait le plus profond et le plus apte à son dessein, elle

cessa de ramer. Là, par un soin enfantin qui la fit sourire elle-même, tant il trahissait d'ordre instinctif et puéril à un si solennel instant, elle rangea son chapeau, son ombrelle et ses gants sur une des planches transversales du bateau. Elle avait, pour remuer les lourds avirons, fait un grand effort, en sorte qu'elle se trouvait tout en nage. Un second frisson la saisit, comme elle disposait ces menus objets, si aigu, si glacé, si profond cette fois, qu'elle s'arrêta de son geste. Elle demeura immobile à rêver indéfiniment, les yeux fixés sur l'eau dont les ondulations frémissaient, de plus en plus amorties et lentes, autour de la barque. Au dernier moment elle se sentait revenir au cœur, non pas l'amour de la vie, mais la tendresse pour sa mère. Le détail des menus événements qui allaient suivre son suicide se peignait maintenant devant sa pensée. Elle se voyait s'élançant dans cette eau profonde qui se refermerait sur sa tête. Tout serait fini pour sa souffrance à elle, mais pour Mme Steno?... Elle voyait le cocher s'inquiétant de son absence, sonnant à la porte de la villa Torlonia, les domestiques en quête. Le bateau détaché raconterait assez où il fallait la chercher et son action. La comtesse saurait qu'elle s'était tuée? Elle voudrait savoir aussi la cause de cette fin désespérée. La terrible physionomie de Lydia Maitland apparut à la jeune fille. Elle comprit que cette femme haïssait trop son ennemie pour ne pas l'éclairer sur les affreuses circonstances qui avaient précédé ce suicide. Le

cri si simple et d'une signification si effrayante, tant il avait été glapi d'un accent féroce : « Vous l'avez fait exprès !... » revint à la mémoire d'Alba. Elle vit sa mère apprenant que sa fille avait tout deviné, tout su. Elle l'avait tant admirée, cette mère, elle en avait été si gâtée, si caressée ! Elle la chérissait tant encore ! De même qu'elle n'avait pu supporter l'idée de continuer à vivre dans l'intimité des Maitland, après ce qu'elle avait regardé de ses yeux à travers le judas du panneau vitré, elle ne put supporter non plus de seulement penser au poids de remords que son suicide ainsi commenté mettrait sur la conscience de cette mère adorée... Le souvenir de Dorsenne lui revint au même instant, et l'idée de ce que le jeune homme sentirait lui aussi à la nouvelle de ce suicide, qui aurait succédé si vite à leur entretien. Il s'en croirait seul responsable, et ce ne serait pas juste... — Alors, comme un troisième frisson de froid l'avait parcourue des pieds à la tête, Alba se prit à penser qu'elle avait là une autre chance, et aussi certaine, de mourir sans que personne au monde pût soupçonner que sa mort fût volontaire. Elle se rappela qu'elle se trouvait dans un des coins les plus redoutés de la campagne romaine. Combien elle avait déjà connu de personnes enlevées en quelques jours par la fièvre pernicieuse contractée ainsi à des endroits semblables, à cette heure et dans cette saison, notamment un de ses amis préférés, un des Bonaparte établis à Rome, emporté si vite pour être venu chasser ici tout en sueur ! Si

elle essayait, elle, de prendre exprès ce même mal?... Et voici qu'elle rama de nouveau pour s'échauffer davantage. Puis, quand elle sentit son front moite de ce second effort, elle défit sa jaquette et sa chemisette, elle mit à nu son cou, sa jeune poitrine, sa gorge virginale, et elle s'étendit sur le bateau, laissant l'air humide l'envelopper, la baigner, la glacer, implorant l'entrée dans son sang du germe funeste et libérateur, possédée d'un enivrement à la fois et d'un alanguissement. Combien de temps demeura-t-elle ainsi, à demi évanouie, comme pâmée dans cette atmosphère de plus en plus chargée de miasmes à mesure que le soleil tombait? La fuite des minutes n'était marquée pour elle que par le frisson de plus en plus répété qui se changeait en un froid intense, et elle sentait avec un obscur et douloureux délire que son vœu était exaucé et que la terrible fièvre s'insinuait en elle. Un cri qu'elle entendit la fit se relever toute glacée et reprendre les rames. C'était le cocher qui, ne la voyant pas revenir, était descendu de la voiture, et il hélait la barque à tout hasard. Lorsqu'elle descendit sur la berge et qu'il la vit si pâle, cet homme, qui était au service de la comtesse depuis des années, ne put s'empêcher de lui dire avec la familiarité d'un serviteur italien :

— « Vous avez pris froid, mademoiselle, et cet endroit-ci est tellement malsain... »

— « En effet, » répondit-elle, « j'ai eu un petit frisson... Ce ne sera rien. Rentrons vite. Surtout ne raconte pas que je suis montée en barque. Tu me ferais trop gronder... »

VI

ÉPILOGUE

. . . .

— « Et c'est tout de suite après cette conversation que la pauvre enfant est partie pour sa promenade à Porto où elle a pris cette fièvre pernicieuse?... » demanda Montfanon.

— « Tout de suite, » répondit Dorsenne, « et ce qu'il y a d'horrible pour moi, c'est que je ne peux pas douter qu'elle ne soit allée là exprès... J'avais été si troublé de notre entretien que je ne me sentis pas la force de quitter Rome le soir même, comme je le lui avais annoncé... Après beaucoup d'hésitations, — vous les comprendrez maintenant que je vous ai tout raconté, — je retournai à la villa Steno vers les six heures. Pour lui parler, mais de quoi? Est-ce que je savais?... C'était bien fou. Car son innocent aveu ne comportait que deux réponses, ou celle que je lui avais faite, ou une demande en mariage... Ah! je ne raisonnais pas tant. J'avais peur... De quoi encore? Je ne savais pas davantage... J'arrive donc à la villa, où je trouve la comtesse, gaie et rayonnante comme à son habitude, et en tête à tête avec son Américain. « Voilà bien ma fille, » me dit-elle à ma première question. « Elle a refusé de venir à l'am-

« bassade d'Angleterre où elle se serait amusée, « et elle est allée se promener toute seule et rêvas- « ser dans la campagne... Si vous voulez l'at- « tendre?... » Et j'ai attendu jusqu'à plus de sept heures et demie, occupé à causer comme un visiteur ordinaire, quand j'avais l'envie, presque le besoin, de crier à cette inconsciente qui ne s'apercevait même pas comme le temps passait : « Mais, « malheureuse, ton enfant souffre à cause de toi « et de ton amant... Elle fuit sa maison pour vous « fuir, et tu ne t'en doutes même pas !... » Enfin elle commença de s'inquiéter tout de même, et moi, ne voyant personne revenir, je pris congé, le cœur si serré que c'est à croire aux pressentiments... La voiture d'Alba s'arrêtait devant la porte juste au moment où je sortais... Elle était pâle, d'une pâleur sinistre, presque verte, qui me fit lui dire en l'abordant : « D'où venez-vous? » comme si j'en avais le droit. Sa bouche, déjà décolorée, frémit pour me répondre. Quand je sus où elle avait passé cette heure du coucher du soleil, et près de quel lac, le plus malsain peut-être des environs : « Mais quelle « imprudence !... » lui dis-je... Je verrai toute ma vie le regard qu'elle eut à cette minute pour me répondre : « Dites quelle sagesse, et souhaitez-moi « d'avoir pris la fièvre et d'en mourir... » Vous savez le reste, et comment son vœu s'est trop exactement réalisé. Elle l'avait prise en effet, cette fièvre, et si aiguë qu'elle a été emportée en moins de six jours... Et je ne peux pas avoir de doute là-dessus, après ce dernier mot. C'est un suicide. Elle a poussé

vers moi, avant de mourir, un dernier appel... Je ne l'ai pas compris, et elle est allée chercher la seule forme de mort qui ne permît pas au monde et surtout à sa mère de deviner la vérité... Je pouvais l'empêcher, et je ne l'ai pas fait... »

— « Et cette mère, » demanda Montfanon, « a-t-elle enfin compris? »

— « Absolument rien, » répondit Dorsenne. « C'est inconcevable, mais c'est ainsi. Ah! elle est vraiment la digne amie de ce brigand de Hafner à qui la rupture du mariage de sa fille n'a pas fait perdre le nord, malgré sa déconvenue. Car j'oubliais de vous dire qu'il vient de vendre le palais Castagna à une société anonyme, pour en faire un hôtel meublé!... Je ris, » continua-t-il avec une âcreté singulière, « pour ne pas pleurer, car j'arrive au plus navrant... Savez-vous où j'aurai vu ce pauvre visage d'Alba Steno pour la dernière fois? C'était il y a trois jours, le lendemain de sa mort, et à cette heure-ci. J'étais allé prendre des nouvelles de la comtesse. Elle recevait!... « Voulez-« vous lui dire adieu? » me demanda-t-elle. « Ce « bon Lincoln est en train de lui mouler la figure « pour me « la garder. » Et je suis entrée dans la chambre où la morte reposait. Elle avait les yeux fermés, les joues creusées et tirées, son joli nez un peu pincé, et autour de son front et dans le pli de sa bouche un mélange d'amertume et de repos que je ne peux pas vous décrire. Et je ne peux pas vous exprimer non plus ce que c'était pour moi que de penser : « Si tu l'avais voulu cependant, il y a seu-

« lement six fois vingt-quatre heures, elle vivrait, « elle sourirait, elle t'aimerait !... » L'Américain était auprès du lit qui gâchait son plâtre, tandis que Florent Chapron, toujours fidèle et inconscient, préparait de l'huile pour enduire le visage de la morte, et que cette sinistre Lydia Maitland regardait cette scène avec des yeux qui m'ont fait frissonner en me souvenant de ce que j'ai deviné lors de ma dernière conversation avec Alba... Si elle ne se charge pas de remplacer la Némésis antique et de tout apprendre à la comtesse, je ne m'y connais pas en physionomies. Pour le moment, elle se taisait encore, et devinez le seul mot que la mère ait trouvé quand son amant, celui à cause de qui sa fille avait tant souffert, s'est approché de leur commune victime : « Surtout ne lui cassez pas ses « beaux cils !... » C'est affreux d'ironie, n'est-ce pas?... Affreux !... »

Le jeune homme se laissa tomber sur un banc en jetant ce cri de détresse et de remords que Montfanon répéta machinalement, comme atterré de la tragique confidence qu'il venait de recevoir : « Oui, c'est affreux !... » Cette causerie, si différente de celle qu'ils tenaient quelques semaines auparavant par une claire matinée du début de mai, à l'angle de la rue Borgognona et de la place d'Espagne, avait lieu dans une allée écartée des jardins du Vatican. Montfanon, qui avait reçu le matin la visite de Dorsenne, de nouveau sur le point de retourner à Paris, et définitivement cette

fois, avait trouvé l'écrivain si triste qu'il l'avait retenu à déjeuner, puis il l'avait accompagné dans ses courses et conduit enfin dans cet endroit très particulier et très difficile d'accès, avec l'espérance de le relever d'une prostration vraiment effrayante en amusant sa curiosité. Vingt fois durant l'hiver, Julien lui avait demandé la faveur de cette visite, et vingt fois l'ancien zouave, à qui ses relations avec la cour pontificale permettaient pourtant d'entrer dans ces jardins à sa fantaisie, avait décliné la responsabilité d'y introduire un étranger. Il fallait qu'il aimât beaucoup Dorsenne d'une part, et que de l'autre il en fût bien inquiet, pour avoir dérogé à ce scrupule. Cette promenade-ci n'avait d'ailleurs eu d'autre résultat que de lui valoir le tragique récit de la mort d'Alba Steno avec tous les détails que le romancier connaissait seul, et quoiqu'ils ne fussent qu'une portion de la réalité, ils suffisaient pour que le très brave et très tendre cœur du vieux gentilhomme fût remué jusqu'au fond. Il aurait voulu trouver des paroles capables de consoler son ami. Que lui dire, quand il le jugeait si criminel d'avoir imprudemment joué, par épicurisme sentimental, avec l'âme malade de la pauvre Alba? Puis sa conscience de fervent chrétien ne s'était pas consolée du rôle qu'il avait lui-même accepté dans le duel entre Gorka et Chapron. Il se rendait compte que cette rencontre, en déterminant le départ de Boleslas et de sa femme, avait contribué, par contrecoup, à éclairer la fille de Mme Steno, en sorte que lui aussi, Montfanon,

pour une part infiniment petite, mais une part tout de même, était mêlé à ce suicide. Et il se taisait. Peut-être aussi l'un et l'autre, le croyant et le sceptique, étaient-ils gagnés par la mélancolique atmosphère de l'endroit où ils venaient d'évoquer en causant le cruel dénouement de la tragédie dont ils avaient été, à un degré divers, deux des acteurs. Les massifs de sombres chênes verts, cerclés d'énormes buis taillés uniformément en bordures, frémissaient autour d'eux. Aucune rumeur autre que celle de ces feuillages, mélangée à la plainte monotone d'une fontaine toute proche, ne remplissait cet enclos que cernent les anciens murs de Rome d'un côté, et que surplombe de l'autre l'immobile coupole de Saint-Pierre. Les seuls hôtes du jardin pontifical paraissaient être, avec les promeneurs, les Dieux de marbre épars dans ces bosquets, débris de l'art païen placés là comme sous l'ombre de la grande Basilique par la fantaisie des papes de la Renaissance, peut-être sur l'ordre de ce Léon X qui tint dans ces jardins sa cour de poètes délicats et de glorieux artistes. Sous l'implacable et déjà torride azur de l'après-midi de juin, ce peuple de blanches statues ajoutait à cette solitude la solennité qui se dégage d'un passé grandiose et ruiné. Ces images des Dieux n'avaient-elles pas assisté autrefois à la chute de leur Olympe et de leur culte, pour assister aujourd'hui, muets témoins, à la dépossession du Vicaire de Celui qui les détrôna? Aux angles des allées, des urnes gigantesques, et de marbre aussi, dessinaient leur

sveltesse élégante. Des herbes en débordaient, échevelées aux souffles de l'air, verdure plus vivante sur le fond comme mort de la verdure impérissable des buis et des yeuses. Ces jeunes plantes semblaient palpiter et comme souffrir d'être emprisonnées dans cet enclos qui est une prison en effet, — volontaire, mais d'autant plus stricte et plus définitive, — le dernier morceau de sol et de nature laissé à l'auguste vaincu du Vatican. Jamais Montfanon n'avait senti plus qu'en cet instant la poésie de ces jardins, uniques au monde, mais aussi l'enveloppante tristesse qui s'exhale de leurs muets taillis, de leurs étroits parterres, de leurs fontaines mêmes et de leurs terrasses d'où l'on ne voit que la muraille de ronde et aussitôt d'innombrables cheminées d'usine, symbole brutal de la victorieuse activité moderne... L'homme d'énergie et de franchise qui était dans le « vieux ligueur » finit par ne plus pouvoir supporter cette opprimante sensation, et brusquement, après avoir secoué sa tête grise plusieurs fois comme s'il délibérait, il força Dorsenne à se lever en le gourmandant :

— « Voyons, Julien, nous n'allons pas rester ici tout l'après-midi à rêver et à soupirer comme des femmelettes?... Cette enfant est morte. Nous ne lui rendrons pas la vie, vous en vous désespérant, et moi en compatissant à votre chagrin. Nous avons mieux à faire, c'est-à-dire à regarder tous deux bien en face notre responsabilité dans cette sinistre aventure, à nous en repentir et à l'expier... »

— « Notre responsabilité? » interrogea Julien.

« Je vois encore la mienne, à la grande rigueur, quoique je ne pusse vraiment pas deviner les conséquences de ma réponse ; mais la vôtre?... »

— « La vôtre et la mienne, » répondit Montfanon. « Je ne suis pas un sophiste, moi, et j'ai l'habitude de ne jamais biaiser avec ma conscience. Oui ou non, » insista-t-il, avec une reprise de son excitation habituelle, « étais-je parti des catacombes pour arranger ce duel? Oui ou non, ai-je cédé à cette vapeur de colère qui m'est montée à la tête lorsque j'ai su le mariage indigne d'Ardea et que je me suis trouvé en présence de cet équivoque Hafner? Oui ou non, ce duel a-t-il contribué à éclairer Mme Gorka sur son mari, et, par voie de conséquence, Mlle Steno sur sa mère? Vous-même ne m'avez-vous pas raconté le progrès de son angoisse depuis ce scandale, là, tout à l'heure?... Et si j'ai été terrassé comme je l'ai été par la nouvelle de ce suicide, sachez-le, ç'a été pour cela surtout, parce que la voix intérieure m'a dit : Il y a un peu des larmes de cette morte sur ta main !... »

— « Mais, mon pauvre ami, » interrompit Dorsenne, « où allez-vous prendre de pareils raisonnements? A ce compte-là, on ne vivrait plus. Il entre de notre action, par voie de conséquence indirecte, dans une foule d'actions qui ne nous regardent en rien, et en admettant que nous ayons une dette de responsabilité à payer, cette dette commence et elle finit à ce que nous avons voulu directement, précisément, nettement... »

— « Ce serait très commode, » répliqua le mar-

quis avec plus de vivacité encore ; « mais la preuve que ce n'est pas vrai, c'est que vous-même vous vous sentez bourrelé de remords de n'avoir pas ménagé l'âme si faible de cette enfant sans défense... Je ne me suis pas mâché la vérité, et je ne vous la mâcherai pas non plus... Vous vous souvenez du matin où vous étiez si gai et où vous m'avez fait la théorie de votre cosmopolitisme? Cela vous amusait, en parfait dilettante, comme vous dites, d'assister à un de ces drames de race qui mettent en jeu des personnages venus de tous les points de la terre et de l'histoire, et vous m'avez tracé alors de celui-ci un programme fort juste, ma foi, et que l'événement s'est chargé de réaliser presque complètement. Mme Steno s'est en effet conduite vis-à-vis de ses deux amants comme une Vénitienne du temps de l'Arétin, Chapron avec tout le dévouement aveugle du descendant d'une race opprimée, sa sœur avec la férocité scélérate d'une révoltée qui secoue enfin le joug, puisque vous croyez qu'elle a écrit les lettres anonymes. Hafner et Ardea ont montré à nu deux âmes détestables, l'une d'infâme usurier à moitié allemand, à moitié hollandais, l'autre de gentilhomme dégradé, en qui revit quelque ancien condottiere. Gorka a été brave et insensé comme toute la Pologne, sa femme implacable et loyale comme toute l'Angleterre. Maitland continue d'être positif, brutal et volontaire au milieu de tout cela, comme toute l'Amérique. Et la pauvre Alba a fini comme son vrai père. Je ne vous parle pas de la fille du baron

Hafner. » Et il ôta son chapeau. Puis d'une voix altérée : « C'est une sainte sur laquelle je m'étais trompé. Mais elle a des gouttes du sang juif dans les veines, de ce sang qui a été celui du peuple de Dieu. J'aurais dû m'en souvenir, et de la légende si belle du moyen âge : « Les femmes juives seront « sauvées, parce qu'elles ont pleuré Notre-Seigneur « en secret... » Vous me le dessiniez à l'avance, le scénario du drame auquel nous avons été mêlés... Et moi, vous rappelez-vous ce que je vous disais : « N'y a-t-il pas là dedans une âme que vous puis- « siez aider à valoir mieux? » Vous m'avez ri au nez en ce moment-là. Vous m'auriez traité, si vous aviez été moins poli, de vieille bête, de philistin et de calotin. Cela rime... Vous vouliez n'être qu'un spectateur de la pièce, le monsieur du balcon qui essuie les verres de sa lorgnette pour ne rien perdre de la comédie. Eh bien ! vous n'avez pas pu. Ce n'est pas permis à l'homme, ce rôle-là. Il faut qu'il agisse, et il agit toujours, même quand il croit regarder seulement, même quand il se lave les mains comme Ponce-Pilate, ce dilettante aussi et qui disait le mot de vos maîtres et le vôtre : « Qu'est-ce « que la vérité?... » La vérité, c'est qu'il y a toujours et partout un devoir à remplir. Le mien était d'empêcher cette criminelle rencontre. Le vôtre était de ne pas vous occuper de cette jeune fille, — si vous ne l'aimiez pas, et, si vous l'aimiez, de l'épouser pour la tirer de son abominable milieu. Nous avons manqué à cette consigne l'un et l'autre, et à quel prix?... »

— « Vous êtes bien dur, » dit le jeune homme. « Mais quand vous auriez raison, Alba en seraitelle moins morte? A quoi cela sert-il que je sache ce que j'aurais dû faire quand il est trop tard?... »

— « A ne jamais recommencer, d'abord, » fit le marquis, « et puis à vous juger et à juger votre vie... Je vous aime tendrement, Dorsenne, vous le savez, et c'est la dernière fois peut-être que je vous parle à fond, bien à fond, comme Sonis nous disait de charger à Patay. Mais oui, la dernière fois. Je ne durerai sans doute plus bien longtemps, et vous, reviendrez-vous jamais à Rome, maintenant, avec ce fantôme pour vous y attendre?... Quand je vous disais ma haine pour ces Cosmopolites qui vous ravissaient alors, je m'exprimais mal. Un vieux soldat n'est pas un philosophe. Ce que je haïssais, ce que je hais en eux, c'est que ces déracinés sont presque toujours des fins de races, les consommateurs d'une hérédité de forces acquises par d'autres, les dilapidateurs d'un bien dont ils abusent sans l'augmenter. Ceux dont ils descendent ont travaillé du vrai travail, celui qui additionne sur une même place l'effort des fils à l'effort des parents. C'est ce travail-là qui fait les familles, et les familles font les pays, puis les races... Vos Cosmopolites, eux, ne fondent rien, ne sèment rien, ne fécondent rien. Ils jouissent... Quand cette jouissance-là s'attaque à la sensation et au sentiment, ce n'est que moitié mal. Mais quand elle s'attaque à la pensée, comme chez vous, comme chez tous les dilettantes de votre école, c'est le grand péché

intellectuel, un de ceux dont il est écrit qu'ils ne seront pas pardonnés... Je vous ai bien étudié, allez, à travers mes boutades, et, je peux vous le dire, moi qui prie, j'ai prié pour vous souvent, depuis que je vous ai vraiment connu. Vous vous indigniez tout à l'heure, et vous n'aviez pas tort, contre le mot cynique de cette mère inconsciente sur sa fille morte : « Ne lui cassez pas ses beaux cils... » Et vous, que faites-vous donc avec l'âme humaine sinon d'en lever continuellement des moulages à reproduire, un peu par vanité d'auteur, pas trop, car vous tenez beaucoup moins à vos succès, il faut vous rendre cette justice, qu'à votre volupté d'intelligence?... Mais cette volupté, c'est pour vous le seul motif, le but unique de votre existence et de toute existence, le terme et l'aboutissement de l'univers entier. Des milliers de générations ont souffert, ont pleuré, ont lutté, se sont exterminées pour la joie de ce petit frisson que vous donne votre pensée. À ce petit frisson, à ce spasme cérébral que vous procure la compréhension, vous avez sacrifié Alba comme vous sacrifieriez votre meilleur ami, votre mère, votre père, s'ils étaient de ce monde. Le bien et le mal, la douleur et la joie, tout est matière pour vous à ce jeu de votre esprit que je trouve aussi monstrueux que celui de Néron faisant brûler Rome ; à cet abus du don sacré, duquel il vous sera demandé un compte terrible, à vous, comme aux illustres corrupteurs, vos aînés. De tous les égoïsmes, celui-là est le pire qui dégrade la plus

haute des puissances de l'âme à n'être qu'un outil du plus stérile et du plus inhumain plaisir... »

— « Il y a du vrai dans ce que vous dites, » répondit Dorsenne, « mais vous vous trompez si vous croyez que les intellectuels les plus intransigeants de notre âge n'en ont pas souffert aussi, de cet abus de la pensée... Qu'y faire, hélas ! C'est la maladie d'un siècle trop cultivé, et elle n'a pas de guérison... »

— « Elle en a une, » interrompit Montfanon, « et que vous ne voulez pas voir... Vous ne nierez pas que Balzac fut le plus hardi de vos écrivains modernes, et faut-il que ce soit moi, un ignorant, qui vous cite, à vous, le mandarin du suprême bouton, la phrase qui domine son œuvre : — « *La* « *pensée, principe des maux et des biens, ne peut* « *être préparée, domptée, dirigée que par la reli-* « *gion?...* » — « Tenez, » continua-t-il en prenant tout d'un coup le bras de son compagnon et le forçant de regarder dans une allée transversale à travers les taillis, « le voilà, le médecin qui tient en dépôt le remède à cette maladie de l'âme comme à toutes les autres... Ne vous montrez pas. On aura oublié notre présence... Mais regardez, regardez... Dieu ! quelle rencontre !... »

Le personnage qui venait d'apparaître subitement dans le cadre de ce mélancolique jardin désert, et d'une manière comme surnaturelle, tant sa présence faisait un commentaire vivant au discours du passionné gentilhomme, n'était

autre que le Saint-Père lui-même, en train de gagner sa voiture pour sa promenade accoutumée... Dorsenne, qui ne connaissait Léon XIII que par ses portraits, aperçut un vieillard courbé, brisé, dont la soutane blanche brillait sous le manteau rouge, et qui s'appuyait d'un bras à un prélat de sa cour, de l'autre à un de ses officiers. Tout en s'effaçant, comme le lui avait recommandé Montfanon, afin de ne pas attirer une réprimande sur les gardiens, il put étudier à loisir le profil si fin du Souverain Pontife qui s'arrêta, devant un carré de roses, à causer familièrement avec un jardinier agenouillé. Il vit le sourire infiniment indulgent de cette bouche spirituelle. Il vit l'éclair de ces yeux qui semblent justifier par leur rayonnement le *lumen in cœlo* appliqué au successeur de Pie IX par une célèbre prophétie. Il vit la main vénérable, cette pâle main diaphane qui se lève pour donner la bénédiction solennelle avec tant de majesté, se dresser vers une splendide rose jaune, et les doigts dégagés de la blanche mitaine pencher la fleur sans la cueillir, comme pour ne pas meurtrir une frêle créature de Dieu. Le vieux pape respira une seconde la jeune rose, et il reprit sa marche vers la voiture dont la silhouette se distinguait vaguement entre les fûts des chênes verts. Les chevaux noirs partirent d'un trot que l'on devina tout de suite extrêmement rapide, et Dorsenne, en se retournant vers Montfanon, aperçut de grosses larmes au bord des paupières de l'ancien zouave qui, oubliant le

reste de leur conversation, dit avec un soupir :

— « Et voilà son unique plaisir, à celui qui est pourtant le successeur du premier apôtre, respirer ses fleurs et faire des lieues en voiture aussi vite que ses chevaux peuvent aller !... On a ménagé quatre malheureux kilomètres d'une route carrossable qui revient en lacet sur elle-même, au pied de la terrasse où nous étions il y a une demi-heure... Et il va, il va, se donnant ainsi un peu de l'illusion du vaste espace qui lui est interdit... J'ai vu bien des spectacles tragiques dans ma vie, allez. J'ai fait la guerre et j'ai passé une nuit entière blessé sur un champ de bataille couvert de neige, parmi les morts, frôlé par les roues de l'artillerie des vainqueurs qui défilaient en chantant... Rien ne m'a ému comme cette promenade de ce vieillard qui n'a jamais proféré une plainte et qui n'a plus à lui que cet arpent de terre où se mouvoir librement... Mais il y a un mot magnifique que le saint homme a écrit de sa main un jour au bas de son portrait pour un missionnaire. Il est de Tertullien. Ce mot explique seul sa vie : *Debitricem martyrii fidem*, la foi est obligée au martyre. »

— « *Debitricem martyrii fidem*, » répéta Dorsenne ; « que c'est beau, en effet ! » Et il ajouta d'une voix profonde : « Vous avez malmené bien rudement les dilettantes et les sceptiques tout à l'heure. Pensez-vous qu'il y en ait un seul qui refusât le martyre s'il devait en même temps avoir la foi ?... »

Jamais Montfanon n'avait entendu le jeune homme prononcer une phrase pareille et d'un tel accent. L'image lui revint, par contraste, du Dorsenne fringant et petit-maître, du dandy de lettres si gaiement sophiste et rieur, pour qui l'antique et vénérable Rome n'était qu'une ville de plaisir, une *Cosmopolis* plus paradoxale que Florence, que Nice, que Biarritz, que Saint-Moritz, que telle et telle autre ville d'hiver ou d'été internationale. Il sentit que, pour la première fois, cette âme était touchée dans sa profondeur. La mort tragique de la pauvre Alba deviendrait dans la conscience de l'écrivain le point de remords autour duquel se referait la vie morale de cet être supérieur et incomplet, exilé jusqu'ici de l'humanité simple par le plus invincible orgueil de l'esprit. Comme Montfanon était, en même temps qu'un chrétien très fervent, un ami très tendre, il comprit que toute nouvelle parole ferait du mal à ce cœur si blessé. Il eut peur de l'avoir sermonné déjà trop durement. Sans rien répliquer, il prit donc sous son bras le bras du jeune homme, et il le serra d'une pression silencieuse, en mettant dans cette virile caresse toute la chaude et discrète pitié d'un frère aîné.

Sienne. — Paris, mai-octobre 1892.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Cet ouvrage a été achevé d'imprimer par

*Plon-Nourrit et Cie*

à Paris, le 1er avril 1921.



a39003 002515210b

